Le Pauvre petit causeur, revue satirique de moeurs, traduit de l'espagnol de Larra, dit Figaro, par Marcel Mars

LE PAUVRE PETIT CAUSEUR

OFFERT

Par Madame MARS,

SELON LES DÉSIRS DE SON FILS

MARCEL MARS.





LE PAUVRE
PETIT CAUSEUR

REVUE SATIRIQUE DE MŒURS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE

LARRA DIT **FIGARO**

Par MARCEL MARS





CHATEAUROUX
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE Ve MIGNÉ

1870.

DEUX MOTS

Ce n'est pas un journal que nous voulons rédiger : 1° parce que nous ne nous croyons ni l'aptitude ni la science nécessaires pour une si vaste entreprise ; 2° parce qu'il ne nous plaît pas d'adopter de sujétions, et moins encore de nous en imposer à nous-mêmes. Émettre nos idées telles qu'elles nous arrivent, ou celles d'un autre telles que nous les rencontrons, pour divertir le public dans des feuilles volantes de peu de volume et de moins de prix encore, tel est notre objet ; car quant à ce qui est de l'instruire, comme ont coutume de le dire arrogamment ceux qui écrivent de profession ou d'aventure pour le public, nous n'avons ni la présomption de croire en savoir plus que lui, ni la certitude qu'il lise dans ce but, quand il lit. Notre intention n'étant que de le divertir, nous ne serons pas scrupuleux quant au choix des moyens, pourvu que ceux-ci ne puissent occasionner ni notre préjudice, ni celui d'un tiers, pourvu qu'ils soient permis, honnêtes et honorables.

Personne ne sera offensé, du moins sciemment de notre part ; nous ne tracerons le portrait de personne ; si quelques caricatures, par hasard, ressem-

blent à quelqu'un, au lieu de corriger notre esquisse, nous conseillons à l'original de se corriger; c'est son affaire, en effet, de cesser d'y ressembler. Nous adoptons, par conséquent, volontiers toute la responsabilité que nous savons attachée à l'épithète de satirique, mise par nous dans notre en-tête; seulement nous protestons que notre satire ne sera jamais personnelle, en même temps que nous considérons la satire des vices, des ridicules et des choses, comme utile, nécessaire, et par-dessus tout fort divertissante.

Notre objet étant de divertir par tous les moyens, quand, à notre pauvre imagination, il ne viendra rien qui nous paraisse suffisant ou satisfaisant, nous déclarons franchement que nous déroberons ou nous pourrons nos matériaux, que nous publierons ces larcins intacts ou mutilés, traduits, revus ou refondus, en en citant la source ou en nous les appropriant effrontément; car, en qualité de pauvres causeurs, nous dirons ce qui vient de nous et ce qui vient d'autrui, certains de ceci que ce qui importe au public dans ce qu'on lui donne imprimé, n'est pas le nom de l'écrivain, mais bien la valeur de l'écrit, et qu'il vaut mieux amuser avec les choses étrangères que d'ennuyer avec les siennes. Nous accourrons aux œuvres des autres, comme les va-nu-pieds au bal du Carnaval passé; nous apporterons nos misérables ressources, nous les échangerons pour les meilleures de nos voisins, et nous propagerons celles-ci avec des accessoires différents,

comme beaucoup le font sans le dire ; de sorte que certains articles seront le manteau d'autrui, avec des collets neufs. Celui d'aujourd'hui sera de cette farine. D'ailleurs, qui pourra nous nier que de semblables articles ne nous appartiennent pas après que nous les avons volés ? Ils seront indubitablement à nous par droit de conquête. On peut donc les considérer, sans arrière-pensée, comme entièrement nôtres.

Par suite du même système, nous ne pouvons pas fixer quelles matières nous traiterons ; nous savons peu de chose, nous ne savons pas surtout les idées qui nous arriveront, ou celles que nous pourrons rencontrer. Nous rire des ridicules, telle est notre devise : être lus, tel est notre dessein, dire la vérité, tel est notre expédient.

Lorsque nous parlons de nous au pluriel, il est bon d'avertir que nous ne sommes qu'un, c'est-à-dire que nous sommes ce que nous paraissons ; mais nous prétendons aussi n'être ni plus ni moins que co-écrivains de l'époque.

LE PAUVRE PETIT CAUSEUR

REVUE SATIRIQUE DE MŒURS, ETC.

QU'EST-CE QUE LE PUBLIC

ET OU LE RENCONTRE-T-ON ?

(ARTICLE DÉROBÉ.)

Le *docteur,* tu t'en est fait don,
Le *Montalvan,* tu ne l'as guère,
Ote avec tout cela le *don,*
Tu restes simplement *Jean-Pierre.* *

(Épigramme antique contre le docteur don Juan Perez de Montalvan.)

Me voici ; je suis ce qu'on appelle dans le monde un bon enfant, une tête creuse, un pauvre petit, comme on le verra du reste en mes écrits ; je n'ai pas d'autre défaut, c'est assez, dira-t-on, que de parler

* J'aurais mieux aimé ne tenir aucun compte des épigraphes mises par Larra en tête de la plupart de ses articles, que de ne pas traduire en vers celles qui sont en vers dans l'original, toutes d'ailleurs pleines de sel et d'à-propos. J'ai donc pris à tâche de le faire ainsi non-seulement pour les épigraphes, mais encore pour les citations ; non-seulement dans *le Pauvre petit Causeur,* où les épigraphes et citations sont rares, mais encore dans *le Damoiseau d'Henri-le-Dolent,* où tous les chapitres sont précédés d'une et quelquefois de deux épigraphes. Quoique rarement ces petites traductions soient littérales, c'est cependant le but que je me suis proposé et que je crois avoir atteint. — M. M.

beaucoup, le plus souvent sans que personne me demande mon avis; mais bah! tant d'autres ne disent rien, quand on leur demande le leur! L'un paie l'autre. Je me glisse et m'insinue de toutes parts comme un pauvret, je forme mon opinion et je la dis, à tort et à travers, comme un pauvret. Étant donnée cette première idée de mon caractère puéril et bon diable, personne ne trouvera étrange que je me trouve aujourd'hui à mon pupitre avec l'envie de parler, et sans savoir que dire, avec l'intention d'écrire pour le public, et sans savoir qui est le public. Or, cette idée qui m'arrive au moment où je sens une telle démangeaison d'écrire sera l'objet de mon premier article. Effectivement avant de lui dédier *nos* fatigues et *nos* veilles, *nous voudrions* connaître celui que *nous* en *entretiendrons*.

Ce mot de *public* que chacun a dans la bouche, toujours à l'appui de son avis, cet auxiliaire de tous les partis, de toutes les opinions, est-ce une parole vide de sens, ou est-ce un être réel et saisissable? De tout ce qu'on dit de lui, du grand rôle qu'il joue dans le monde, des épithètes qu'on lui prodigue, des égards qu'on a pour lui, il semble résulter que ce doit être quelqu'un. Le public est *éclairé*, le public est *indulgent*, le public est *impartial*, le public est *respectable*. Il n'est donc pas douteux que le public existe. Dans cette hypothèse, qu'est-ce que le public, et où le rencontre-t-on?

Je sors de chez moi avec mon air enfantin et badaud pour chercher le public dans les rues, l'observer, et prendre des notes sur mon carnet touchant le caractère, ou, pour mieux dire, les caractères distinctifs de ce respectable seigneur. Il me semble au premier abord, d'après le sens dans lequel on emploie

généralement ce mot, que je dois le rencontrer les jours et dans les endroits où d'ordinaire se réunit le plus de monde. Je choisis un dimanche, et partout où je vois un grand nombre de personnes, je l'appelle public à l'imitation des autres. Ce jour-là, un nombre infini d'employés et de gens occupés ou non le reste de la semaine, mue, c'est-à-dire se rase, s'habille et se fionne. Pendant les premières heures de la journée, selon ce que je vois, il remplit les églises, la plupart du temps pour voir et être vu; guette à la sortie les visages intéressants, les tailles sveltes, les pieds délicats des belles dévotes, leur fait des signes, les suit. J'observe qu'ensuite il va de maison en maison, faisant une infinité de visites; là il laisse un petit carré de carton avec son nom, c'est quand les visités ne sont pas ou veulent ne pas être chez eux; là il entre, parle du temps qui ne l'intéresse pas, de l'opéra qu'il n'a pas entendu, etc. Et j'écris sur mon livret: « Le public entend la messe, le public coquette (qu'on me permette l'expression, vu que je n'en sais pas de meilleure), le public fait des visites, en plus grande partie inutiles, parcourant les maisons où il va sans objet, d'où il sort sans motif, où il n'est régulièrement ni attendu avant son entrée, ni encore moins regretté après sa sortie; et le public en conséquence (soit dit sauf son respect) perd le temps, et s'occupe à des futilités: » idée dans laquelle je me confirme en passant par la Porte-du-Soleil.

J'entre dîner dans un restaurant, et je ne sais pourquoi les tables y sont pleines d'une foule qui, à en juger par les moyens qu'elle paraît avoir de manger à l'hôtel, a probablement chez elle une table saine, propre, bien servie, etc.; je trouve cette foule dînant volontairement et avec le plus grand plaisir pressée

dans un local incommode (je parle de n'importe quel restaurant de Madrid), obstrué, mal décoré, à des tables étroites, sur des nappes communes à tous, s'essuyant la bouche avec des serviettes plus sales encore que grossières, où d'autres se la sont essuyée une demi-heure avant; dix, douze, vingt tables, à chacune desquelles mangent quatre, six, huit personnes, sont servies seulement par un ou deux garçons, bourrus, mal embouchés, et avec le moins de politesse possible; les plats, les sauces sont les mêmes, ce jour-là que le précédent, celui d'avant et toute la vie. Les voisins sont grossiers et mal élevés; il est impossible de parler librement à cause d'eux; la boisson ressemble moins à du vin qu'à de l'eau rougie ou à une décoction abominable de campêche. Après m'être demandé dans mon collet: « Quels attraits peuvent amener le public à manger dans les restaurants de Madrid? » Je me réponds: « Le public aime à manger mal, à boire pire, et abhorre la commodité, la propreté et la beauté du local. »

Je me rends à la promenade, et en fait de promenades, il me paraît difficile de rien décider touchant le goût du public; car si à la vérité une foule nombreuse, pleine d'affectation, obstrue le quartier du Prado et les rues aboutissantes, ou arpente de long en large le Retiro, une autre foule plus simple visite les cages des animaux, se dirige vers la rivière, ou revient à la ville par les chemins de ronde. Je ne sais lequel vaut mieux. Néanmoins j'écris: « Un public sort le soir pour voir et être vu, pour continuer ses intrigues amoureuses ou en commencer d'autres, pour faire l'important auprès des voitures, pour se marcher sur les pieds, pour étouffer dans la poussière; un autre public sort pour se distraire; un autre

pour se promener, sans en compter un autre non moins intéressant qui assiste aux neuvaines et quarantaines, et un autre non moins illustre, qui, attendant ces billets, assiége le théâtre, l'arène aux taureaux, la fantasmagorie Mantilla et le cirque Olympique. »

Mais déjà les ombres descendent des hautes montagnes et chassent le monde de ces promenades hétérogènes qu'elles envahissent; je me retire le premier, fuyant le public qui va en voiture ou à cheval, et qui est le plus dangereux de tous les publics; et, comme mon observation a autre part affaire, je m'empresse d'examiner le goût du public en matière de cafés. Je remarque avec un singulier étonnement que *le public a des goûts déraisonnables;* je le vois emplir les cafés les plus laids, les plus obscurs, les plus étroits, les pires, et je reconnais là mon public des restaurants. Pourquoi s'entasse-t-il dans celui du Prince, bas, sale et opaque, dans celui de Venise si mal servi, pourquoi a-t-il laissé tomber celui de Sainte-Catherine, spacieux et magnifique, et antérieurement le bel établissement du Tivoli, tous les deux évidemment mieux situés? De là je conclus que *le public est capricieux.*

Arrêtons-nous un moment ici. A une table, quatre entêtés discutent, avec acharnement, au sujet des mérites de Montés et de Léon, de la légèreté de l'un, de la force de l'autre; aucun d'eux ne connaît la tauromachie; néanmoins ils se provoquent en duel, et vont à la fin se tuer pour défendre une opinion qu'à la rigueur ils n'ont pas.

A une autre, quatre procureurs qui n'entendent rien en poésie, se jettent à la tête mille invectives en forme de griefs et de conclusions, dans un débat por-

tant sur le genre classique et le romantique, le vers antique et la prose moderne.

Ici, quatre poètes tout à fait brouillés avec le diapason s'adressent mille épigrammes envenimées, mettant en question le point *peu traité* de la différence entre la Tossi et la Lalande, et n'envoient pas les chaises au visage par respect pour *l'inviolabilité* du café.

Là, quatre vieux chez qui la source du sentiment est épuisée, avares pour ainsi dire de leur époque, sont d'accord sur ce que les jeunes gens du jour sont perdus, opinent qu'ils ne savent pas *sentir* comme on sentait de leur temps, et font fi de leurs essais, *sans avoir seulement voulu les lire.*

Plus loin, un journaliste *sans journal* et un autre journaliste de *journaux interminables,* incapables l'un et l'autre d'écrire des articles supportant la lecture, trouvent un procédé infaillible pour rédiger une feuille qui remplisse leurs goussets par son retentissement, et se préconisent l'un à l'autre l'importance que tel ou tel article, tel ou tel feuilleton doit avoir dans le *monde* qui ne les lit pas.

Et de toutes parts de nombreux rodomonts, ne sachant rien, discutent sur tout.

Je vois tout cela, j'entends tout cela, et trace avec mon sourire propre d'un pauvre homme, et avec le pardon de celui qui me juge: « Le public éclairé aime à parler de ce qu'il ne comprend pas. »

Je sors du café, je parcours les rues, et ne puis me dispenser d'entrer dans les cabarets et autres maisons publiques; un concours immense de paroissiens endimanchés s'y agite, collationnant en buvant, et y trouble l'air de sa bruyante allégresse; tous ces établissements regorgent de monde, dans tout le

Yepes, où le Valdepenas meut les langues de l'assistance, comme l'air meut la voile et l'eau la roue du moulin ; déjà les épaisses vapeurs de Bacchus commencent à monter à la tête du public, qui ne s'entend plus lui-même. Je suis sur le point d'écrire sur mon livret d'annotations : « Le respectable public s'enivre ; » mais heureusement la pointe de mon crayon se casse dans une si déplorable circonstance, et l'endroit n'étant pas propice pour le tailler, mon observation et ma loyauté restent dans mon sein.

Une autre sorte de gens s'occupe pendant cela à faire du bruit dans les salles de billards et passe les nuits à pousser les boules, je n'en parlerai pas, car c'est là, de tous les publics, celui qui me paraît le plus stupide.

Le théâtre s'ouvre, et à cette heure, je me figure que je m'en vais sortir du doute pour toujours, et connaître une bonne fois le public pour son indulgence mesurée, son goût éclairé, ses décisions respectables. Cette maison paraît être la sienne, le temple où il prononce ses sentences sans appel. On représente une comédie nouvelle ; une partie du public l'applaudit avec fureur. C'est sublime, divin, rien ne s'est fait de mieux depuis l'époque de Moratin : une autre la siffle impitoyablement ; c'est un amas d'absurdités et de sottises, rien ne s'est fait de pis depuis Cornella jusqu'à nos jours. Les uns disent : « Elle est en prose et me plaît rien que pour cela ; les comédies sont l'imitation de la rue ; on doit les écrire en prose. » Les autres : « Elle est en prose et la comédie doit s'écrire en vers, car elle n'est autre chose qu'une fiction pour flatter les sens ; les comédies en prose sont de petits proverbes bourgeois, et si beaucoup les écrivent ainsi, c'est parce qu'ils ne

savent pas les versifier. » Celui-ci crie : « Où est le vers, l'imagination, la fécondité de nos anciens auteurs dramatiques? Tout cela est froid, fort insipide, forme glaciale; le classicisme est la mort du *génie.* » Celui-là vocifère : « Dieu merci, voilà des comédies régulières et morales! L'imagination de nos antiques était déréglée : qu'avaient-ils? Des hommes cachés, des femmes voilées, des embrouillaminis interminables et monotones, des estafilades, de gracieux importuns, la confusion des classes, des genres; le romanticisme est la perdition du théâtre; il ne peut être fils que d'une imagination malade et délirante. » Quand j'eus entendu cela, quand j'eus été témoin de cette discordance d'avis, à quoi bon, me dis-je, me fatiguer à de nouvelles recherches? Latorre ici a un parti considérable, Luna pourtant sur les mêmes planches est aussi applaudi, j'y cherche en vain un goût arrêté, fixe; sur la même scène les détracteurs de la Lalande ont jeté des couronnes à la Tossi, les passionnés de la Tossi ont déprécié, détrôné la Lalande, il me faut renoncer à mes espérances. Mon Dieu! où est-il ce public si indulgent, si éclairé, si impartial, si juste, si respectable, éternel dispensateur de la renommée, dont on m'a tant parlé; dont l'arrêt est irrécusable, constant, dirigé par un bon goût invariable, qui ne connaît d'autre règle ni d'autres lois que celles de ce sens *commun* dont si peu sont doués? Peut-être le public n'est-il pas venu au théâtre ce soir; peut-être n'assiste-t-il pas aux spectacles.

Je réunis mes notes, et plus indécis qu'avant quant à l'objet de mes perquisitions, je vais m'informer auprès de personnes plus éclairées que moi. Un auteur sifflé me dit, quand je lui demande qui est le public :

« Demandez-moi plutôt combien de sots il faut pour composer un public. » Un auteur applaudi me répond : « C'est la réunion de personnes éclairées qui décident au théâtre du mérite des productions littéraires. »

Un écrivain, quand on le siffle, dit que le public ne l'a pas sifflé, mais que c'est une cabale de ses ennemis, de ses envieux, et que cette cabale assurément n'est pas le public; mais si on lui critique les défauts de sa comédie applaudie, il appelle le public à son aide; le public l'a applaudie; le public ne peut être injuste : donc sa comédie est bonne.

Un journaliste présume que le public est réduit à ses souscripteurs; il n'est pas grand, dans ce cas, le public des journalistes Espagnols. Un avocat croit que le public se compose de ses clients. Un médecin, qu'il n'y a d'autre public que ses malades, et grâce à sa science ce public diminue tous les jours; ainsi des autres : de sorte que la nuit arrive sans que personne ne m'ait donné une indication exacte de celui que je cherche.

Le public? Est-ce celui qui achète la Galerie funèbre de spectres et d'ombres ensanglantées, et les poésies de Salas, ou celui qui laisse chez le libraire les Vies des Espagnols célèbres et la traduction de l'Iliade? Est-ce celui qui se met la tête à l'envers afin d'avoir des billets pour entendre une chanteuse-déclamatrice, ou celui qui les revend? Est-ce celui qui dans les époques tumultueuses, brûle, assassine et traîne, ou celui qui dans les temps pacifiques se courbe et flatte?

Et cette opinion publique si respectable, son produit sans doute, est-ce par hasard la même que celle qui tant de fois se met en contradiction même avec

les lois et avec la justice? Est-ce celle qui condamne au blâme éternel l'homme juste refusant d'aller sur le terrain verser son sang pour le caprice ou l'imprudence d'un autre, qui peut-être vaut moins que lui? Est-ce celle qui au théâtre et dans la société bafoue les créanciers pour le plus grand bien des escrocs, et marque de l'opprobre l'existence et le nom du mari qui a le malheur d'avoir une folle ou autre chose de pire pour femme? Est-ce celle qui honore et encense celui qui vole beaucoup sous le nom de seigneur ou de héros, et sanctionne la mort infamante de celui qui vole peu? Est-ce celle qui fixe le crime dans la populace, celle qui met l'honneur de l'homme dans le tempérament de sa moitié, et la raison dans la pointe incertaine d'un fer affilé?

A quoi sert, donc, que pour se gagner l'opinion de ce public l'écrivain studieux et intrépide se brûle, toute sa vie, les yeux sur son pupître, que l'auteur infatigable passe ses jours dans le même but à gesticuler de la tête et des mains? A quoi sert pour mériter ses éloges que le soldat entraîné s'expose à la mort? Sur quoi se fondent tant de sacrifices pour la renommée qu'on attend de lui? La seule chose que je conçoive, que je m'explique parfaitement, c'est le travail, l'étude s'ingéniant à lui tirer ses sous.

Cependant l'heure du coucher arrive, je me retire pour coordonner mes notes de la journée, je les lis de nouveau, et je conclus de mes observations :

En premier lieu, que le public est le prétexte et le couvercle des visées particulières de chacun. L'écrivain dit qu'il barbouille du papier, et pour le bien du public, lui soutire son argent, tout en étant plein de respect pour lui. Le médecin bénéficie de ces cures équivoques, et l'avocat de ses procès perdus

pour le bien du public. Le magistrat *couche* en jugeant l'innocence pour le bien du public. Le tailleur, le libraire, l'imprimeur, taillent, impriment et frustrent pour le même motif; il n'y a pas enfin jusqu'au.... Mais à quoi bon m'épuiser? Moi-même je dois avouer que j'écris pour le public sous peine de confesser que j'écrive pour moi.

Et en second lieu je conclus : Qu'il n'existe pas de public un, invariable, juge impartial, comme on le prétend ; que chaque classe de la société a son public particulier dont les traits, les caractères divers et même hétérogènes constituent la physionomie monstrueuse de ce que nous appelons le public ; que celui-ci est capricieux et presque toujours aussi injuste et partial que la plupart des hommes qui le composent ; qu'il est intolérant en même temps qu'endurant, routinier en même temps que partisan du progrès, quoiqu'il semble y avoir là deux paradoxes; qu'il préfère sans raison ; qu'il se prononce sans bon motif; qu'il se laisse entraîner par des impressions passagères ; qu'il aime avec idolâtrie *sans savoir pourquoi;* qu'il hait à mort sans cause; qu'il est méchant et mal intentionné; qu'il se plaît dans la mordacité; que pour l'ordinaire siégeant en masse et réuni, sa manière d'être est fort distincte de celle de chacun de ces individus en particulier; que la médiocrité intrigante et *charlatane* est d'habitude sa favorite, le mérite modeste l'objet de son oubli et de son mépris; qu'il perd avec facilité et ingratitude le souvenir des services les plus importants, et récompense avec usure celui qui le flatte et le trompe; et enfin que nous voulons avec grande déraison le confondre avec la postérité, qui presque toujours révoque ses sentences intéressées.

SATIRE CONTRE LES VICES DE LA COUR. *

(ARTICLE ENTIÈREMENT NÔTRE.)

«.... Personne ne sera offensé, du moins sciemment de notre part; nous ne tracerons le portrait de personne; si quelques *caricatures*, par hasard, ressemblent à quelqu'un, au lieu de corriger notre esquisse, nous conseillons à l'original de se corriger; c'est son affaire, en effet, de cesser d'y ressembler. »

(Pauvre petit Causeur, N° 1er, *Deux mots.)*

Laisse-moi, André, m'enfuir de la cour, m'éloigner d'autant de vices horribles que je suis appelé à en voir dans ma misérable patrie : et ne t'étonne pas si tout en les quittant, et bien que ma raison ne puisse les corriger, je les fouette en d'amères satires. Toi, fort bien, reste à les contempler, toi que la fortune propice ou contraire empêche pour toujours d'en sortir. Vive à la cour celui qui sans gain journalier triomphe et prospère, sans savoir quelle direction choisit la roue du sort inconstant.

Vois-le aller en coche comme un comte, la bourse pleine d'or, et questionne-le obséquieusement pour

* Ce morceau et un des suivants, à savoir la *Satyre contre les mauvais vers de circonstances*, ont été écrits en vers par Lara; je les ai moi-même traduits en vers ailleurs, *V. Traductions, Réductions et Productions. p. 42 et* 50. Cette traduction est plus exacte, elle est en outre plus littérale que celle des autres morceaux.

voir s'il te répondra. C'est un joueur; noble métier; il tient du *chandelier* qui le sustente non pas un comté réel, mais un bénéfice. Là sont les héritages dont il s'enorgueillit, là vivent le *grapin* et l'*emplâtre*, là sa maison et son honneur sont mis en vente.

Vois-tu cet autre à l'occiput dressé, qui lui aussi sait, sans emploi, vivre dans l'opulence? C'est un crampon. Sans lui jamais de noce ni de baptême, ni d'*ambigu*, ni de bal; sans lui ni banquet, ni partie de chasse, ni délassement. Il rencontre quelqu'un dans la rue, l'arrête, le questionne, le harcèle, se fait à la fin inviter par lui à dîner; et ne pense pas le rassasier avec un poulet, car c'est une engelure, quoiqu'il te récite en dînant un poème d'un bout à l'autre. Car il possède aussi ce talent; et il n'y a de flegme capable de souffrir les sonnets qu'il t'entasse entre deux pots de crême. Il parle de tout, infatigable, il tranche, il fend, lançant une épigramme à chacun; comme ce ne sont pas ses vers, tout est feu de paille.

Quel est celui-là, qui hier encore, fait comme un vagabond, passait, débauché et déguenillé, sur le Prado, et, raide aujourd'hui, ne salue personne! Pardieu, je sais qui c'est! Un homme de bien qui entraînant la donzelle à la hâte, l'épousa pour un seigneur haut perché. Au lieu de lui donner la hart, on lui donna une fortune, il mange deux mille douros (1) de rente, roule carrosse, et se présente à vous sans vergogne comme père d'un fils qui naquit six mois après son mariage avec l'honnête dame. Le voici, parlant d'honneur; il se dira parent des Meneses, des Suincores, et le second d'une lignée de marquis. Je suis homme d'honneur, te dira-t-il tout haut, car il crève

(1) Dix mille francs.

de vanité, le très-bon... mais d'ailleurs, André, tu le connais bien.

Vois-tu cet autre là qui se montre sur la grève, avec un lorgnon, des chaînes, une laisse à levriers derrière lui, un haute-forme, et dissipe la fortune d'un roi, faisant merveille? Or celui-ci doit le *frac* dont il est vêtu et son *pardessus* à un tailleur de cette ville, son cheval au marchand, son logement à Ernest, ses repas à l'hôtel, cent sorbets au café, sans compter les cigares. Et tandis qu'en prison mille pauvres hères meurent de détresse pour un duro, il erre libre à l'abri des recors; car il est comte et seigneur, et, quoiqu'il trouble l'ordre par sa manière de vivre, il se moque insolemment des lois et de la justice.

Quelle est cette femme qui fend la foule, enfouie sous un nuage de dentelles et de diamants, et semble une sultane de l'Orient? C'est une fille de hautes qualités; un intendant, quoique tu la voies sans compagnon, entretient la maudite et ses amants. Sa mère, à sa droite, hargneuse, laide, vieille, peinte et portant perruque, vendit à un infâme prix sa virginité première. Est-ce possible? Quelle horreur! N'y a-t-il personne dans les rues pour l'appeler à haute voix : *hideuse sorcière*, n'y a-t-il pas de charriot à Madrid qui la réclame?

Et tu ne veux pas, André, que le fouet tendu ronfle et claque dans un cloaque qui surpasse Sodome et Gomorrhe? Parce qu'une nuée de feu, opaque et tonnante, ne fait pas ici pleuvoir ses foudres, tu voudrais que je ne verse pas mon fiel?

Quelle est cette face qui soupire, geste parfumé, cheveux blonds, fine taille, et minauderie de senora? Est-ce un homme ou une femme? Foulant le sol d'un pied délicat et mignon, le mouchoir aux couleurs

bigarrées, cet être enveloppé d'ornements, si charmant, si bien vêtu, si bien façonné, est-ce quelqu'un, dis, qui nous vient du pays de Confucius? C'est un homme; il met un an à se coiffer devant son miroir, sa petite personne a pour protecteur, s'il faut en croire le bruit public, André, un... mais, chut! Fuis avec moi, André, allons plus loin; que le Cocyte emporte tant de crime.

Qu'avons-nous à faire ici, nous qui ne connaissons pas la fraude, la flatterie, le mensonge, et qui avons l'orgueil de ne rien aduler? Je ne sais pas pour l'adulation faire vibrer ma lyre, je n'ai jamais pu souffrir d'humiliations, la voix alors expire sur mes lèvres. Quel sort aurais-je ici avec mes rengaînes, moi qui jamais n'ai adressé à personne la fumée de l'encens, et n'en répands pas dans mes esquisses? Moi qui n'ai ni la faconde opportune d'Inarcus, ni sa verve pour la scène, ni l'oreille injuste et populaire de quelqu'un? Que je fasse une comédie bonne ou mauvaise, si je n'entends rien aux intrigues du théâtre, quand mon produit verra-t-il le jour en public? Si je n'ai pas là-dedans une paire d'amies, si je ne flatte pas le galant qui les paie, mes pièces n'auront que des ennemis. Irais-je louer un sot capable de s'attribuer une averse d'applaudissements non mérités, quoique son rôle le rabaisse et le déprécie? Ou me faudra-t-il souffrir, enfin, que ma pièce, si elle réussit, enrichisse le théâtre seul, et me contenter de mille réaux? (1) Non pas, sur ma vie. Suis-je un mendiant peut-être, ou d'aventure un marchand de chansons des carrefours, vêtu de haillons? Et c'est là ce que doit me produire l'encensoir? C'est là ce que je retirerai de m'être brûlé les

(1) Deux cent cinquante francs.

yeux? Quelle folie! Qu'ils mangent cet argent avec le reste ou qu'ils le donnent à l'hôpital pour une cure. Il n'y a pas de poètes! criera-t-on; le théâtre est dans un état pitoyable!... Dis-moi, les poètes vivent-ils de vers, mauvais plaisant? Ou n'y a-t-il qu'à bâcler six extravagances pour s'attirer le succès? Faire des pièces, est-ce aussi facile que de dire des bêtises? Et qui protége les bonnes comédies? Messieurs qui? M...? Vive le ciel! à peine peut-être s'ils vont les entendre!

Maudit soit à jamais le sol honteux où le méchant seul fait fortune; où l'honnête homme vit en paria; où savoir est un crime, où la science importune et le génie persécuté meurent étouffés au berceau même; où le seul mérite auquel on vise est l'or; où le coche du gueux plein de vanité renverse le pauvre; où nage dans les millions, c'est son étoile, celui qui du poste où l'a placé une beauté les dérobe au peuple épuisé; où l'usurier prête à cent pour cent, sans que personne ne s'y oppose, et vit riche, joyeux et respecté; où l'abbé, ce comédien qui change d'opinion comme de chemise, mène bras-dessus, bras-dessous sa maîtresse au Prado; où le crime dévisagé marche la face baignée dans le rire, le front haut, souillant le sol de ses pas...

Est-ce là vivre, André? Tu m'invites à rester chez de telles gens? A quel indice as-tu pu soupçonner que je fusse fou? Vive ici l'avocat dont l'office est de faire blanc le noir et de défendre la vertu offensée comme le vice. Vive ici le médecin qui s'entend avec quelque apothicaire, et nous prescrit des drogues que celui-ci nous vend de moitié avec lui. Mais moi qui suis un pauvre poète, avant que, pour avoir dit des vérités claires, un alguazil me mette dans un cachot, avant que mes satires me coûtent trop cher,

ou qu'à l'hôpital j'aille mourir misérablement, je veux mettre deux cents vares entre le danger et moi : car on ne peut parler ici, une peur intraitable vous met un bâillon sur la bouche, et malheur au premier qui le défait! Adieu, je te quitte, André, je ne puis plus souffrir tant de bile, tant d'ire, et c'est triste, mais foin de moi si je songe à la répandre. Si Apollon ne m'inspire pas son feu pour faire de bons vers contre le vice, mon indignation saura faire résonner ma lyre. Et tandis que guidé par elle, je fuis le danger, vive à la cour celui qui sait s'y maintenir, qui se complaît dans le brouhaha; qu'il vive à la cour et qu'il s'y trouve bien.

LE BACHELIER DON JUAN PEREZ DE MUNGNIA.

LETTRE A ANDRÉ

ÉCRITE DES BATUÈQUES PAR LE PAUVRE PETIT CAUSEUR.

(ARTICLE ENTIÈREMENT NÔTRE.)

> « Rompons les chaînes qui retiennent les progrès, combattons les obstacles, forçons les grilles qu'ont élevées les erreurs des siècles. »
>
> (M. A. GANDARA *Notes sur le bien et le mal de ce pays.*)

Des Batuèques, année courante.

MON ANDRÉ,

Moi, pauvre petit que je suis, moi bachelier, moi Batuèque, naturel par conséquent de cet inculte pays dont la rusticité passe pour proverbiale de bouche en bouche, de région en région, moi bavard, et sans aucun aide, doué d'une étincelle de raison pour élucider et résoudre avec moi-même les questions qui s'offrent à mon entendement grossier et l'embarrassent, et toi disert et savant! Que de motifs, cher André, pour t'écrire!

Allez donc, mes incultes idées, telles que vous êtes, bien ou mal coordonnées, et répandez-vous en bouillons, comme le contenu d'une outre crevée.

« Si l'on ne lit pas dans ce pays, est-ce parce qu'on n'y écrit pas, ou si l'on n'y écrit pas, parce qu'on n'y lit pas ? »

Cette toute petite incertitude s'offre à moi pour aujourd'hui, rien de plus.

Terrible et triste chose, me paraît-il, que d'écrire ce qui ne doit pas être lu ; pourtant je considère comme une entreprise plus ardue, innocent que je suis, de lire ce qui n'a pas été écrit.

Mal soit, amen, à l'inventeur de l'écriture! A la civilisation avec lui, et à l'illustration. Mal soit, amen, à une telle rage de barbouiller du papier!

Aussi bien, mon André, nous ne péchons pas par là. Tourne les yeux, regarde autour de nous, vois si nous ne sommes pas dans un lac d'huile. O malheureuse médiocrité! O sains esprits, ceux qui ne veulent rien examiner! O intelligences sublimes ceux qui n'ont rien à apprendre! O heureux ceux-là, et mille fois heureux, qui, ou savent tout, ou veulent tout ignorer toujours!

Maudit Guttenberg! Quel génie malfaisant t'inspira ta diabolique invention? Les Égyptiens et les Assyriens ont-ils imprimé, eux? Et les Grecs? Et les Romains? Ont-ils vécu; ont-ils prospéré?

En fut-il de plus ignorants qu'eux, dis? Combien en mourut-il, chez eux, de cette infirmité? Quels remords tourmentèrent la conscience d'Omar, le destructeur de la bibliothèque d'Alexandrie? En a-t-il existé de plus barbares, réponds? S'ils étaient exposés aux crimes et aux cruautés, crimes et cruautés ont aussi leur place chez nous. Ignorants autrefois, savants aujourd'hui, les hommes sont tous hommes, et qui pis est, tous mauvais hommes. Tous mentent, volent, faussent, parjurent, tuent et assassinent. Nous devons être toujours les mêmes et c'est convaincus sans doute de cette importante vérité que nous ne nous

fatiguons à lire, ni ne nous ennuyons à écrire dans ce bon pays où nous vivons.

O bonheur, d'avoir approfondi l'inutilité d'apprendre et de savoir !

Vois ce libraire richard, auprès de chez toi. Va vers lui, dis-lui : « Que n'entreprenez-vous quelque œuvre d'importance? Que ne payez-vous bien aux gens de lettres leurs manuscrits? — Hélas, Monsieur, te répondra-t-il, il n'y a ni gens de lettres, ni manuscrits, ni lecteurs. On nous livre quoi? Des feuilletons, de petites nouvelles de cent au quart: Et on est d'un orgueil, on se fait prier.... Non, Monsieur, non. — Mais la vente? — La vente! Je ne vends pas un livre: Personne ne les trouve agréables; j'en ai la maison pleine.... Si c'étaient des billets pour l'opéra ou les taureaux.... »

Vois-tu passer cet auteur efflanqué, connu de tous? C'est, dit-on, un homme de mérite. Aborde-le, demande-lui : « Quand mettez-vous au jour quelque chose? Allons.... — Taisez-vous, pour Dieu, te répondra-t-il furieux comme si tu blasphémais; je commencerais par brûler mon œuvre. Il n'y a pas deux libraires, hommes de bien. Tous usuriers! Tenez, l'autre jour, on m'offrit une once (1) pour la propriété d'une comédie extraordinairement applaudie, six cents réaux (2) pour un dictionnaire manuel de géographie; et pour un abrégé de l'histoire d'Espagne en quatre volumes, ou mille réaux (3) d'un coup, ou le partage des bénéfices, après que le libraire serait rentré dans ses frais, bien entendu!!! Non, Monsieur,

(1) Quatre-vingts francs.
(2) Cent quatre-vingt-six francs.
(3) Trois cent dix francs.

non. Quant au théâtre, on me donna cinquante douros (1) pour une comédie qui m'avait coûté deux ans de travail, et qui produisit à l'entreprise deux cent mille réaux (2), en moins de temps; encore crut-on me faire une grande faveur. Voyez ce que ça me faisait par jour. Oh! et cela après de nombreuses intrigues pour la faire *recevoir* et *représenter*. Depuis lors, savez-vous ce que je fais? Je me suis arrangé avec un libraire pour traduire du français en espagnol les romans de Valter Scott, originairement écrits en anglais, et quelques-uns de ceux de Cooper, qui parlent de marine, matière où je n'entends pas un mot. J'ai douze réaux (3) par feuille d'impression, et le jour que je ne traduis pas, je ne mange pas. J'ai coutume aussi de traduire pour le théâtre la première petite pièce venue, bonne ou mauvaise. Cela est autant payé et coûte moins. Je ne signe pas, et qu'elle aille se faire huer et siffler au théâtre le soir de la représentation. Que voulez-vous? Dans ce pays on n'a pas le goût de ces choses-là. »

Connais-tu ce petit monsieur qui dépense son bien en attelages et en voitures, le même qui mazurque au bal masqué en *pantalon collant* et en *clac*, aujourd'hui en costume diplomatique, demain portant guêtres et chapeau à grands bords, un autre jour traînant son sabre, ou en gilet court et en culotte à bande? Il mange mille réaux (4) par jour, il en pourrait manger deux mille, il n'a pas un seul livre, il n'en achète pas, il n'en veut pas. Mais publies-tu

(1) Deux cent cinquante francs.
(2) Soixante-deux mille francs.
(3) Trois francs soixante-douze centimes.
(4) Trois cent dix francs.

quelque brochure, quelque comédie.... Après s'être informé qui tu es, il aura l'impudence de t'envoyer demander, par un grand laquais harnaché d'une livrée magnifique, de lui prêter pour le lire, à toi auteur qui vit de tes œuvres, un exemplaire de 1 franc 25 cent. (1). Ce n'est pas tout, il le donnera à lire à ses amis et connaissances, et à son exemple toute la Cour le lira, ni plus ni moins qu'avant la découverte de l'imprimerie, heureux encore s'il ne te demande pas autre chose pour le distraire. Fais-lui cette question : « Pourquoi ne souscrivez-vous pas aux journaux ? Pourquoi n'achetez-vous pas de livres, à crédit au moins ? — Que voulez-vous que j'en fasse ? te répliquera-t-il, à quoi bon acheter ? Ici personne ne sait écrire, rien ne s'écrit, tout cela n'est rien qui vaille. » Comme s'il savait par cœur combien il doit paraître de bons livres.

Ailleurs passe un journaliste. Appelle-le, crie lui : « don un tel, je vous présente un nouvelliste, et morbleu, tout le monde parle de lui d'une manière.... — Que voulez-vous ? interrompra-t-il, j'ai un ou deux bons rédacteurs, et ne puis m'occuper de vous pour le moment ; je les paie peu, d'ailleurs, aussi ne suis-je pas surpris s'ils ne font pas tout ce qu'ils peuvent ; je loge l'un, je nourris l'autre. — Ne dites pas cela, morbleu. — Si Monsieur, écoutez-moi, et vous me donnerez raison. Dans un autre temps, ayant réuni quatre savants, je les payai bien, ils me rédigèrent un journal, plein de science et d'utilité ; ce journal ne put se tenir la moitié d'une année, pas un chrétien ne souscrivit, personne ne le lut, ce fut, je puis le dire, un secret que le monde me garda. Donc, comme

(1) En Espagnol : *una peseta.*

vous le voyez, je suis meilleur que je ne le parais, et sans qu'il m'en coûte autant. Je vous dirais plus encore.... Mais.... Désabusez-vous, personne ne lit ici. — Je n'ai rien à répliquer, lui répondrais-je, si non que vous faites votre devoir, et le diable emporte les sciences et la culture d'esprit. »

Nous y voyons clair, André; pauvres Batuèques! La moitié du monde ne lit pas, faute à l'autre moitié d'écrire; et celle-ci n'écrit pas, faute à celle-là de lire.

Et maintenant, tu vois que pour cela, il ne nous manque, à nous Batuèques, ni santé, ni bonne humeur, preuve évidente de ce que nous n'avons besoin ni de lire ni d'écrire pour être heureux. Ici nous pensons comme certaine dame qui, voyant pleurer une sienne parente, parce qu'elle ne pouvait maintenir son fils au collége: « Tais-toi, sotte, lui dit-elle, le mien n'y a pas été, et Dieu merci, il s'élève bien, il est gros et fort. »

A l'appui de cela, je vais encore te rapporter un dialogue que j'eus avec quatre de nos Batuèques, il n'y a pas longtemps, et dans lequel tous vinrent m'affirmer la même chose au fond, quoique chacun conclût à sa manière et comme il l'entendait.

« Apprenez la langue du pays, leur disais-je, étudiez la grammaire. — La *grise* est ce dont j'ai besoin, interrompit le plus dégourdi, d'un air narquois et brave fruit du pays; il revient au même de dire les choses d'une manière ou d'une autre.

» Ecrivez la langue avec correction. — Mômeries! Quel avantage aurais-je à écrire *vin* par un *b* plutôt que par un *v* (1)? En sera-ce moins du vin?

(1) En Espagnol le *v* et le *b* ont souvent la même prononciation, c'est ce qui fait donner lieu à cette équivoque.

» Cultivez le latin. — Je ne veux pas être curé, je n'ai pas de messe à dire.

» Le grec. — Pourquoi ? Si personne ne doit me l'entendre parler ?

» Adonnez-vous aux mathématiques. — Je sais faire une addition et une soustraction, c'est tout ce dont je puis avoir besoin pour mes comptes.

» Apprenez la physique ; elle vous fera connaître les phénomènes de la nature. — Chacun en voit tous les jours ; quels autres phénomènes vous faut-il ?

» L'histoire naturelle, la botanique vous apprendra à connaître les plantes. — Ai-je la manie d'un herboriste ? Celles qui sont bonnes à manger, qu'on me les donne.

» La Zoologie vous dira les animaux et leurs..... — Eh ! si vous saviez combien d'animaux je connais déjà !

» La minéralogie vous enseigne les métaux, les.... — Si elle ne me dit pas où je trouverai une mine, je n'en veux pas.

» Étudiez la géographie. — Allez donc ! Si demain j'ai un voyage à faire, l'argent est ce qu'il me faut, et non la géographie. Le postillon saura suffisamment le chemin, c'est son devoir, il saura me conduire à la ville où je vais.

» Les langues. — Je n'ai pas le dessein d'être interprète. Si je vais à l'étranger, en payant on me comprendra. L'argent est la langue universelle.

» Faites vos humanités, étudiez les belles-lettres. — Les lettres ?... de change. Tout le reste est superflu. — Au moins un peu de rhétorique et de poésie. — Oui, certes, apportez-moi des chansons, je suis pour la rhétorique ! et si vous parlez de comédies, je n'ai pas à les faire ; les traducteurs de français me les donnent au théâtre.

» L'histoire.—J'ai déjà trop d'histoires dans la tête. — Vous saurez ce qu'ont fait les hommes. — Taisez-vous, pour Dieu ! Qui vous a dit que les histoires racontent un seul mot de vérité? N'est-il pas avéré que personne ne sait même ce qui se passe en sa maison ? »

Puis, pour dernière conclusion : « Regardez, dit l'un, et cessez de me rompre la tête, je jouis d'un majorat et le savoir est pour ceux qui n'ont pas seulement de quoi s'enterrer. — Voyez, dit l'autre, mon oncle est général, à quinze ans, j'ai déjà une épaulette, l'autre viendra avec le temps, et plus encore, sans qu'il me soit besoin de me brûler les yeux; pour porter un sabre au côté et brosser sa casaque, il ne faut pas une grande science. — Sachez, dit le troisième, que dans ma famille personne n'a étudié, les gens de sang bleu n'ont pas à être médecins ni avocats, ni à travailler comme la canaille.... Vous me dites que don un tel s'est fait une belle position par sa science et son savoir; tant mieux pour lui ! mais qu'était-il quand il étudiait? Je ne veux pas me dégrader. — Considérez, dit enfin le dernier, à la vérité je n'ai pas de grandes richesses, mais je sais quelque chose, j'ai trouvé dans mon cerveau assez d'expédients pour acquitter les emprunts de ma mère; un ami jamais ne me fera faute, ni quelque mauvais diable d'emploi. Un buraliste n'a pas besoin d'être professeur à Alcala ou Salamanque. »

Béni soit Dieu, André, béni soit Dieu qu'il ait plu à sa haute miséricorde de nous éclaircir un peu les idées sur ce point. Telles sont les puissantes raisons d'où tire son origine le non étudier; du non étudier naît le non savoir, et du non savoir découle indispensablement cette aversion et cette répugnance que

nous avons pour les livres, sentiments regorgeant de tant d'honneur, de tant de profit, de tant de repos surtout pour la patrie.

« Cela ne vous fait-il pas pitié, me disait un autre Batuèque ces jours derniers, de voir la confusion de papiers se croisant et se heurtant de tous côtés dans ces pays qu'on nomme civilisés? Dieu m'aide! quel flux de mots, quel chaos de paroles, quelle plaie de feuilles, quel tourbillon de livres! Mon entendement ne conçoit pas comment il peut y avoir des plumes pour les écrire, des chiffres pour les compter, des ateliers pour les imprimer, des patients pour les lire! Et avec tout cela quantité d'hommes ont à subsister sans autre emploi ni salaire que ceux de littérateurs? Qu'ils aillent au diable avec leurs sciences, leurs arts, leurs progrès et leurs découvertes! O siècle loquace et linguiste! Voyez quelle mine ils ont trouvée! »

Que d'avantages, André, nous avons en cela sur les autres. Ici une mort misérable attend les mauvais auteurs, je dis les mauvais, parce qu'il n'y en a pas de bons (1), et qui plus est, non-seulement il en fut de

(1) Nous ne comprenons pas dans ces aperçus généraux *tel ou tel jeune homme studieux, tel ou tel poète original, tel ou tel talent remarquable,* qui s'efforcent de sortir du commun opprobre dont nous sommes enveloppés, secouant le joug de l'abattement général et brillant comme un ver-luisant perdu dans les ténèbres d'une nuit obscure. Que prouvent ces rares exceptions? Quelle que soit la considération que leur vaille leur conduite, quelles que soient les louanges qu'ils méritent, leur nombre est trop restreint pour détruire la vérité générale qui s'empare de nous peu à peu et nous accable.

Nous n'avons pas non plus la pensée d'oublier dans nos écrits la gratitude et les éloges auxquels a droit de notre part le gouvernement éclairé qui nous régit et donne tant d'impulsion aux progrès de la prospérité et de l'illustration; clairement plus tôt

même des bons quand il y en eut, mais encore il en sera de même quand il y en aura; ici les esprits pauvres ne s'enrichissent pas par la lecture des savants riches; ici la seule vanité qu'on soit fondé à avoir est celle qu'on porte toujours dans l'estomac, car, pour ne point faire d'orgueilleux, on ne prodigue pas plus les éloges que les vivres. O idée chrétienne! Ici personne ne prospère par les lettres; les livres et les journaux ne sont pas en bataille continuelle; ici les bonnes comédies ne sont représentées que de loin en loin, la seule raison en est la rareté; les mauvaises ne sont ni sifflées ni payées, de crainte qu'on arrive à en faire de bonnes tous les jours. Ici nous savons vivre, nous aimons tant à exercer l'hospitalité que nous jetons le contenu de nos bourses aux étrangers. O désintéressement! Ici on fait un mauvais parti aux acteurs médiocres, et *un pire aux passables,* pour ne pas les enorgueillir; ô amour d'humilité! On ne les paie même pas, ils mangent trop; ô charité! Et en même temps, on veut qu'ils s'améliorent; ô indulgence! Ici enfin, écrire n'est pas une profession, lire n'est pas une occupation, ceci et cela sont passe-temps de gente légère et mal élevée. On ne

se manifeste notre intention, de coopérer à son idée bienveillante elle-même, et de lui apporter notre faible concours. Mais comment redresser en un jour le vice de tant d'années et de tant de siècles? Comment serait-il donné à la pénétration et à la force du meilleur gouvernement de rompre tout d'un coup, de faire disparaître complètement autant d'obstacles qu'en opposent l'éducation négligée, les idées viciées, un nombre infini enfin de circonstances auxquelles nous ne pouvons rien et qui aggravent notre mal? Tant de maux nécessiteront sans doute de longs remèdes. Espérons que quelque jour nous verrons triompher ses efforts et coopérons-y, en attendant, de tout notre pouvoir.

(*Note de l'Auteur.*)

peut être un personnage considéré si l'on n'est pour le moins lourd et titulaire d'un majorat.

O temps et âge heureux ! Ne passez jamais ; n'aient jamais les lettres plus de protection (1) ; où ne se fassent jamais de comédies, ne s'impriment de papiers, ne se publient de livres ; que personne ne lise ni n'écrive après sa sortie de l'école.

Que si tu me dis, André, qu'on écrit et qu'on lit, à cause des nombreuses réclames que tu vois de toutes parts, je te dirai de mettre de côté trois bons livres du pays et du jour et de ne faire aucun cas du reste ; car une cascade a beau faire grand fracas, elle n'en est ni plus abondante ni meilleure ; c'est comme pour le bruit des fameux moulins à foulon du chevalier de la Manche, après examen, un peu d'eau sale ; celui-là n'écrit pas en fin qui ne fait encore que des bâtons.

Ainsi donc, en émettant la proposition antérieure, je n'ai pas voulu dire qu'on n'écrivait pas, j'ai voulu dire qu'on écrivait mal ; barbouiller du papier est, je le sais, le péché du moment, péché que veuille Dieu ne jamais pardonner ; je n'ai pas l'intention de nier la triste vérité ; il ne se passe pas de jour, je l'avoue au contraire, que quelque mauvais livre ne se publie ; et cet état de choses me pèse, et ces livres me causent une véritable douleur, tout comme si je

(1) Nous reproduisons les idées de notre premier numéro. Nous pourrions nommer un très-excellent seigneur, ami des lettres et des arts, Mécène des littérateurs et des artistes, et de bon gré nous le nommerions, si nous ne craignions d'offenser sa modestie ; mais si cela suffit à prouver l'existence d'un protecteur, cela ne met pas en évidence la réalité de la protection. Rendons à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César. (*Note de l'Auteur.*)

les avais faits. Mais, si d'une part tout ce tourbillon, toute cette foule de livres, se composent, comme on sait, d'une centaine de petites nouvelles funèbres et mélancoliques, ne prouvant en aucune manière l'existence d'une littérature nationale, d'autre part on ne peut la supposer non plus là où la majeure partie des publications, si non le tout, consiste en traductions; et traduire n'est pas plus écrire, que calquer et reproduire le dessin d'autrui à l'aide d'une vitre transparente n'est dessiner. Et cette vérité est telle que je ne crains nul démenti, nulle allégation contraire de cet essaim d'écrivassiers auxquels on pourrait appliquer les tercets du roi d'Actiéda :

Comme les gouttes d'eau que le printemps envoie
Sont grenouilles un jour, quand dardent les chaleurs
Du soleil sous qui tout et bourgeonne et verdoie;

Sous les faux d'Apollon ainsi ces rimailleurs
Naissent allègrement du limon qui poudroie
Si gentils, si pimpants que c'en est une joie (1).

Et plus tu me compteras parmi eux, plus tu me feras plaisir, car si tu me demandes pourquoi je me mêle, moi aussi de griffonner, sans en savoir plus que les autres, je te répondrai : « Partout où tu es, fais ce que tu dois. » Ainsi, si j'étais dans un pays de boîteux, je me poserais une jambe de bois, je suis né et je vis dans un pays d'écrivassiers et de traducteurs, je veux et dois être écrivassier et traducteur; et je ne puis faire autrement, car non-seulement il ne serait pas juste de me singulariser, ce dont la conséquence serait qu'on me montrerait au doigt dans les rues; mais encore, il ne dépend du libre arbitre de per-

(1) V. la note page 5.

sonne d'éviter la contagion dans une épidémie générale. En outre : Ne fais à nul traducteur un reproche de sa profession ; il faut, en effet, des béquilles pour faire marcher celui qui est né sans pieds ou les a entravés depuis sa naissance.

Et si tu m'ajoutes qu'il ne peut y avoir aucun avantage à rester en arrière des autres, je te dirai : ce qu'on ne connaît pas, on ne peut ni le désirer ni le rejeter ; celui qui marche à reculons se figure d'ordinaire aller en avant, et l'orgueil des hommes est tel qu'il nous met à tous un bandeau sur les yeux, de sorte que nous ne voyons ni ne savons où nous allons ; et je te citerai à ce propos le cas d'une bonne vieille, vivant probablement encore chez un peuple dont je tairai le nom. Cette vieille était l'une des plus instruites de l'endroit ; elle avait souscrit à la *Gazette*, et toujours tenait à la lire depuis ces mots : par ordonnance royale, jusqu'à ceux-ci : La suite à demain, d'un bout à l'autre, et sans jamais passer à un autre numéro avant d'avoir fini le précédent. Or, en fait, la vieille vivait et lisait (selon l'usage du pays) si lentement, si doucement, que se trouvant en arrière dans sa lecture, elle en était, l'an XXIX, époque où je la connus, aux *Gazettes* de l'an XXIII seulement. Un jour, j'allai la visiter, et comme, en entrant dans sa chambre, je lui demandais quelles étaient les nouvelles ; elle ne put me laisser achever, mais se jetant dans mes bras avec la plus grande allégresse et lâchant la *Gazette* qu'elle avait alors à la main : « Ah ! Monsieur de mon âme, s'écria-t-elle d'une voix mal articulée, entrecoupée de larmes et de sanglots, fruits de son contentement, ah ! Monsieur de mon âme ? Dieu soit béni, les Français arrivent, et dans peu on va nous changer cette affreuse Constitution, qui n'est

que désordre et anarchie! » Elle sautait de joie et battait des mains. Cela en l'an XXIX. Je restai bouche béante; et pensant au nombre d'illusions dont nous vivons en ce monde, « aller en arrière ou en avant, me dis-je, cela reviendra au même, tant que nous ne verrons ni ne voudrons rien voir devant nous. »

Je m'étendrais plus encore, André, sur ce sujet, si j'avais la volonté de descendre à de plus grandes profondeurs, mais je me bornerai seulement à te dire, pour terminer : nous ne savons pas ce que nous vaut notre heureuse ignorance; par la pente glissante de notre amour-propre, le vain désir de savoir conduit les hommes à l'orgueil, un des sept péchés capitaux; de ce vilain péché naquirent autrefois, comme tu sais, la ruine de Babel, le châtiment des hommes et la confusion des langues, et la chute même de ces fiers titans, géants colossaux, poussés eux aussi par un égal orgueil à escalader le Ciel, cela soit dit pour confondre l'histoire sacrée avec la profane, autre avantage dont nous jouissons, nous ignorants, qui mettons tout sur la même ligne.

De quoi tu pourras inférer, André, combien dangereux est le savoir, combien sont vraies toutes mes paroles ci-dessus, quant aux avantages de notre condition Batuèque sur celle des autres hommes; combien nous devons nous réjouir de la certitude de cette proposition :

« Dans ce pays, on ne lit pas, parce qu'on n'écrit pas; on n'y écrit pas, parce qu'on n'y lit pas. »

Ce qui veut dire en résultat : Ici on ne lit ni écrit; et combien nous avons à remercier le Ciel de nous conduire par un chemin si rare et si inusité à notre

bien et à notre éternel repos ; ce que je souhaite à tous les habitants de ce très-inculte pays des Batuèques où nous eûmes le bonheur de naître, où nous avons la gloire de vivre, et où nous aurons la patience de mourir. Adieu, André.

Ton ami LE BACHELIER.

ENGAGEMENTS ET DÉGAGEMENTS.

Noble, perds et mendies,
Dissipe en tes folies
Un argent emprunté ;
L'usurier qui s'amasse
Une fortune grasse
Est en bonne santé. *

(JOVELDANO.)

Je torturais mon imagination il y a quelques matins (1), cherchant un thême nouveau sur lequel laisser ma hardiesse courir librement et sans heurt, les salons le demandaient, et sans doute je ne l'eusse jamais trouvé sans les circonstances fortuites dont je parlerai; je ne l'eusse jamais trouvé, dis-je, car parmi autant de notes et de remarques que j'en ai de tassées dans mon tiroir, deux tout au plus contiennent des choses qui peuvent se dire, ou qui pour le moment sont bonnes à dire.

J'ai un neveu, et allons plus loin, car cela n'a rien de particulier, ce dit neveu est un garçon ayant reçu une éducation des plus choisies entre celles que dans notre siècle on a coutume de donner, c'est-à-dire qu'il sait lire, non pas pourtant dans tous les livres, et écrire, non pas pourtant des choses dignes d'être lues; il n'est pas plus avancé en fait de calcul, car il néglige de vérifier le compte de ses créanciers qui

* Voir la note page 5.

(1) Carnaval de l'année 1832.

savent le faire mieux que lui ; il danse comme un disciple de Veluci ; il chante assez pour se faire prier et n'être jamais en voix ; il monte à cheval comme un centaure, c'est un plaisir de voir avec quelle grâce et quelle désinvolture il éclabousse dans les rues de Madrid ses amis et connaissances ; de sciences et d'arts, il ignore ce qu'il faut pour parler de tout en maître. En fait de belles-lettres et de théâtre, ne disons rien de sa capacité, car il est abonné, et s'il n'entend pas la comédie, il paie pour cela, il siffle même d'ordinaire ; de cette façon il donne à entendre qu'il a vu mieux dans d'autres pays, car il a voyagé à l'étranger, en qualité d'homme bien élevé. Toutes les fois qu'il s'entretient avec un Espagnol, il emploie un peu le français et l'italien, quant à l'espagnol il ne le parle pas il le maltraite ; il dit à cela que la langue espagnole est la sienne, et qu'il peut se comporter envers elle selon son meilleur gré. En outre, il ne croit pas en Dieu, car il veut passer pour un homme éclairé ; mais en revanche il croit aux marchands, aux filles, aux amis et aux rufiens. J'oubliais, nous ne parlerons pas de son point d'honneur, celui-ci est tel en effet que pour la moindre bagatelle, parce qu'on l'aura regardé, parce qu'on ne l'aura pas regardé, il envoie un coup d'estoc dans le cœur de son meilleur ami, avec plus d'aisance et de dextérité qu'on en ait jamais connu à aucun spadassin.

Donc, avec cette exquise éducation et de temps en temps le costume de *majo*, costume entraînant avec lui le : *Qu'est-ce que cela me fait à moi?* et le : *Je suis là ?* Il est, on a pu déjà le deviner, l'un des gerfauts qui tiennent le plus de place à la cour, et figure parmi les ornements de la bonne société de cette capitale et de je ne sais combien de mondes.

Tel est mon parent, et selon ma sincère croyance, si son père le voyait, il devrait être aussi entiché de son fils que je le suis, moi, de mon neveu, pour autant de bonnes qualités qu'il y en a de réunies en lui. Mon Joachim connaît cette faiblesse et même a coutume d'en tirer profit.

Il pouvait être huit heures, je m'habillais quand mon domestique entra, et m'annonça mon neveu. « Mon neveu? mais il doit être une heure. — Non, seigneur, huit heures seulement. » J'ouvre les yeux, étonné, et me trouve face à face avec mon élégant, debout, vêtu, et chez moi à huit heures du matin. « Joachim, toi à cette heure? — Bonjour, cher oncle. — Vas-tu en voyage? — Non, seigneur. — Qui te fait lever si matin? — Moi, me lever matin, oncle? je ne me suis pas encore couché. — Ah! je disais aussi! — Je viens de chez la petite marquise de Penol : le bal vient de finir, et François reporte à l'instant les six dominos qui m'ont servi cette nuit à me déguiser. — Six seulement? — Seulement. — C'est peu. — J'avais à tromper six personnes. — Tromper? mauvais sujet. — Je vous aime, cher oncle, depuis longtemps. — Merci, neveu, après. — Bon oncle, j'ai à vous demander un grand service. — Serais-je la septième personne? — Oncle bien aimé, j'ai quitté maintenant tout déguisement. — Dis le service, et laisse la clef de mon tiroir tranquille. — Les rentes aujourd'hui ne suffisent plus à rien; il y a tant de bals, tant... en un mot je suis compromis. Vous rappelez-vous la montre à répétition de Breguet, que vous m'avez vue ces jours passés?. — Oui, qui t'avait coûté cinq mille réaux.(1) — Elle n'était pas à moi. — Ah! — Le marquis de ***

(1) Mille deux cent cinquante francs.

venait d'arriver de Paris, il voulait la faire nettoyer et comme il ne connaissait aucun horloger à Madrid, je lui promis de la confier au mien. — Poursuis. — Mais mon sort en disposa autrement; j'avais alors une affaire d'honneur; nous nous étions décidés, la petite baronne et moi, à aller passer un jour ensemble à Chaumartin; il était impossible de nous servir de sa voiture, elle était trop connue... — Après? — Il était indispensable pourtant d'avoir une voiture, de retenir un local et de commander un repas champêtre... A cette époque je me trouvais sans un cuarto (1); mon honneur devait passer avant tout, en outre on ne trouve pas toujours des occasions... — Poursuis. — J'engageai la montre de mon ami. — Parole? — Vrai. — Bien imaginé! Et à présent? — Ayant vu le marquis aujourd'hui, je lui ai dit que je la lui gardais chez moi, toute arrangée. — C'est cela. — Vous le voyez, oncle... cela pourrait amener un démêlé fort désagréable. — Combien est-ce? — Cent douros (2). — Seulement? ce n'est pas beaucoup. »

Il était clair que la vie de mon neveu et son honneur se trouvaient dans un éminent péril. Que pouvait faire un oncle si tendre, aimant tant son neveu, si riche et sans enfants? Je comptai donc ses cent douros, c'est-à-dire les miens. « Neveu, allons à la maison où la montre est engagée. — *Quand il vous plaira, cher oncle*» (3).

Nous arrivons à un café, sorte de comptoir d'affaires pour ainsi dire, et je commençai à soupçonner dès-lors que cette aventure pourrait me fournir un article

(1) Pièce de deux liards.
(2) Cinq cents francs.
(3) Ces mots sont en français dans le texte.

de mœurs. « — Oncle, il nous faudra attendre ici. — Qui ? — L'homme qui connaît la maison. — Ne la connais-tu pas, toi ? — Non, seigneur, ces messieurs ne veulent jamais qu'on aille avec eux. — Et on leur confie des montres de cinq mille réaux ? — C'est un honnête courtier qui vit de ce trafic. Le voici. — C'est lui l'honnête courtier ? » Et entra un homme d'environ quarante ans, si tant est qu'on put suivre la trace du temps sur un visage comme doit en avoir un le juif errant, s'il vit encore depuis l'époque de Jésus-Christ. Front coupé de plusieurs balafres et cicatrices, si bien ajustées et espacées de part en part, qu'elles paraissaient plutôt être nées sur cette face, que résulter d'accidents malheureux ; œil visqueux, comme celui d'un homme qui regarde sans regarder ; barbe inculte, et donnant clairement signe de ne pas avoir avec le rasoir tout le commerce et la familiarité qu'exige la propreté ; chapeau moisi faisant office de gouttières ; manteau de ceux qui ne couvrent pas l'être qu'ils enveloppent, avec de nombreux agréments en terre de Madrid ; bottes ou souliers, ce qu'on ne distinguait pas plutôt en boue qu'en maroquin ; ongle d'écrivain ; deux jambes dont l'une au lieu de supporter la charge du corps, servait de poids à celui-ci, et était traînée par lui, d'où l'on eût pu tout à fait appliquer au courtier en question le mot selon lequel *tripes emportent pieds*, en outre, son de voix métallique, ressemblant à n'importe quel bruit désagréable ; air, enfin, mystérieux et scrutateur. « — C'est là l'homme, cher neveu ? — C'est lui, oncle, donnez-lui la somme, — Inutile, je ne livre pas mon argent de cette facon. — CABALLERO, il n'aura rien à craindre. — Assurément, car je ne le donnerai pas. » Ici commencèrent de la part de l'honnête courtier dont on se défiait si injustement,

une tempête de cris, de jurements, et un autre de lamentations suppliantes de la part de mon neveu qui voyait sa montre lui échapper des mains pour un si mince scrupule ; mais je me maintins ferme; et le juif dut céder moyennant une honnête gratification que nous échangeâmes contre ses cris.

En chemin, notre *cicerone*, plus calme, sortit de sa poche un petit paquet, et me le montrant secrètement : « CABALLERO, me dit-il à l'oreille, cigares havane, bonbonnières, billets pour... et autres objets si vous en désirez. — Merci, honnête courtier. » Nous arrivons enfin à force de battre le pavé des rues et carrefours, à une maison et à un étroit taudis, qu'on eût pu qualifier de galetas à loger un poète.

Je ne pourrais expliquer combien s'accommodaient mal d'être réunis les uns aux autres dans un lieu si incongru, les divers gages qui de tant de différentes parts étaient venus s'y grouper. Oh! si tous ces captifs parlaient! L'éblouissant vêtement de la beauté, flétri dans cette sépulture, que de choses dirait-il? Que dirait la ceinture souvent importune, détachée à la hâte, et abandonnée là avec dépit? Qu'apprendrait-on de cette bague de diamants, compagne inséparable des beaux doigts de marfil de sa belle maîtresse? Quelle dialogue pourrait tenir cette riche cape de chinchilla avec ce châle de cachemire! Je détournai ma pensée de ces folies, et il me parut bien que tout cela se tût. Je fus souverainement ébahi en reconnaissant dans les deux bailleurs de fonds dirigeant toute cette machine deux personnages très-connus dans la société et qu'on n'eût jamais supposé se livrer à ce commerce; ils furent un tant soit peu émus de se trouver surpris dans une telle occupation, et fulminèrent un de ces regards portant en eux un long reproche sur

l'Israélite qui avait compromis de cette manière leur bonne renommée, en introduisant des profanes, non initiés, dans le sanctuaire de leur administration.

Il fallut que mon neveu entrât dans la pièce attenante, où on allait chercher la montre à répétition et compter l'argent : pour moi, j'imaginais que cet endroit devait être plus propice aux aventures que le port Lapice lui-même : j'enfonçai mon chapeau jusqu'aux sourcils, j'élevai mon manteau jusqu'aux yeux, je me mis dans un coin obscur, d'où je pusse écouter sans être remarqué, et donnai à mes observations libre facilité de s'égarer partout où il leur plairait le mieux. J'étais ainsi recueilli depuis peu de temps, quand la porte s'ouvrit. Un jeune homme modestement vêtu entra dans le couloir et appela.

« — Pepe, je t'ai inutilement attendu; t'ayant vu passer, j'ai suivi tes traces. Me voici sans un cuarto; je n'ai plus de ressources. — Je vous ai déjà dit que pour les habits, c'est impossible. — Un frac tout neuf! une pelisse peu usée! cela ne vaut-il pas plus que les seize douros (1) dont j'ai besoin? — Voyez ces coffres, ces armoires, tout est plein d'habits comme les vôtres; personne ne vient les retirer; personne non plus ne veut nous en donner ce qui a été prêté dessus; — ma pelisse vaut plus de cinquante douros : je te jure de revenir avant huit jours pour elle. — C'est ce que disait le propriétaire de ce surtout qui a passé deux hivers à ce clou; celle aussi qui nous a apporté ce châle depuis deux carnavals ici; celle... — Pepe, je te donnerai ce que tu voudras; vois, je suis compromis; il ne me reste d'autres ressources que de me faire sauter la cervelle? »

(1) Quatre-vingts francs.

A cet endroit du dialogue, je mis la main sur ma bourse, disant à part moi : Un jeune homme d'un si bon air ne se fera pas sauter la cervelle pour seize douros; qui sait? sa famille n'a peut-être pas mangé d'aujourd'hui; peut-être quelque malheur... J'allais l'appeler, mais Pepe me prévint en disant : « — Mauvais sujet! — Je dois cette nuit aller sans faute chez Mme de W***, et je suis sans costume; j'ai donné ma parole à une personne respectable, je ne puis y manquer. Il me faut en outre chercher un domino pour une mienne cousine, à qui j'ai promis de l'accompagner...» En entendant cela, je rentrai insensiblement ma bourse dans ma poche, moins entraîné déjà par mon ardente charité. « — Est-ce possible! Livrez-nous un bijou. — Il ne m'en reste pas un seul; tu le sais : tu as ma montre, mes boutons, ma chaîne... — Seize douros! — Vois, huit me suffiront. — Je ne puis rien y faire, c'est trop. — Je me contenterai de cinq, je signerai pour seize, et t'en donnerai sur l'heure même un en gratification... — Déjà vous savez que je désire vous servir, mais comme je ne suis pas le maître... Voyons le frac? » Le jeune homme respira, le courtier sourit; l'affligé reçut cinq douros, donna l'un d'eux, et signa pour seize, content du marché qu'il avait conclu. « — Dans trois jours je reviens pour cela. Adieu. Jusqu'à après demain. — Jusqu'à l'année qui vient. » Et le spéculateur s'en fut chantant.

Les pas et la *ritournelle* de l'écervelé frappaient encore mes oreilles, quand, la porte s'ouvrant avec fracas, Mme de H..y en personne, les yeux enflammés, et toute hors d'elle-même, se précipita dans l'intérieur.

« Don Fernand! » A sa voix un des prêteurs survint. C'était un cavalier d'assez bonne figure et de

manières galantes. « Senora! — Vous m'avez envoyé cette feuille? — Je suis sans un maravédi; mon ami ne vous connaît pas... c'est un homme ordinaire... et comme nous avons donné déjà plus que ne valent les parures que vous avez ici... — Mais ne savez-vous pas que j'ai distribué mes invitations pour le bal de cette nuit? Il me faut le donner, ou je meurs de dépit... — Moi, senora... — Il me faut absolument mille réaux, et de plus retirer, du moins jusqu'à demain, mon diadème de perles et mes bracelets pour cette nuit : on apportera en échange ma vaisselle d'argent et tout ce que j'ai chez moi. Je dois trois nuits aux musiciens, ce matin ils m'ont dit que décidément ils ne joueront plus si je ne les paie pas. Le Catalan m'a envoyé le compte de ses bougies, et ne veut plus m'en fournir avant d'être satisfait. —Si j'étais seul... —Nous brouillerons-nous? Ne savez-vous pas tout ce que cette nuit le jeu seul peut produire?... L'autre nuit nous fut si mauvaise! Voulez-vous d'autres billets? On ne m'en a laissé que six. Envoyez chez moi pour les effets que j'ai dits. — Je sais bien... quant à moi... mais ici on peut nous entendre; entrez dans ce cabinet. » Ils entrèrent et la porte se referma sur eux.

Cette scène fut suivie de celle d'un joueur malheureux qui avait perdu le dernier maravédi, ayant besoin de se munir pour retourner jouer; il laissa une montre, reçut dix, reconnut quinze, et disparut en disant : « Le cœur me bat; je vais gagner vingt onces (1) et je reviens pour ma montre. » Un autre joueur heureux vint retirer quelques bagues du temps de sa prospérité : un employé toucher un mois d'avance sur sa solde,

(1) L'once est de quatre-vingts francs.

mais la somme diminuée d'un gros escompte; un vrai nécessiteux porter remède à ses besoins, si c'est porter remède que d'acheter un douro avec deux autres; je m'arrêterai seulement sur le cas particulier d'un serviteur qui vint pour son maître, un grand personnage, racheter enfin certains meubles abandonnés depuis plus de trois ans en gage dans cet Argel. Les meubles s'étaient vendus, les prêteurs avaient perdu confiance, et pensé qu'on ne les retirerait plus, car les intérêts étaient sur le point de dépasser leur valeur. Je ne veux pas peindre les cris et les emportements qui s'élevèrent dans cette sainte maison. Après deux ans de réclamations inutiles on venait aujourd'hui pour les meubles, ils avaient été vendus hier. Le serviteur jura et blasphéma, promettant de remettre le châtiment de tant d'audace ès-mains de qui de droit.

Est-il possible qu'on vive de cette manière? Mais, quoi d'étonnant, si l'artisan veut paraître artiste; l'artiste, bureaucrate; le bureaucrate, dignitaire; le dignitaire, grand; le grand, prince? Comment vivre inférieur à son voisin? Salut au luxe! Salut à la vanité!

Sur ces entrefaites la belle amphytrionne sortait du cabinet; elle avait arrêté le cours de ses larmes.

« Adieu, et ne me manquez pas cette nuit, » dit une voix mystérieusement pénétrante et agitée. « Soyez tranquille, dans une demi-heure, j'enverrai Pepe, » répondit-on tout bas et d'un ton mal assuré. La beauté baissa les yeux, composa sa blonde chevelure, arrangea sa mantille, et sortit précipitamment.

Peu après survint mon neveu, qui, après m'avoir remercié, prit opiniâtrement à tâche de me faire accepter un billet d'invitation pour le bal de Mme H. .y. Je souris, sans rien dire à mon neveu, bien qu'il n'eut rien

entendu, et j'assistai au bal. Les musiciens jouèrent, les bougies brûlèrent. O utilité des usuriers!

Je ne voudrais pas achever mon article sans faire savoir que je reconnus dans le bal le fameux prêteur, et sur les épaules de sa femme le châle magnifique qui avait passé trois carnavals dans le bazar; le luxe dont si souvent je ne m'étais pas rendu compte chez elle, cessa alors de m'étonner.

Je me retirai de bonne heure, car il ne sied pas à mes cheveux blancs de voir entrer Phébus dans les bals; mon neveu m'accompagna, tout en se rendant à une autre réunion. Je descendis de voiture et nous nous séparâmes. Il me sembla ne pas trouver dans sa voix cette même chaleur affectueuse, cet intérêt avec lequel il m'avait le matin adressé la parole. Un *adieu* assez indifférent, me rappela que ce jour là, j'avais rendu un service, et que ledit service était déjà passé. Peut-être ma sottise avait-elle égalé la folie de mon neveu. C'est peu, disais-je, qu'un jeune homme demande; mais qu'un vieillard donne!

Pour chasser ces mélancoliques imaginations qui donnent une si triste idée de l'humanité, j'ouvris un livre de poésie, et tombai justement sur le passage où Bartholomé d'Argeusola dit:

On ne voit à Madrid que jeunes vicieux,
Si ce n'est quelquefois d'aussi blâmables vieux
Qui se sont élevés à même école qu'eux.

SATIRE

CONTRE LES MAUVAIS VERS DE CIRCONSTANCE. *

..... Le cœur tout à fait noble et bien pensant
A courber la tête au malheur consent
Plutôt qu'un genou devant le puissant.

(RIOJA.)

Il n'est de chose, André, comme de naître poète, il n'est de coup qui n'attaque le nourrisson des neufs sœurs, il n'est de mal étranger à l'infortuné.

Croiras-tu que fuyant de la tourbe perfide des sots, sans fin, toujours j'ai cherché dans le monde un coin obscur et étroit où me cacher à leur écart? Et présumeras-tu qu'en vain je le prétends depuis que la raison m'a donné sa lumière? Partout où je vais, ils vont à ma suite; ils s'emparent de moi, comme le lierre de l'arbre dont la vie soutient la sienne. Ils me naissent entre les pieds, comme croît entre les ceps la grappe; tellement, qu'ici chaque pierre produit un sot. Rien ne me sert de courir, car leur pas croît aussi en même temps que le mien, rien non plus de me couvrir les yeux de mon manteau, quoique je le fasse assez pour ne pas voir mon chemin. Ils me voient et crient après moi sans repos.

N'est-ce pas le fat don Blas, celui qui allonge le pas là-bas avec tant de joie? Malheur à qui tombe sous sa main infernale! C'est lui, mon André? Je le vois en

* Voir la note page 16.

effet qui me cherche, je connais, de longue date, sa manière d'agir. Pas moyen d'éviter sa rencontre et ses questions. Qu'il m'aide à sortir d'un si mauvais pas, et nous le planterons là, si cela nous convient. — « Don Juan ! — Don Blas ! — Je vous cherche. — Oui ? — J'ai à vous demander un sonnet. » André, qu'ais-je dit ? » Je ne vous en tiens quitte à aucun égard : avant d'être poète, vous êtes mon ami. — Qu'est-il donc arrivé, don Blas ? quel obstacle à vaincre, quel fier ennemi a dompté votre grande colère ? Avez-vous trouvé une autre Amérique pour l'Espagne ? Quels biens vaut à la patrie votre insigne valeur, ou votre courage ? — Quelle patrie ? Quelle valeur ? A quoi mène cette énumération si minutieuse de votre part ? Ma joie vient d'une plus grande cause. Un enfant m'est né. Personne ne vous l'a-t-il dit ? — Jésus ! qu'il soit en bonne santé ! Je vous jure, frère, que le cas est singulier ! A-t-on vu chose pareille ? Un fils ? Dieu vous le fasse, don Blas, très-bon chrétien. — Vous partez ? — Je suis pressé. — Écoutez ! Je reste fâché, don Juan. — Don Blas, je vous baise les mains. — » Je jure Dieu que le cas est rare ! L'as-tu entendu, André ? Ne veut-il pas, l'ennuyeux, que je chante grâces pour son petit ? Voilà ce qu'à chaque pas rencontre le pauvre poète plutôt qu'une fortune où une bourse pleine d'argent.

Un autre plus insensé nous demande des vers, parce qu'il se marie. Plaisante folie ! Une mauvaise femme le tourmentera et le maltraitera ! et il vient chercher des vers ! Qu'il cherche la patience. C'est, en effet, ce dont il a besoin, l'ignorant, pour s'engager dans une si dure pénitence.

Puis un autre qui s'avancera par ces sentiers, enveloppé dans un manteau noir, solitaire, n'ira pas cher-

cher de consolation chez ses amis; il viendra me demander un chant funèbre, parce qu'il aura perdu sa chaste épouse. L'infortuné fond en larmes. « Hélas! elle qui fut si bonne, si vertueuse! » Tartufe! laisse un poison si nuisible enfermé sous la pierre inclémente; allons, enterre-la vite, qu'elle ne revive plus, et que le mari se repose du tracas. Mais si pourtant il l'a aimée quand elle vivait, qu'il se taise, et pleure en silence sa détresse, une larme contenue en dit plus que le froid poème d'un indifférent.

Me faut-il faire des vers à tout le monde? Eh quoi! ma muse devra-t-elle être prête à toute heure, et préparée à tout comme cire?

Mais laissons cela, car déjà retentissent sonores les cloches et les canons. Est-ce, d'aventure, fête publique? Bien! Que les lyres harmonieuses s'accordent, car le temps est favorable. Qu'il y ait des vers dans les prochaines manifestations. Que le poète accouple avec empressement ses rimes (1). Déjà la splendeur de tor-

(1) Rien n'est plus juste ni plus plausible qu'une solennité félicitant et fêtant dignement le monarque, au nom de la population reconnaissante dont elle représente les suffrages; rien plus louable qu'un poète faisant dignement vibrer sa lyre en l'honneur de son souverain; mais rien plus impertinent non plus que le croassement tumultueux de mille oiseaux importuns assez hardis pour apporter la perturbation dans le contentement public, avec leurs cris discords. On ne doit rendre à un souverain que des hommages dignes de sa majesté. Ainsi donc notre satire a pour seul objet : *Les mauvais vers de circonstance*. Qui voudra y voir autre chose, ira plus loin que notre idée : l'armurier fait l'épée pour la défense des droits de la société, l'assassin la convertit en danger pour cette même société. Le mal n'en est ni à l'artisan, ni à l'épée, mais bien à l'assassin. De même la malice ne sera jamais notre fait, mais celui du malicieux. Celui qui veut tourner au mal certaines choses, serait capable d'envenimer l'air que nous respirons. Gloire, donc, au souverain! Gloire à la

ches sans nombre qui font ressembler la nuit au jour, nous éclaire des fenêtres et des balcons. Et l'allégresse publique n'est rien, la solennité n'est pas magnifique et complète si le poète n'apporte pas son contingent au bruit. Que la *galerie* foudroie l'*orchestre* des louanges du misérable poète en papier bleu et rouge; comme pleuvent d'habitude les images des saints à la fin du carême, en scapulaires que les enfants s'arrachent à poignées ! Ne t'excuse pas, André, ne l'essaie pas, ne vire pas de bord pour fuir l'abordage; toutes tes raisons ne prévaudront pas; car il y en aura de tout prêts pour te bafouer dans l'opinion, si tu ne fais pas du soir au matin une hymne pour le moins, ou une louange.

Que le mont Pyrénée surgisse avec une figure humaine; l'Espagne aussi; que vienne en tiers dans ce dialogue la ville de Madrid (1) couronnée, que l'Olympe éblouissant apparaisse, que Mercure, Jupiter, Minerve, prennent la parole, chose qui ne s'est jamais vue; et toute la suite du cortége allégorique usité, plutôt que d'être tous ennuyés de cette engeance idolâtre et persistante.

Mais écoute, car déjà bourdonne dans mes oreilles le bruit de milliers de vers que les salves du canon accompagnent. *Le bronze résonne sur les immenses mers,* commencera le poète de circonstance, *et le Manzanarès lève son front.* Peut-être parmi des métaphores plus rouillées, *salut* ou *santé*, continuera-t-

corporation illustre qui sait le fêter dignement, quand l'occasion s'en présente ! Haine éternelle aux mauvais vers qui viennent ternir de si justes sentiments !

(1) Le texte dit : LA VILLA MANTUANA. Madrid porta en effet primitivement le nom de *Mantua*.

il, et il y remplira une ode, d'extravagances. Il invoquera Phœbus, affectant modestie et crainte, car *sa harpe d'or ne fut jamais propre à rendre de si hauts sons;* sans omettre de parler du *décor, du soleil de l'Espagne, luisante étoile, du peuple en l'air, de son chant sonore,* et y fera régner une telle confusion *de contentement, de gloire, d'espérance, d'amour, d'horizon, d'éclat, de bonheur, de prospérité, de fortune, d'arc-en-ciel pacifique, de cœurs, de discorde apaisée,* et *de vengeance,* qu'il n'y aura personne capable d'en entendre deux phrases, à moins d'avoir exécuté d'abord, afin de chasser le diable noir, dix exorcismes et signes de croix.

Et j'irai, moi, faire un sonnet, pur fracas? J'irai vanter en vers vides le souverain, André? Non, je te le jure.. Qu'il n'y ait pas, si l'on veut de solennité sans arlequinade; mais je sais peu flatter : je suis sincère. La louange s'arrête dans mon gosier. Non pas, pardieu! que je n'aime et ne vénère le roi; je m'estime, vive Dieu! aussi bon vassal que n'importe quel poète boursoufflé. Mais je ne trouve pas mes forces suffisantes, et pour ne pas l'étourdir de sottises, je l'aime en silence, je le respecte et je me tais. Mais si dans le nombre des jours enfin, il en arrivait un, où je dusse l'encenser, rejetant loin de moi tout vieux mot de six pieds, tout en croyant mon humble *harpe* indigne d'un si insigne honneur : « Bon roi, lui dirais-je, en vers clairs, ces applaudissements que tu entends, cette joie, sont de généreuses marques de gratitude, que vers le trône, Seigneur, ton peuple envoie, ton peuple qui de larmes abondantes, pleure le triste souvenir des antiques gloires, et pour le bien duquel tu ne reposes jamais. Tu as ouvert sur l'Espagne, Seigneur, un nouveau torrent de bienfaits, ton noble caractère l'a

disposée à des gloires nouvelles. Et sans doute elles viendront. D'illustres faveurs, témoignent de toutes parts de ton amour; avec les sciences, tu élèves jusqu'au ciel, le bel éclat des arts; tu leur donnes un asile (1), et tu distribues des prix et des lauriers à leurs timides nourrissons. En consacrant un sublime sanctuaire aux Apelles (2), aux Zeuxis d'Espagne, à ses Phidias et à ses Praxitèles (3), tu vas y former pour la patrie des Banos, des Murillos dont elle pleure la perte, dignes émules du cortége romain. Tu as offert une digne école à la douce et flatteuse musique (4). Tu élèves de ta main prodigue et bienfaisante un nouveau temple aux Muses (5). Oh! de combien de nations seras-tu envié, vaincues par ta grandeur éclatante entre tant de grandeurs. Tu dispenses au Térence espagnol l'honneur le plus beau, la récompense la plus splendide, que jamais n'eût pu ambitionner son étoile (6). Juste et magnanime, tu as érigé à Thémis d'éternels monuments (7). Tout récemment, tu as arraché l'or du sein de la patrie (8); que l'Amérique ne livre pas à la métropole ses trésors en tribut, triste occasion pour nous d'affronts et de regrets. A peine le colon pleure-t-il sa détresse, que des hameaux entiers naissent à ton souffle, changeant en

(1) Conservatoire des Arts.
(2) Musée de peinture.
(3) Musée de sculpture.
(4) Conservatoire de Musique.
(5) Théâtre de la place d'Orient.
(6) L'excellente édition des œuvres du seigneur Moratin, publiée au frais de Sa Majesté.
(7) Le Code de commerce déjà achevé, et le Code criminel ordonné par Sa Majesté.
(8) La direction des mines, et la protection accordée à cette branche.

joie la douleur et le deuil (1). La confiance perdue et le crédit renaissent (2); il n'y a pas pour toi de sacrifice coûteux, à ta voix tous les dommages se réparent. Pour toujours, tu as anéanti le supplice qui souillait la noble dignité de l'homme (3). Chaque aurore nouvelle, un nouveau bénéfice vient graver ton nom dans les cœurs. Qui leur dira? Peut-être l'histoire de ces pages, étonnera tes fils par son récit! Cela vaut mieux, bon roi, qu'une victoire. Plaise au ciel, Seigeur, de rendre éternelle la gloire naissante de ton règne! »

Cela, parmi tant de poètes à la douzaine, pas un seul ne l'a jamais dit. Ainsi parlerais-je, si ma divinité n'était pas trop timide pour cela. Car ma louange est aussi claire que juste; sans troubler les ondes du Pactole ni le cours tranquille du petit ruisseau, sans appeler à mon secours le blond Apollon, sans errer par les cieux sur les pas des muses, je me suffis à moi pour parler vrai. Car, André, se lancer dans mille phrases vides de sens, confuses, et sonnant haut pour chercher des flatteries dans les nuées, accumuler à la file les unes des autres, sans sortir de l'éternel formulaire, qui n'est pas même agréable à l'encensé, louanges mercenaires sur louanges mercenaires, c'est,

(1) La réédification presque entière de différentes bourgades ruinées par des tremblements de terre, exécutée durant le règne de Sa Majesté.

(2) Le crédit rétabli à l'intérieur et à l'extérieur.

(3) L'abrogation de la peine de la pendaison. Nous laissons beaucoup à dire sur cette matière, mais d'un côté ce genre de poésie ne comporte pas de plus grands développements, de l'autre, nous ne sommes pas historiens. Ce court exposé suffit pour qu'on ne puisse en aucun cas nous attribuer une mauvaise intention que nous n'avons pas, et pour qu'on voie à quel point nous portons la rigueur de la vérité.

plutôt que de rehausser un homme généreux, lui jeter l'encensoir au visage.

J'aime mieux, au lever, comme le vigoureux d'Aguino, me verser une fiole à chaque vers contre le sot et le vicieux; laissant le fracas et l'ostentation de l'enthousiasme métaphorique à celui qui doit jeter ses vers dans la marmite. Je n'ai ni désir, ni ambition ; je me trouve bien de cette honnête médiocrité, dans laquelle l'homme de bien vit indépendant. Et je n'ai pas besoin pour être content de ma journée, qui se doit à mon roi, que son or se soit abaissé à me délier la langue.

Je te renie donc, André, si ta divinité tourne à tous les vents ; j'en conclus que tu seras un vil adulateur. Des vers à celui qui bégaie au berceau ? D'autres vers à celui qui vit, et à celui qui meurt !... Maudit soit qui les fait et qui les lit ! Je prie pour ma part, si j'en voyais importuner le dieu qui nous inspire par des vers qu'un sot m'aurait demandés ; je prie la divinité colère de briser les cordes de la lyre déshonorée, que mon indigne culpabilité aurait vendue à la flatterie ou au mensonge. Et je serai content si, comme juste compensation de ce que j'aurai dédaigné et foulé aux pieds la vérité, elle me condamne à ne plus la dire. Je consens à ce que, la muse qui m'inspire me regardant irritée avec un froncement de sourcils, mes vers apportent le sommeil à leur lecteur. Je veux enfin qu'un moderne Caligula me prescrive pour peine de ma faute d'effacer moi-même avec ma propre langue tous les vers d'adulation que j'aurai écrits.

THÉATRES.

QUEL EST CHEZ NOUS L'AUTEUR D'UNE COMÉDIE?

ARTICLE SECOND.

LE DROIT DE PROPRIÉTÉ.

> « Je vois que maintenant on n'est considéré comme savant que quand on connaît l'art de s'enrichir... Je vois les larrons fort honorés... tout plein de foi rompue et de trahisons, tout plein d'amour pour l'argent. »
>
> (Louis Méja.)

Quelle chose est-ce, que le droit de propriété? Si nous ne le disons pas, qui le dira? Et si personne ne le dit, qui le saura? Et si personne ne le sait, qui le respectera?

Déjà la renommée a répandu de province en province, de peuple en peuple, la gloire du nouveau nourrisson des muses, déjà l'important et ambitionné vœu du public éclairé a couronné ses tempes de la feuille immarcessible, les applaudissements ont résonné, le génie a versé des larmes de joie, et déjà il va jouir du fruit de ses veilles.

Telle est, du moins, la pensée de l'infortuné; mais il ne sait pas qu'il a choisi une triste arène pour triompher, et qu'à ce jeu, comme à celui de qui perd gagne, le gagnant est le plus maltraité. Si sa modestie et sa mauvaise chance ont voulu qu'il retardât la publication de son œuvre, un beau matin, quand il se lèvera, ses yeux seront frappés d'une affiche qui dira son

œuvre publiée, imprimée, et mise en vente, à tous les coins de la capitale. Quelque libraire de..., mais il n'est pas utile de dire d'où, lui aura rendu le service de l'imprimer sur de très-vilain papier, en caractère très-laids, en estropiant le texte original, et sans lui en avoir demandé la permission.

C'est ainsi que beaucoup de livres circulent, et cela se fait publiquement et librement.

Nous ne comprenons pas en réalité pourquoi un auteur serait maître de sa pièce; la vérité est que, dans la société, il semble, à première vue, que chacun doive être maître de son bien; mais cela ne s'applique en aucune façon aux poètes. Le poète est un animal né, comme le singe, pour divertir publiquement les autres, ses choses ne sont pas les siennes, mais bien celles du premier qui met la main dessus et se les adjuge. Jolie raison que celle qui dit que le poète a fait une comédie pour qu'elle soit à lui! Belle plaisanterie! Dieu créa le poète pour le libraire, comme le rat pour le chat, et pour être conséquent avec cette hypothèse, que personne ne pourra nier, il est clair que l'imprimeur agissant ainsi que nous venons de le dire s'acquitte de son devoir, accomplit une œuvre méritoire, et que, s'il ne gagne pas le ciel, il gagne de l'argent, ce qui, pour certaines consciences, est tout.

Ainsi donc, nous sommes étonnés de la simplicité et de la générosité de ces libraires honnêtes (car il y en a aussi), qui daignent faire à l'auteur la farce de lui demander sa permission, en même temps que sa comédie, lui payer celle-ci le prix convenu, et la livrer ensuite béatement au public; ceux-là doivent s'entendre peu ou nullement à l'hygiène des consciences, combien il est en effet plus sensé, plus naturel d'aller à la chasse aux comédies, comme on va à

celle des calandres, de tirer dans la bande, de ramasser celle qui tombe... de faire crier la presse et de laisser crier l'auteur !

Quant à nous, foi de poètes, si tant est qu'on accorde aux poètes d'avoir au moins de la foi, aujourd'hui qu'ils ont si peu d'espérance, nous leur jurons de ne pas songer à leur faire de procès, car il nous est indifférent que ce soit la divine Astrée qui tire profit de nos comédies, ou le libraire, nous avons même, avec celui-ci, l'avantage qu'il nous donne la gloire, tandis que l'autre ne pourrait nous donner que des soucis et les coquilles vides de l'huître qu'elle aurait engloutie. Que cela leur procure donc joie et santé, à messieurs les traitants aux livres, d'en agir ainsi avec notre génie, de n'avoir qu'à choisir leur genre de vie, ces hauts bonnets de la littérature, tandis que nous sommes... que nous devons nous regarder, dis-je, comme très-honorés et très-contents.

Plût à Dieu que les tribulations du pauvre auteur s'arrêtassent là ! Mais pour laisser de côté le vil intérêt, et entrer dans le champ de la gloire, quel éloquent orateur serait capable d'énumérer les vicissitudes qu'il reste à souffrir pour le maladroit génie, dans sa propre patrie ? Voyez comme sa comédie court de théâtre en théâtre; de toutes parts elle plaît, mais approchons-nous un peu plus. Ici le coryphée de la compagnie la dépouille de son titre, et lui en donne un autre, car de quoi se mêlent les poètes de donner des titres à leurs comédies ? Là un autre cacique de ces Indiens de la *langue* lui *scalpe* une *harangue* ou lui supprime une scène, car quel acteur si mal qu'il joue, ne doit pas savoir mieux que le meilleur poète quelle est la place des scènes, la longueur des harangues, des dialogues, et toutes les autres

finesses de l'art, particulièrement si cet acteur n'a de sa vie ouvert un livre, ni étudié un mot? Car il est bon d'avertir qu'en matière de poésie, celui qui lit le plus et qui le plus étudie est celui qui s'y entend le moins. Grâces encore que le coutelas de ce barbare sacrificateur n'ait pas supprimé le rôle tout entier d'un personnage, du protagoniste, par exemple, qui est celui dont on a le moins besoin et qui est le plus hors de son lieu.

Et, mutilée de la sorte, la comédie est-elle goûtée? Fort bien, car en ce cas il n'y aura pas de farce mesquine, de drame furibond, de traduction mercenaire à qui l'on ne donne le nom de l'auteur une fois applaudi.

Tel est le sans-souci des acteurs de province; pour eux tous les hommes et tous les auteurs sont égaux du haut de leurs trônes fictifs, ils voient tous les plus grands génies volumineux comme de menues noisettes, font justice des uns et des autres, et mettent sur le même rang, dans le même tas, toutes leurs œuvres, se fondant sur ce que si tel auteur n'a pas fait tel ouvrage, il aurait bien pu le faire; devant le suprême tribunal de ces nombreux dispensateurs de la renommée, un Juan Perez a la même valeur qu'un Pedro Fernandez.

Finissons donc en disant que le poète est le seul qui ne soit ni fils, ni même père de ses œuvres. Adonnez-vous vite aux lettres, camarades, voilà le prix qui vous attend. Et plaignez-vous du moins, infortunés; aussitôt vous entendrez une tourbe de criards vous arrêter au premier mot : « Quelle insolence ! diront-ils, quel motif a-t-il de se plaindre? On permet cela? Quel scandale? Un homme qui réclame ce qui lui appartient; un fou qui ne veut pas avoir d'égards

pour les sots ; un dévergondé qui dit la vérité dans le siècle de la bonne éducation ; un insolent qui ose avoir raison ! On ne parle pas ainsi, à moins que ce soit de façon que personne n'entende ; enfermez cet homme qui prétend que le talent est quelque chose chez nous, qui n'a aucun respect pour l'injustice, qui... enfermez-le, que tout continue à être comme tout a été jusqu'à présent, et que le bavard se taise. »

Oui, nous nous tairons, criards, qui criez de peur ; nous nous tairons ; mais nous nous tairons *spontanément*, quand nous *aurons* parlé.

PHILOLOGIE.

Étant établi que nous péchons par la langue, et que nous devons tous en mourir, ce ne sera pas beaucoup que nous dédiions à ce côté de la littérature quelques-uns de nos travaux.

On peut facilement apercevoir que la langue est pour un causeur, ce que le fusil est pour un soldat ; c'est avec elle qu'il se défend et qu'il attaque. Tenons donc à l'avance nos armes dans le meilleur état possible, et donnons-leur à cette fin un léger astiquage de temps en temps.

Dissertons donc aujourd'hui, pour les amateurs, sur une couple de points de vue.

Que nous disent ces mots, quand nous les voyons imprimés : « L'ambassadeur ou ministre auprès de (1) telle cour, » etc.

Est-ce à dire qu'il tourne autour de cette cour, sans pouvoir jamais y entrer, comme erraient les âmes des païens, dont les obsèques n'avaient pas été célébrées, autour de la barque du vieux Caron ? Ou les pauvres messieurs souffrent-ils le tourment de la poulie, qui, comme le lecteur le sait mieux que nous, consiste à pendre le patient par les bras, de sorte que quand il s'étire la pointe de ses pieds touche à terre, mais sans qu'il puisse jamais les y appuyer pour se reposer, absolument de la même façon que celle dont la susceptible Maritorne, laissa l'hidalgo de la Manche, sus-

(1) Le texte espagnol dit *cerca*, qui peut se traduire soit par *auprès*, soit par *autour*.

pendu à la lucarne, d'un grenier? Nous n'entendons pas d'une autre manière cette expression *auprès*, et certes nous éprouvons un chagrin et une crainte véritables que des gens d'une telle catégorie se trouvent dans une position si pénible. Délivrons-les le plus tôt possible de ce tourment, si tant est que nous soyons chrétiens, que dès-lors ils arrivent à leurs cours respectives, et qu'ils y soient comme du temps de nos ancêtres, qui disaient : « L'ambassadeur de France à la cour d'Espagne, etc. » Car si l'on peut dire de celui qui se trouve dans une cour, qu'il est auprès de cette cour, quel inconvénient y aura-t-il à ce que nous disions que nous avons les yeux auprès du visage, et non dans le visage?

Il n'y a pas longtemps, nous vîmes dans la représentation d'une pièce intitulée : *No mas matador* (1), la phrase suivante : « *Si le ridicule dont nous nous sommes couverts* ne nous fait pas mourir, etc. » Et en beaucoup d'endroits nous voyons ce gallicisme continuellement répété.

Quelle chose est-ce qu'un *ridicule dont quelqu'un s'est couvert?* Emploie-t-on en castillan le mot *ridicule*, comme substantif? Signifie-t-il quelque chose, ainsi employé?

Si les jeunes gens qui s'adonnent à la littérature étudiaient davantage nos poètes antiques, au lieu de traduire autant et si mal, ils sauraient mieux leur langue, ils auraient plus d'affection pour elle, ne l'embarrasseraient pas d'expressions exotiques non nécessaires, et seraient plus jaloux de l'honneur national.

(1) *Plus de comptoir*. Cette comédie est de Lara lui-même.

SECONDE LETTRE

ÉCRITE A ANDRÉ PAR LE MÊME BACHELIER.

Quel pays, André, que celui des Batuèques? Que ne promet-il pas? Tu exiges de mon amitié de continuer à te donner connaissance des particularités de ce climat extraordinaire que je pourrais parvenir à savoir? Tu as pris goût à ma première épître? Je te jure alors sur mon honneur, et, ce serment, tu le sais déja, est, dans ces temps-ci et chez les Batuèques chose sérieuse et sainte]; je te jure sur mon honneur; dis-je, de ne pas penser à m'arrêter avant de t'avoir fait sur cette matière aussi savant que moi.

Tu t'étonnes de peu, cher ami ; ce que j'ai dit n'est rien en comparaison de ce qui me reste à dire. Je t'ai dit qu'on ne lisait ni n'écrivait. Quel sera ton étonnement et ton plaisir quand je te prouverai qu'on ne parle même pas? Peux-tu concevoir qu'à un tel point arrive la circonspection de cet inculte pays? Et c'est pour cela qu'on l'appelle inculte? Hommes injustes! Vous appelez la prudence, peur, la circonspection, pusillanimité, l'humilité, ignorance. A chaque vertu vous avez donné le nom d'un vice.

Peut-il y avoir rien de plus beau et de plus pacifique qu'un pays où l'on ne parle pas? Non certainement, et pour le moins il ne peut rien y avoir de plus silencieux. Ici rien ne se parle, rien ne se dit, rien ne s'entend.

Et si l'on ne parle pas, me diras-tu, est-ce parce qu'il n'y a personne pour entendre, ou si l'on n'entend

pas, parce qu'il n'y a personne pour parler? Un autre jour nous résoudrons cette question, quoiqu'il y ait de par le monde des questions tranchées, accréditées, et certaines plus paradoxales que celle-là. Mais, pour le moment, contente-toi de savoir qu'on ne parle pas; coutume antique, si enracinée dans le pays, que pour elle seule il y a un proverbe qui dit : « Le bon silence a nom Sancho; » je n'ai pas besoin de te dire quelle est l'autorité d'un proverbe chez les Batuèques, d'un proverbe surtout aussi clair que celui-là.

J'arrive près d'un groupe : « — Bonjour don Rudent, qu'y a-t-il de nouveau? — Chut, taisez-vous, me dit-il, un doigt sur les lèvres. — Pourquoi me taire? — Chut, et il se met à regarder autour de lui. — Morbleu, je n'ai pas la pensée de rien dire de mal. — N'importe, taisez-vous. Voyez-vous cet homme enveloppé qui écoute? C'est un esp..., un mouch... — Ah! — Qui vit de cela. — On vit de cela chez les Batuèques? — C'est un homme qui vit de ce que les autres disent, il y en a beaucoup comme cela; aussi sommes-nous tous réduits ici à ne pas parler; voyez-nous profondément ensevelis dans nos capes, parlant dans nos collets, nous défiant de nos pères et de nos frères..., on dirait que nous avons tous commis ou allons commettre quelque délit..... Suivez notre exemple sur ce point, cela vaut mieux que vous ne pensez. »

Y a-t-il chose plus rare? Un homme qui vit de ce que les autres disent? Et l'on prétend que les Batuèques ne sont pas industrieux pour vivre? ....

....

....

....

Il va s'édifier un monument qui pourra jeter quel-

que éclat sur les Batuèques; le plan est colossal, l'idée magnifique, la conception étonnante, mais il y a un défaut, un défaut colossal aussi; je me hâte : je le ferai connaître, je le ferai disparaître. « — Don Timothée, voici un article pour vous, insérez-le moi dans vos mélanges. — Ah ! ceci? Impossible. — Impossible ! » Et il m'ajoute à l'oreille : « Vous ne savez pas que l'architecte auteur du plan s'appelle D.Y.Z.— Il peut bien s'appeler ainsi, cet architecte, et le défaut se corriger. — Mais il est parent de M... — Ne peut-il pas continuer d'être son parent après la disparition du défaut? — Certainement; vous ne me comprenez pas; c'est un ennemi dangereux, et je ne me hasarderai point à faire cette insertion. »

O chapitre inépuisable des considérations ! De quelque côté que nous voulions aller, nous rencontrons une muraille! Que d'éloges mérite cette noble circonspection, ce respect aux personnages puissants chez les Batuèques !

Je me rencontre avec un écrivain en vogue. « Monsieur le Bachelier, que vous semblent mes écrits? — Il me semble, parbleu, qu'il n'y a pas de quoi en parler, ils ne contiennent rien. — Vous avez toujours à dire des choses!... — Et vous n'en avez jamais à dire, vous. Que ne fulminez-vous l'anathème de la critique sur certaines œuvres qui nous inondent? — Aïe, ami, les auteurs ont découvert le grand secret pour qu'on ne critique pas leurs œuvres. On fagote un livre. Sont-ce des nullités? N'importe. Pourquoi sont faites les dédicaces? On cherche un nom illustre, on le met en tête de son volume, au premier on dédie le second, et quoique personne ne sache ce que signifie de dédier un livre fait par un tel à un autre n'ayant rien de commun avec ledit livre, c'est un talisman à l'aide duquel

on marche à couvert des injures d'autrui. Ainsi se blotissent les enfants dans les jupes de maman pour que papa ne les fouette pas. — Que ne peignez-vous le désordre de nos mœurs et de nos... — Ah! ne connaissez-vous pas le pays? Moi, satirique? Comme si le peuple avait la bêtise de comprendre les choses comme on les dit! Mais la pénétration des Batuèques est telle qu'ils devinent l'original du portrait que vous n'avez pas fait. Dites-vous qu'il est ridicule d'être un *traîne-culotte*, que tout Jean-l'Ane est un pauvre homme; voici venir une forte tête, un de ces gens achetant une réputation à tout prix : « Messieurs, s'écrie-t-il de tous ses poumons, savez-vous quel est ce Jean-l'Ane, dont parle le satirique? Ce Jean-l'Ane, c'est moi : car pour comprendre les allusions, il n'y a personne comme les Batuèques. — Morbleu, comment pouvez-vous l'être, l'auteur ne vous connaissait même pas? — N'importe, je parie ma tête que c'est moi; » et il vous déclare un duel, et il n'y a plus qu'à vous laisser tuer, car c'est un homme terrible. « — Quelle est cette *Sultane de l'Orient?* vous dit-on. — Quiconque est dans son cas, répondrez-vous. — Farceur! vous riposte-t-on, c'est à moi que vous venez dire cela? C'est la X***.» Comme s'il n'y en avait qu'une seule dans ce genre à Madrid.— Ajoutez à cela que la nature ayant réparti ses dons avec économie, que les muscles ayant été attribués par elle à celui auquel elle a refusé le talent du satirique, la tête de celui-ci court grand risque, dans les Batuéques, de ce que, si un garrot se trouve sur son chemin, cette rencontre entraîne des conséquences pire pour elle que pour lui. — Fort bien, mais ne soyez pas satirique, soyez juste, rien de plus. Quand on représente pitoyablement une comédie, quand on beugle un opéra, quand les décors sont

mesquins, pourquoi n'élevez-vous pas la voix? — N'ayez jamais affaire à la gent du théâtre. Cervantès l'a dit. Il ne leur manque jamais quelque champion pour défendre sa cause, champion formidable. En outre, c'est un clavier dont on voit seulement le dehors, jamais on ne sait qui le touche; derrière la scène et ces figurines de carton de Gaïferos et des Maures, il y a pour les mouvoir Ginès de Passamont, sous l'emplâtre de maître Pierre : Aïe! ne prenez pas la défense de l'infortunée Mélisandre, ne mettez pas en déroute ses persécuteurs, car si le singe s'enfuit par le toit, si vous rompez l'illusion, si vous cassez les marionnettes, vous paierez le dégât. C'est enfin matière sacrée, et *que nul n'y touche, s'il n'est à même d'avoir Roland pour l'assister* (1). — Mais, monsieur, jamais on n'a jamais pendu personne pour avoir dit qu'un tel est mauvais comédien. — Cela s'est fait, monsieur le Bachelier, et cela se fera, il vaut mieux se taire. — On réclame, on appelle... — Monsieur Munguia, je vais vous raconter une courte histoire, c'est un cas arrivé il y a quelques mois dans un petit bourg des Batuèques.

« Un jour on courait les taureaux, et contre la coutume établie dans ces contrées de ne laisser sortir la bête qu'attachée, tout comme on devrait le faire pour beaucoup d'animaux à cornes de ma connaissance, afin qu'ils ne fassent pas de dégât dans leur course à travers le monde; on avait pris la détermination de le laisser en liberté par les rues. Les jeunes garçons l'excitaient allègrement, mais il arriva que l'un d'eux plus rodomont que ses compagnons, au lieu d'attaquer l'animal, se laissa attaquer par lui, notable

(1) Pour tout ce passage, voir *Don Quichotte*. 2e partie, chap. XV.

équivoque : la corne recourbée de l'un accrocha la ceinture de l'autre, et on ne sait quelles auraient été les vicissitudes du fanfaron, si n'étaient accourus à son secours deux siens cousins, mus de cet instinct qui nous pousse tous à prêter aide à nos pareils en démêlé avec des bêtes à cornes. Ils le tirèrent de là en effet. Mais comme il est avéré qu'un taureau ne vaut rien quand il ne fait pas des siennes, on vit sur-le-champ un parti contraire à notre fier-à-bras, se mutiner, criant qu'il ne fallait pas pour cela tricher le taureau, qu'un mauvais torréador devait payer sa maladresse, qu'il n'était pas de franc jeu de venir se mettre entre deux adversaires défendant chacun leur peau, que le fait de soutenir l'homme avait été une perfidie envers le taureau ; on ajoute même que l'un des plus érudits, probablement le neveu du curé, traita le fait de trahison semblable à celle de Bertrand Claquin, comme l'appelle notre Mariana (1), lorsque, de vaincu devenu vainqueur, il dit à Montiel, *je ne fais ni ne défais les rois*. Quoi qu'il en fût, le tumulte s'accrut, les voix grossirent, les bâtons se levèrent et on ne sait où se serait arrêtée cette nouvelle

(1) Savant jésuite et historien espagnol du XVI[e] siècle.

Du Guesclin, lorsque Pierre-le-Cruel, était enfermé dans Montiel disait â Henry de Transtamarre : « *Se il veult venir à mercy, ie vous conseille que vous le recevez, et lui donnez duchié dont il puisse vivre. Car encore pourrez-vous estre bons amis ensemble.* » *Cette chose faisait Henry bien ennuiz.* (Histoire de messire Bertrand du Guesclin, par M[e] Claude Ménard, chap. XL. 1, vol. in-8°, Paris 1618.

Ce grand capitaine dont on sait nombre de beaux traits, avait sans doute l'humeur un peu changeante car quelque temps après lorsqu'Henry de Transtamarre et Pierre-le-Cruel en étaient aux mains, il disait *au bastard d'Anysse : « Allez aider le roi Henry... Prenez-le par la jambe et le montez dessus.* » (D°. chap. XLI.

discorde d'Agramant (1), si n'était apparue au milieu de la confusion la divine Astrée, si bien déguisée sous la figure de l'alcade, que le diable lui-même ne l'aurait pas reconnue; avec la moitié d'un pin en guise de balance, et sans bandeau, car on sait que celui qui ne voit point les yeux ouverts, n'a pas besoin de se les couvrir pour ne pas voir, et tous promirent de se soumettre à sa décision. Les parties argumentèrent, notre rustique Laïn Calvus les écouta tous les deux, que ce fut un miracle qu'il se fatiguât à les entendre avant de prononcer sa sentence (quoique certains assurent l'avoir vu dormir pendant les débats), et dit, pour conclusion, d'une voix de stentor : « Messieurs, par la baguette que je tiens à la main, il montrait en disant cela cette moitié de pin dont nous avons parlé; je ne puis trop attester, être complètement informé, et quoiqu'il me soit pénible de le dire, je condamne les deux cousins à une amende pour mes besoins, c'est-à-dire pour les besoins de la justice, qui est moi, pour avoir ôté l'action à l'animal; et j'entends qu'à l'avenir personne ne soit assez osé pour aider dans une affaire de ce genre, aucun jeune garçon, au moins jusqu'après le premier assaut, car le premier coup est du droit du taureau et personne ne peut le lui ôter. Dieu soit avec vous » Après une telle décision la foule dut demeurer tranquille, et vous convaincu.

M'avez-vous compris, monsieur le Bachelier? Je vous le demande, parce que si à cette heure vous ne m'avez pas compris, il est inutile de me faire d'autres questions, jamais vous ne me comprendriez.

Ainsi donc, gare au premier assaut, et attention au second; et désabusez-vous; si, dans les Batuèques,

(1) *Roland furieux*, chant XXVII.

la louange s'en allait de nous, la vie s'en irait aussi; il faut se contenter de dire, dans tout papier imprimé que la comédie a été du joli, que tous les acteurs, y compris ceux qui n'y ont pas joué, se sont surpassés eux-mêmes, que telle phrases est pleine de sens, quoique pas un chrétien ne l'entende, que la mise en scène fut quelque chose d'exquis; que le public fut fort sensé d'applaudir ; que l'invention dernière est le *summum* du savoir humain, que l'édifice, la fontaine et le monument sont autant de merveilles, que telle autre chose s'est élevée sur les bases les plus solides, sous les auspices les plus heureux, que la paix et la gloire, le bonheur et le bien-être sont arrivés à leur comble, que le choléra ne vient pas aux Batuèques parce qu'il décrit des angles aigus, et que c'est chose avérée que tout ce qui suit cette marche ne peut passer par certain point; hasarder un petit article de frivolités incapable d'offenser personne, si ce n'est le taureau; insérer tel examen analytique du dernier ouvrage entre dirai-je et ne dirai-je pas quel en est le contenu, telle ou telle œuvre anacréontique où l'on dit à Philis quatre bagatelles de bon goût avec leur légère pointe à double entente, et quelque petit sonnet de circonstance, chose, vous savez, venant comme chaque fruit en son temps; quant aux autres matières, motus ! les nouvelles ne sont pas faites pour être répandues, la politique n'est pas une plante du pays, l'opinion est personnelle au sot son auteur, et la vérité doit rester chez elle. En outre la langue nous a été donnée pour nous taire, comme le libre arbitre pour ne faire que le goût des autres; les yeux pour ne voir que ce que l'on veut nous montrer; les oreilles pour n'entendre que ce qu'on veut nous dire; les pieds pour aller où l'on nous conduit.

« Je connais quelqu'un, monsieur le Bachelier, qui dissertant avec un des prôneurs de la félicité présente, et argumentant par des exemples fort palpables; lui répétait à chaque instant : « Ainsi donc nous sommes bien? » A quoi il lui fut répondu comme répondit Bossuet au bossu : « Pour des Batuèques, ami, nous ne pouvons être mieux. »

C'est pourquoi, mon André, les Batuèques, auxquels une longue habitude de silence a engourdi la langue, ne prennent pas la peine de se donner mutuellement le bonjour, ont peur, tremblent et défaillent à l'aspect de leur propre ombre se mouvant à côté d'eux sur une muraille, conservant des égards envers eux-mêmes pour ne pas se faire leurs propres ennemis et finissant nécessairement par succomber à la peur de mourir, l'espèce de mort la plus misérable dont un homme puisse mourir. Comme il arriva à un malade auquel un plaisant médecin avait recommandé de ne pas manger s'il voulait éviter la mort qui, s'il mangeait, disait le médecin, le menaçait; au bout de peu de temps de ce régime diététique le malade mourut de faim.

Pour en finir, cher André, je t'avoue que l'abstention de parler est une source de nombreux avantages, et je veux te citer seulement, entre autres exemples pour te convaincre, le méchant résultat et le long héritage ou plutôt le lourd fardeau dont nous ont gratifiés ces paroles qu'aux commencements du monde le serpent dit à Ève au sujet de la pomme, premier moment critique où la langue se mit à faire des siennes et à montrer ce à quoi elle devait servir dans le monde. Sans la langue, qu'en serait-il, André, des délateurs; canaille si préjudiciable à toute république bien ordonnée? Qu'en serait-il des avocats? Sans la langue

le mensonge n'existerait pas, l'invention du bâillon n'aurait pas été nécessaire, le péché n'entrerait jamais en nous par les oreilles, il n'y aurait ni babillards, ni bacheliers, vers et teignes de tout bon ordre. Ainsi donc, je crois t'avoir convaincu d'un grand avantage plaçant les Batuèques au-dessus des autres hommes, de leur naturelle spécialité, la peur, autrement dit la prudence, qui les réduit à un tel silence. Je te dirai plus encore : à mon avis pour arriver au comble de leur félicité, il leur faut cesser de parler ce peu même qu'ils parlent, quoique ce ne soit pas grand chose, quelque chose seulement comme le murmure du vent quand, dans un vaste cimetière, il siffle par intervalles à travers les branches des cyprès. Alors ils jouiront de la paix du sépulcre, qui est la paix des paix. Et pour te montrer que Dieu, s'il désapprouve le trop parler, comme je te l'ai dit ci-dessus, n'est pas le seul à le faire, je te citerai une autre autorité, en te rappelant le fameux philosophe grec (1), (et ne vas pas me faire de geste à ce mot de philosophe) qui, pendant l'espace de cinq ans, apprenait ses disciples à se taire avant de leur enseigner tout autre chose, idée rare, but auquel devraient tendre aujourd'hui nos études, d'où je conclus, car je me fatigue, que chaque Batuèque est un Platon, et cela, sans que pense paraître excessif

Ton ami LE BACHELIER.

P. S. — J'oubliais : à ma dernière sortie des Batuèques, le bruit courait que maintenant ils parlaient. Pauvres Batuèques ! Et eux-mêmes le croyaient !

(1) Phytagore. (V. *Diogène Laërte*, livre VIII, §. 10).

MANIE DE CITATIONS ET D'ÉPIGRAPHES.

Nous connaissons des gens pour qui ce serait chose impossible que de commencer un écrit quelconque sans le faire précéder d'une épigraphe qui, à la manière d'un pionnier, lui aplanisse le chemin, et sans le parsemer ensuite tout entier de citations latines et françaises, lesquelles étant d'ordinaire en écriture bâtarde, ont le triple avantage de rendre très-varié l'aspect de l'impression, de manifester que l'auteur sait le latin, chose rare en ces temps-ci, où tout le monde l'apprend, et de prouver qu'il a lu les auteurs français, mérite particulier, à une époque où il n'y a pas d'Espagnol qui ne donnerait toute sa langue pour une couple de monosyllabes par delà les Pyrénées. Nous, grands sots que nous sommes, nous ne savons à quoi mènent les épigraphes, et nous voudrions qu'on nous les expliquât, car jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, nous croirons que le pédantisme a toujours été, chez toutes les nations, le précurseur des époques de décadence des lettres. La vérité est que nous sommes fort certains de ce que notre littérature ne puisse pas dépérir; c'est, en réalité, une hypothèse aussi impossible que celle de tomber pour un objet à terre; mais à cause de cela même, nous voudrions ne pas tenir les symptômes d'une infirmité, dont le seul et véritable antidote est entre nos mains.

Si l'auteur qui écrit dit une vérité et établit une idée lumineuse, nous ne savons quelle valeur en plus ont, à lui donner, réunis pour le soutenir, *les quelques savants que le monde a produits*, et si son

assertion est fausse, ou s'il établit une idée absurde, nous estimons qu'il n'y a Horace ni Aristote capable d'excuser sa balourdise. Ajoutons à cela qu'on a régulièrement l'habitude de torturer le sens des auteurs passés pour accommoder leur texte à son idée, parfois en des matières dont la docte antiquité n'a pas même soupçonné l'existence possible.

La vérité est que le vulgaire, qui ignore la langue dans laquelle se fait la citation, reste ordinairement ébloui. Telle est l'origine des bravos et des trépignements qui remplissent le théâtre toutes les fois qu'un auteur, connaisseur du cœur humain, introduit dans son drame un ou plusieurs latinismes, un ou plusieurs mots techniques ou scientifiques que peu de gens entendent; ce qui fait que chacun s'empresse de rire pour que le voisin n'ait pas l'idée que l'à-propos du mot, en tout ou partie, lui ait échappé. Telle est la condition de notre puérile vanité. Il arrive aussi qu'on lit avec mépris ou indifférence un auteur moderne, et qu'on ne commence à faire cas de lui que du moment où on le voit citer l'autorité d'un antique, comme si ceux avec lesquels on est journellement en relation n'étaient pas capables de distinguer si quelque ouvrage vaut la peine d'être lu; il est, en effet, avéré qu'il n'y a rien de tel pour être tenu en considération, comme de mourir, ce à quoi s'ajoute que le vulgaire ignore combien il est facile de rencontrer aujourd'hui des textes sur n'importe quel sujet, et qu'il est plus ardu d'avoir une grande science que de l'afficher. Tout cela est la vérité, et c'est tout ce que nous rencontrons à l'appui des citations et des épigraphes, mais l'homme véritablement supérieur dédaigne ces banalités.

Pour nous, qui ne sommes ni des hommes supé-

rieurs, ni, à ce que nous croyons du moins, le vulgaire, nous prendrions volontiers un juste milieu entre les deux extrêmes, et nous désirerions que, plus jaloux de notre amour-propre national, nous ne nous en allions pas demander de l'eau à des sources étrangères, quand nous en avons chez nous de si abondantes. Nous sommes fatigués déjà de l'*utile dulci* tant répété, du *lectorem delectendo*, etc., de l'*obscurus fio*, etc., du *parturiunt montes*, du *on sera ridicule*, etc., du *c'est un droit, qu'à la porte* (1), etc., et de toute cette séquelle usée de très-vieux dictons littéraires, gâtés par la plume de tous les pédants, et qui, si bons qu'ils soient, ont aujourd'hui perdu pour notre palais, comme un mets trop souvent répété, toute leur antique nouveauté et toute leur piquante saveur.

Nous pensons que tout, sauf des exceptions entièrement rares, doit être dit et écrit en castillan. Sans entreprendre, donc, de déraciner tout à fait la manie en question, de peur que le vulgaire ne croie notre savoir ou notre fonds de littérature, moindre que celui de nos frères en Apollon, nous produirons toujours à notre appui des autorités espagnoles; elles ne peuvent en aucun cas nous faire défaut, même quand nous voudrions joindre à chacun de nos articles sept épigraphes et cinquante citations, ainsi que le faisait certain esprit satirique (2) de plaisante mémoire, quelquefois, en effet, on nous les a comptées ;

(1) Tous ces mots en italique sont tels quels dans le texte espagnol.

(2) *Esprit satirique* (*el duende satiriœ*) fut le titre d'un des ouvrages de Larra lui-même, mais alors qu'il ne faisait que commencer à s'occuper de littérature.

de sorte qu'il n'y avait pas moyen d'entrer dans ses chapitres sans se frayer passage à travers une infinité de gens respectables qui attendaient le pauvre lecteur à la porte, comme pour lui faire un accueil charivaresque, en voyant où il allait se fourrer.

Cependant, pour le cas où le public curieux douterait de notre grande latinité et de notre force dans la langue française, nous nous réservons le droit de lui donner, à la fin de la publication de nos numéros, si nous la croyons devoir contribuer à notre bonne renommée, une petite liste des épigraphes et citations plus ou moins opportunes, dont il nous aurait été facile de tirer parti dans le cours de nos causeries, ce que nous pourrons faire commodément, même sans savoir beaucoup de latin ni de français, et rien qu'en nous mettant à les copier des livres et libelles qui circulent par le monde, où chacun d'eux porte pour le moins en tête son épigraphe, qui lui va bien, outre, dans le cœur de l'œuvre, de nombreuses citations qui lui vont mal, et d'autres qui d'aucune façon ne lui vont ni bien ni mal.

SE MARIER TOT ET MAL.

De même que j'ai ce neveu dont j'ai parlé dans mon article intitulé *Engagements et Dégagements,* de même j'en avais un autre, il n'y a pas longtemps, car quand on a eu des frères et sœurs, on a plus tard des neveux. Celui-ci était le fils d'une de mes sœurs, laquelle avait reçu cette éducation qui se donnait en Espagne, il y a moins d'un siècle, et qui consistait à réciter quodidiennement chez soi le rosaire, à lire la *Vie des Saints*, à entendre la messe tous les jours, à travailler jusqu'à dix heures, à étrenner un vêtement le dimanche des Rameaux, à tenir toujours compagnie au seigneur père, qui alors s'appelait *papa*, à lui baiser la main plus qu'une vieille relique, à parcourir les cours de la maison, à veiller à ce que les petites filles, par l'entremise de leurs petits maris, n'aient pas entre les mains quelqu'un des livres défendus, et moins encore quelqu'un de ces contes qui, comme on avait l'habitude de dire, sous prétexte d'enseigner la vertu, montraient le vice tout nu. Nous ne dirons pas que cette éducation fût meilleure ni pire que celle d'aujourd'hui, nous savons seulement que les Français vinrent, et que, comme cette bonne éducation ne s'appuyait pas, chez ma sœur, sur des principes certains, mais bien sur la routine et sur l'oppression domestique de ces terribles pères du siècle passé, elle n'eut pas besoin de très-longs rapports avec quelques officiers de la garde

impériale, pour achever de voir que si cette façon de vivre était sensée et régulière, elle n'était cependant pas la plus divertissante. Quelle, en effet, sera la raison qui nous persuadera que nous devons passer tristement cette courte vie, quand nous pouvons la passer plus gaîment. Ma sœur s'enthousiasma des mœurs françaises, bientôt le pain pour elle ne fut plus pain, ni le vin, vin : elle se maria, et suivant, après la fameuse journée de Vittoria, le sort du bandit Pepe Botellas, qui avait deux yeux fort beaux, et jamais ne buvait de vin, elle émigra en France.

Il est superflu de dire que ma sœur adopta les idées du siècle ; mais comme cette seconde éducation avait d'aussi mauvaise base que la première, comme en aucune façon cette débile humanité ne sait jamais se tenir dans un juste milieu, elle passa de l'*Année chrétienne* à Pigault-Lebrun, et laissa les messes et les dévotions, sans plus savoir alors pourquoi elle les abandonnait, qu'auparavant elle les pratiquait. Elle dit que l'enfant devait s'élever comme il était convenable; qu'il pouvait lire sans distinction ni méthode tout livre qui lui passait par les mains, et que sais-je des autres choses qu'elle disait de l'ignorance, du fanatisme, des lumières, du progrès, ajoutant que la religion était une convention sociale dans laquelle les sots seuls entraient de bonne foi, et de laquelle l'enfant n'avait pas besoin pour rester bon; que *père* et *mère* étaient des mots usés, qu'on devait tutoyer *papa* et *maman*, parce qu'il n'y a pas d'amitié égale à celle qui unit les pères et les fils (sauf certains secrets que toujours les seconds tairont aux premiers, et certaines semonces que toujours les premiers donneront aux seconds) : toutes vérités que je respecte autant, si ce n'est plus, que celles du siècle passé, car chaque

siècle a ses vérités, comme chaque homme a un visage.

Il n'est pas nécessaire de dire que l'enfant qui s'appelait Auguste, parce qu'alors les noms de notre calendrier étaient caducs, grandit dans un sans-souci complet, car le sans-souci fut le premier souci de ce siècle.

Il lut, jugea, mêla; il fut superficiel, vain, présomptueux, orgueilleux, entêté, et ne pensa pas à s'assujettir à plus de frein qu'on ne lui en avait imposé.

Mon beau-frère mourut, je ne sais à quel propos, et Auguste rentra en Espagne avec ma sœur tout étourdie de voir combien nous étions brutes en deçà des monts, nous qui n'avions pas eu comme elle le bonheur d'émigrer, et nous apportant entre autres nouvelles certaines, celle que Dieu n'existait pas, car on savait cela en France de fort bonne source. Quant à l'enfant, outre qu'il n'avait pas quinze ans, il prenait la parole dans les réunions, il racontait, il se mêlait à toutes les questions, il était causeur et raisonneur comme tout enfant bien éduqué; or le cas advint qu'il entendit tous les jours parler d'aventures scandaleuses, des amours de celui-ci ou de celle-ci avec celle-là ou celui-là, et il lui parut en fin de compte que pour devenir homme, c'était chose nécessaire que de s'enamourer.

Pour son malheur il sut plaire à une jeune petite personne fort bien éduquée aussi; la vérité est qu'elle ne savait pas gouverner une maison, mais que dans ses moments perdus, c'est-à-dire pour elle tous les jours, elle se bourrait la tête de nouvelles sentimentales, avec une affection la plus échevelée que jamais il ne s'en est vu dans le monde; elle touchait quelque peu du piano et chantait quelque peu une ariette de

temps en temps, elle avait pour cela une bonne petite voix de contralto. Il y eut des œillades, des serrements désespérés de pieds et de mains, et diverses lettres copiées de la *Nouvelle Héloïse*; et il n'y a rien plus à dire, si ce n'est qu'au bout de quatre jours les deux innocents se voyaient par le grillage d'un guichet, échangeant leur correspondance par dessous une porte, subornaient les valets dans la meilleure intention du monde, et qu'enfin un ami, qui devait vouloir beaucoup de mal au jeune homme, présenta celui-ci dans la maison.

Pour comble d'infortune, lui et elle, qui avaient donné principe à leurs entrevues, pour qu'on ne dît point qu'ils vivaient sans leur amourette, en arrivèrent à s'imaginer tout d'abord et à croire ensuite à pieds joints, comme on a la mauvaise habitude de dire, qu'ils étaient véritablement et terriblement épris. Fatal aveuglement! Les parents, qui prévirent à quoi pouvait aboutir cette innocente affection déjà jugée, firent de leur côté tous leurs efforts pour couper le mal, mais il était trop tard. Ma sœur, au milieu de son sans-souci et de ses lumières, n'avait jamais pu se départir tout à fait de certain attachement à ses aïeux et à ses titres, car il est bon de savoir deux choses : 1° qu'il y a des sans-soucis en paroles seulement; et 2° que nous sommes nobles, ce qui équivaut à dire que depuis l'antiquité la plus éloignée nos pères n'ont pas travaillé pour vivre. Ma sœur était jalouse de cet attribut de la noblesse, quoiqu'elle n'eût pas de biens, et c'est une des raisons pour lesquelles mon neveu était destiné à mourir de faim, si l'on ne le mettait pas à la tête de quoi que ce soit, car quant à ce qui était d'apprendre un état, oh ! qu'eussent dit les parents et la nation entière? Donc on s'informa,

mais on apprit que la jeune fille n'avait nî une origine assez illustre, ni d'autre dot que son instruction romanesque et ses *duèttos*, hypothèques ne suffisant pas à soutenir le train des personnes de son monde. Quant à la partie adverse, elle considéra que le jeune homme n'avait pas d'emploi, ne voulait pas donner une chiquenaude de sa noblesse, et lui tint ce langage : « — *Caballerito,* qu'êtes-vous venu chercher chez moi? — Hélène, répondit mon neveu. — Pourquoi, caballerito? — Pour l'épouser. — Mais vous n'avez ni emploi ni carrière. — Cela me regarde. — Vos parents ne consentiraient pas... — Si, monsieur, vous ne connaissez pas mes parents. — Fort bien ; ma fille sera à vous quand vous m'apporterez avec la preuve que vous pouvez la nourrir, l'autorisation de vos parents ; mais en attendant, si vous aimez Hélène autant que vous le dites, abstenez-vous de visites pour son bien même. — Je vous comprends. — Tant mieux, caballerito ; » et notre Rolland demeura immobile comme une statue, mais bien décidé à passer pardessus tous les obstacles.

Notre plume, nous le regrettons, n'est ni assez adroite, ni assez hardie pour transporter sur le papier la scène qui eut lieu entre la demoiselle et sa maman ; mais nous en dirons le résultat : ce fut une défense expresse de sortir, de se montrer au balcon, de correspondre avec le jeune homme, tout ce à quoi la mauvaise répondit par quatre irrévérences, au sujet du libre arbitre et de la liberté qu'avait une fille de se choisir un mari ; les remontrances au sujet du manque de fortune de son préféré ne purent la persuader, tout était pour elle tyrannie des papas, jalousie qu'ils portaient à ses amours et à son bonheur, et elle conclut en disant que dans les mariages le principal était l'amour, que

quant à la nourriture, les enamourés n'en avaient pas besoin, puisque dans aucun roman il n'était dit que les Amandas et les Mortimers s'en préoccupassent, et que d'ailleurs, jamais une soupe à l'oignon ne leur ferait défaut.

Semblable à peu de chose près fut la scène d'Auguste avec ma sœur, car quoique son raisonnement ne fût pas très-serré, il concluait de ce que les parents ne doivent pas tyranniser leurs fils, que les fils ne doivent pas obéir à leurs parents : il insistait sur ce qu'il était indépendant; que quant à avoir été élevé et éduqué, il ne devait rien pour cela à personne, car on l'avait fait par une obligation imprescriptible, et que pour l'existence qu'on lui avait donnée il devait moins encore, parce qu'on ne la lui avait pas donnée pour lui, mais bien pour les raisons que dit notre Cadalso, entre autres gentillesses trés-subtiles de cette force.

Mais les parents insistèrent aussi, et après avoir essayé divers moyens de séduction et de rapt, notre paladin n'hésita pas, vu l'obstination des familles, à employer l'expédient en vogue, c'est-à-dire un huissier; le plan fut mis à exécution, quinze jours ne s'étaient pas écoulés que mon neveu avait décidément rompu avec sa mère; il avait été chassé de la maison, privé de sa petite pension, et Hélène déposée entre les mains d'une puissance neutre, mais, entendons-nous, de cette espèce de neutralité dont on use aujourd'hui; de sorte que notre Angélique et notre Médor se voyaient davantage chaque jour, et s'aimaient davantage chaque nuit. Enfin, le moment désiré arriva, la demande fut accordée; un ami prêta quelque argent à mon neveu, les amants furent unis par le lien conjugal, ils s'établirent chez eux, et jamais il n'y eut de

félicité égale à celle dont ces bons-fils jouirent tant que durèrent les pièces blanches de l'ami.

Mais, ô douleur! un mois passa et Angélique ne savait que caresser son Médor, lui chanter une ariette, aller au théâtre et danser une mazurka, et Médor ne savait que quereller. Cela cependant n'alimente pas l'amour, et il était indispensable de chercher des ressources.

Mon neveu sortait le matin pour chercher de l'argent, chose plus difficile à rencontrer que cela ne semble; et la honte de ne pouvoir rentrer chez lui avec de quoi donner à manger à sa moitié le retenait jusqu'à la nuit. Jetons un voile sur les horribles scènes d'une position aussi amère. Tandis qu'Auguste passe la journée loin d'elle à souffrir des humiliations, la malheureuse épouse gémit, luttant entre la jalousie et le regret. Ils s'aiment encore, mais dans une maison où il n'y a pas de pain, tout est sujet de dispute; les plus innocentes expressions équivalent, dans le langage de la mauvaise humeur, à des injures mortelles; l'amour-propre offensé est le plus sûr antidote de l'amour; les mauvais traitements achèvent d'éteindre un reste de leur ancienne flamme qui, quoique amortie, brûlait encore dans leurs deux cœurs; les reproches se succèdent les uns aux autres; le malheureux Auguste insulte la femme qui lui a sacrifié sa famille et sa destinée, en lui jetant à la face, cette propre désobéissance à laquelle il l'a conduite tout récemment encore; après les criminels reproches vient enfin la haine.

Oh! si le mal s'était arrêté là! Mais un reste d'honneur mal entendu, qui subsiste dans le cœur de mon neveu et qui l'empêche de se prêter, pour soutenir sa famille, à des occupations grossières, ne l'empêche pas de s'adonner au jeu, ainsi qu'à toutes les bassesses

qui en sont la conséquence. Étendons de nouveau, étendons un voile sur le tableau auquel la folie donna le premier coup de pinceau, et empressons-nous de lui donner le dernier.

Trois ans se passent dans ce misérable état, et déjà trois fils, plus turbulents que leurs parents, remplissent la maison de leurs jeux enfantins. Déjà l'hyménée et les privations ont ôté le bandeau, qui couvrait les yeux des infortunés : l'amabilité d'Hélène est coquetterie pour son époux; sa noble fierté, insupportable hauteur; son bavardage amusant et gracieux, loquacité insolente et caustique : ses yeux brillants se sont ternis, ses couleurs se sont fanées, sa taille a perdu ses formes sveltes, et maintenant il s'aperçoit que ses pieds sont grands et ses mains laides; aucune amabilité, donc, pour elle, aucune considération. Auguste aussi n'est plus pour son épouse, cet homme agréable et séduisant, souple et condescendant d'autrefois, c'est un fainéant, un être sans grâce et sans mérite, jaloux, superbe, despote, et non mari..... enfin combien l'ami de l'époux lui est supérieur, cet ami qui prête de l'argent, et qui leur promet même sa protection! Quel mouvement en lui! Quelle activité! Quel héroïsme! Quelle amabilité! Quel talent pour deviner les pensées, et prévenir les désirs! Quel empressement à ne pas permettre qu'Hélène s'occupe de travaux grossiers! Quelle assiduité et quelle délicatesse à l'accompagner des journées entières, tandis qu'Auguste la laisse seule! Quel intérêt enfin est celui qu'il lui porte, quand il lui découvre pour son bien que son mari passe son temps avec une autre!...

Oh! puissance de la calomnie et de la misère! Cette femme qui, si elle se fut choisi un compagnon capable de la soutenir, eût été sans doute une Lucrèce,

succombe enfin à la séduction et à la fallacieuse espérance d'un meilleur sort.

Une nuit, mon neveu rentre chez lui ; ses enfants sont seuls. — Et ma femme? et ses vêtements? — Il court chez son ami. — Il n'est pas à Madrid? Cieux! Quel rayon de lumière! Serait-ce possible? Il vole à la police, il s'informe. Une jeune femme de tel et tel signalement, est montée dans la diligence de Cadix avec un prétendu frère.

Mon neveu réunit ses quelques meubles, les vend, prend place dans la première voiture, et le voilà poursuivant les fugitifs. Mais ils ont beaucoup d'avance sur lui, il ne peut les atteindre avant Cadix. Il arrive, c'est dix heures du soir, il court à l'hôtel qu'on lui indique, il questionne, monte précipitamment l'escalier, on lui désigne une chambre fermée en dedans; il frappe; la voix qui lui répond n'est que trop connue, elle résonne dans son cœur; il redouble ses coups; une personne presque nue lui ouvre. Auguste n'est plus un homme, c'est un foudre qui tombe dans l'appartement; un cri aigu lui dit qu'il a été reconnu; il place un des deux pistolets dont il s'est pourvu sur le sein de son ami, et le séducteur tombe à la renverse dans son sang; il poursuit sa misérable épouse, mais une fenêtre voisine s'ouvre, et l'adultère, éblouie par la terreur et le remords, s'élance sans réfléchir, d'une hauteur de plus de soixante pieds. Un cri d'agonie annonce à l'époux sa dernière disgrâce et l'accomplissement de sa vengeance; il sort à la hâte du théâtre de son crime, s'enferme, avant d'être surpris, dans son logis, saisit fièvreusement la plume et prend à peine le temps d'écrire à sa mère la lettre suivante :

« Ma mère, dans une demi-heure je n'existerai plus;

prenez soin de mes fils, et si vous voulez en faire véritablement des sans-soucis, commencez par les instruire... Que l'exemple de leur père leur apprenne à respecter ce qu'il est dangereux de mépriser sans avoir acquis d'abord de l'expérience. Si vous ne pouvez leur donner autre chose de mieux, ne les privez pas d'une religion consolatrice. Qu'ils apprennent à dompter leurs passions, et à vénérer ceux auxquels ils doivent tout. Pardonnez-moi mes fautes, je suis assez châtié par mon déshonneur et mon crime, je paie assez cher mon faux sans-souci. Pardonnez-moi les larmes que je vous fais répandre.

» Adieu pour toujours. »

Cette lettre achevée, on entendit une autre détonnation qui résonna dans tout l'hôtel, et la catastrophe qui lui succéda me priva pour toujours d'un neveu qui, avec le meilleur cœur, s'était fait malheureux lui-même et ceux qui l'environnaient.

Il n'y a pas deux heures que ma malheureuse sœur, après avoir lu cette lettre et m'avoir appelé pour me la montrer, étendue sur son lit et en proie au plus funeste délire, a été abandonnée par les médecins.

« Fils..., sans-souci..., mariage..., religion..., malheur...,» sont les paroles qui vont et viennent sur ses lèvres moribondes. Et cette funeste impression, qui domine tristement mes sens, m'a empêché de donner aujourd'hui à mes lecteurs d'autres articles plus joyeux que je tiens en réserve pour meilleure occasion.

LE VIEUX CASTILLAN.

A mon âge, déjà, je goûte peu de changer l'ordre que depuis quelque temps j'ai établi dans ma manière de vivre, et je fonde cette répugnance sur ce que je n'ai pas un seul jour abandonné mes lares pour me départir de mon système, sans que le repentir le plus sincère ait succédé à l'écroulement de mes trompeuses espérances. Avec tout cela, un reste de l'antique cérémonial que nos pères avaient adopté dans leur commerce m'oblige d'accepter parfois certaines invitations, que ce serait grossièreté de refuser, ou pour le moins ridicule affectation de délicatesse.

Je me promenais par les rues, ces jours passés, cherchant des matériaux pour mes articles. Embobiné dans mes pensées, je me surpris diverses fois me riant à moi-même, comme un pauvre homme, de mes propres idées, et remuant machinalement les lèvres; quelque heurt me rappelait de temps en temps que pour errer sur le pavé de Madrid, la meilleure affaire n'est pas d'être poète ou philosophe; plus d'un sourire malin, plus d'un geste d'étonnement de ceux qui passaient à côté de moi me faisaient réfléchir que les soliloques ne doivent pas se tenir en public; et une certaine quantité de chocs qu'au détours des coins de rues je donnai contre qui les doublait aussi distraitement et aussi rapidement que moi, me firent connaître que les distraits n'entrent pas dans le nombre des corps élastiques, et moins encore dans celui des êtres

glorieux et impassibles. Dans une telle situation d'esprit, quelle sensation ne dut pas me produire un horrible coup qu'une grande main, pendue (à ce que je compris pour lors) à un grandissime bras, vint décharger sur l'une de mes épaules, qui, par malheur, n'ont aucun point de ressemblance avec celle d'Atlas?

Ne voulant pas donner à entendre que je ne reconnaissais pas cette énergique manière de s'annoncer, ni mépriser la bien-venue de qui sans doute avait cru m'en donner une plus que médiocre, en me laissant estropié pour tout le jour, je voulus seulement me retourner afin de voir qui était assez mon ami, pour me traiter si mal; mais mon vieux Castillan est homme qui, quand il s'agit de gracieusetés, a soin de n'en laisser aucune au fond du vase. Comment s'y prit-il, dans la pensée du lecteur, pour continuer à me donner des preuves de confiance et de tendresse? Il me mit les mains sur les yeux, et, me retenant par derrière : « Qui suis-je? » criait-il, joyeux du bon succès de sa délicate espièglerie. « Qui suis-je? — Un animal, » allais-je répondre; mais je me souvins subitement de qui ce pouvait être, et remplaçant une quantité par son égale : « tu dois être Braulius, — » lui dis-je. En m'entendant, il ôte ses mains, rit, se tient les flancs, émeut la rue, et nous met tous les deux en scène. « Bien, mon ami! Or à quoi m'as-tu reconnu? — Qui pouvait, sinon toi?... — Ah ça! d'où sors-tu? de Biscaye? — Non, Braulius, je ne sors pas de Biscaye. — Toujours le même esprit. Que veux-tu? C'est la demande de tout Espagnol. Combien je me réjouis de ce que tu sois ici! Sais-tu que demain c'est mon jour? — Je te le souhaite fort heureux. — Trêve de compliments entre nous; tu sais de reste que je suis franc et vieux Castillan : j'appelle le pain du pain, et

le vin du vin; par conséquent j'exige que tu t'en tiennes-là; mais tu es invité. — A quoi? — A dîner avec moi. — Ce n'est pas possible. — Il n'y a pas moyen. — Je ne puis, insistais-je tremblant. — Tu ne peux? — Non, merci. — Merci? Va te promener, ami, comme je ne suis ni le duc de F..., ni le comte de P...» Qui résisterait à une attaque de cette espèce? Qui voudrait paraître orgueilleux? « Ce n'est pas cela, mais... — Eh bien, si ce n'est pas cela, interrompit-il, je t'attends à deux heures chez moi : l'on dîne à l'espagnole, de bonne heure. J'ai beaucoup de monde; nous aurons le fameux X..., qui improvisera quelque chose de joli; après le dîner, T..., nous dira un rondeau avec sa grâce naturelle, et, le soir, J..., chantera et jouera quelque drôlerie. » Cela me consola un peu, je cédai; un jour mauvais, me dis-je, chacun passe cela; dans ce monde pour conserver des amis il faut avoir la force d'avaler leurs prévenances. « Tu ne manqueras pas, si tu ne veux pas que nous nous fâchions. — Compte sur moi, » dis-je la voix éteinte et l'esprit abattu, comme le renard qui se remue inutilement autour de l'engin où il s'est laissé prendre. « A demain, alors; » et il me donna un soufflet pour adieu. Je le vis s'en aller, comme le laboureur voit la nue s'éloigner d'au-dessus de son semis, et je restai à me demander comment on pouvait comprendre des amitiés si hostiles et si funestes.

Déjà le lecteur, s'il est aussi perspicace que je l'imagine, aura reconnu que mon ami Braulius est fort loin d'appartenir à ce qu'on appelle le grand-monde, la société de bon ton; mais ce n'est pas non plus un homme de condition inférieure, car il figure parmi les employés de second ordre; il se fait de sa place et de son avoir quarante mille réaux de rente;

il a un petit ruban attaché à la boutonnière et une petite croix à l'ombre du revers de son habit; c'est un personnage enfin, dont la condition, la famille et les moyens ne se seraient opposés aucunement ni à ce qu'il reçût une éducation plus choisie, ni à ce qu'il adoptât des manières plus agréables et plus séduisantes. Mais la vanité s'est emparée de lui par où elle s'empare presque toujours du tout ou de la plus grande partie de notre classe supérieure, et de toute notre classe inférieure. Son patriotisme est tel qu'il donnerait toutes les beautés de l'étranger pour un doigt de son pays. Cet aveuglément l'a conduit à se charger de toutes les responsabilités qu'entraîne une tendresse aussi inconsidérée; de sorte qu'il défie qu'il y ait des vins comme ceux d'Espagne, ce en quoi il peut bien avoir raison, qu'il défie qu'il y ait d'éducation comme l'éducation espagnole, ce en quoi il pourrait bien ne pas l'avoir; au lieu de professer que le ciel de Madrid est très-pur, il protestera que nos matrones sont les plus enchanteresses de toutes les femmes; c'est un homme, enfin, qui vit d'exclusivisme, et duquel il en est à peu de chose près comme d'une parente à moi, qui se meurt d'enthousiasme pour les bosses, tout simplement parce qu'elle eût un amant qui portait une excroissance assez visible sur les deux omoplates.

Il n'y a pas à lui parler, donc, de ces usages sociaux, de ces égards mutuels, de ces dissimulations polies, de cette délicatesse de rapports qui établit entre les hommes une précieuse harmonie, en disant seulement ce qui doit plaire, et en taisant toujours ce qui peut offenser. Sa passion est de *prendre le frais aux premières lueurs de l'aube*, comme il le dit d'habitude, et quand il a un ressentiment, *il vous le déclare face à face.* Comme il a brisé tous les freins, il dit des compli-

ments qu'il sait ce que veut dire *cumplo y miento* (1); il appelle l'urbanité hypocrisie, et la décence singerie; à toute chose bonne il applique un mauvais sobriquet ; le langage du bon ton est pour lui un peu plus que du grec : il croit que toute la politesse se réduit à dire *Dieu vous garde*, en entrant dans une salle et à ajouter *avec votre permission* chaque fois qu'on fait un mouvement; à interroger tel ou tel, puis, se considérant dès-lors comme quitte envers toute la famille de chacun de ses interlocuteurs, à s'éloigner de tout le monde; toutes idées dont il se garderait de se départir autant que de pactiser avec les Français. Finalement, il est de ces hommes qui ne savent se lever pour sortir qu'en compagnie d'un ou de plusieurs autres, qui s'occupent de placer humblement sous une table leur chapeau, qu'ils appellent *leur chef* (2), et qui, quand par malheur, ils se trouvent dans une réunion sans une canne secourable, donneraient je ne sais quoi pour n'avoir ni mains ni bras, car, en réalité, ils ne savent ni où les mettre, ni ce qu'on peut faire de bras en société.

Deux heures arrivèrent, et, comme je connaissais de longue date mon Braulius, il ne me parut pas convenable de me fourbir démesurément pour aller dîner ; je suis sûr qu'il s'en serait piqué ; je ne voulus pourtant pas me refuser un frac de couleur, et un mouchoir blanc, chose indispensable un jour de réception, et dans de telles circonstances ; je me vêtis surtout le plus lentement qu'il me fut possible, ainsi qu'un malheureux condamné qui se recueille au pied de l'échafaud et qui voudrait avoir cent péchés de plus,

(1) *Je satisfais à l'usage, et je mens.*
(2) Le texte dit *su cabeza,* proprement: *leur tête.*

commis par lui, à raconter, pour gagner du temps; j'étais convié pour deux heures, j'entrai dans la salle à deux heures et demie.

Je ne veux point parler du nombre infini de visites cérémonieuses qui, avant l'heure du dîner entrèrent et sortirent, visites parmi lesquelles n'étaient pas à mépriser toutes celles des employés de son bureau, avec leurs dames, enfants, manteaux, parapluies, soques et petits chiens ; je laisserai en blanc les sots compliments qui furent faits au visité du jour, je ne dirai rien de l'immense cercle dont emplissait la salle le concours de tant de personnes hétérogènes qui parlèrent de ce que le temps allait changer, de ce qu'il fait d'ordinaire plus froid en hiver qu'au printemps. Venons au cas : quatre heures sonnèrent, et nous n'étions plus que les invités. Malheureusement pour moi, le seigneur de X..., qui devait tant nous divertir, bon appréciateur de cette classe de convives, avait eu l'adresse d'être malade le matin même; le fameux T.... se trouvait opportunément retenu par une autre invitation, et la senorita, qui devait si bien chanter et jouer, était enrouée de telle sorte qu'elle s'étonnait elle-même de ce qu'une seule de ses paroles s'entendît ; en outre elle avait un panaris au doigt. Que d'espérances déçues !

« Puisque nous voici entre dîneurs, s'écria don Braulius, allons à table, ma mie. — Attends un moment, lui répondit son épouse presque à l'oreille, avec autant de visite j'ai manqué quelque peu làdedans, et... — Bien, mais songe qu'il est quatre heures... — A l'instant nous allons dîner. » Il en était cinq quand nous nous asseyons à table.

« Seigneurs, dit l'amphitryon en nous voyant hésiter à nos places respectives, j'exige la plus grande

franchise; chez moi point de compliments. Ah! Figaro, je veux que tu aies toute commodité; tu es poète, et de plus ces seigneurs qui connaissent nos intimes relations, ne s'offenseront pas si je te préfère ; ôte ton frac, tu pourrais le tacher. — Le tacher, par exemple? lui répondis-je en me mordant les lèvres. — N'importe, je te donnerai une jaquette à moi, tout en regrettant qu'il n'y en ait pas pour tout le monde. — Ce n'est pas nécessaire.— Oh! si, si, ma jaquette! prends-là, regarde, elle te sera un peu large. — Mais, Braulius... — Il n'y a pas moyen, ne fais pas de façons ; » Sur ce il m'ôte lui-même le frac, bon gré, mal gré, et je reste enseveli dans une ample jaquette rayée, par laquelle je passais seulement les pieds et la tête, et dont les manches n'allaient probablement pas me permettre de manger. Je le remerciai : enfin, l'homme croyait me rendre service.

Les jours que mon ami n'a pas d'invités, il se contente d'une table basse, un peu plus spacieuse que l'escabeau d'un cordonnier, car lui et sa femme, comme il dit, pourquoi en chercheraient-ils plus long? De ladite petite table, ainsi que l'eau monte du puits, il fait monter jusqu'à sa bouche les aliments, qui y arrivent en gouttant, après une longue traversée; car penser que ces gens-là aient une table régulière, afin d'être à leur aise tous les jours de l'année, serait penser dans le vide. Déjà l'on conçoit donc que l'installation d'une grande table de festin était un événement dans cette maison, aussi avait-on cru capable de tenir quatorze personnes que nous étions une table où huit eussent pu à peine manger commodément. Nous dûmes nous asseoir de côté, comme qui voudrait manger par l'épaule, et les coudes des conviés établirent entre eux d'intimes relations avec la

plus fraternelle intelligence du monde. On me colloqua, par grande faveur, entre un enfant de cinq ans, juché sur une pile de coussins qu'il était nécessaire de replacer à tout instant à cause de la naturelle turbulence de mon jeune voisin, qui les faisait glisser continuellement, et un de ces hommes qui occupent dans le monde l'espace et la place de trois, dont la corpulence dépassait abondamment de tous côtés la simple chaise sur laquelle il se trouvait assis, pour ainsi dire, comme sur la pointe d'une aiguille. Les serviettes, blanches à la vérité, car ce n'était pas là non plus des meubles à l'usage de tous les jours, furent silencieusement dépliées et attachées par tous ces bons seigneurs à la boutonnière de leurs fracs, comme corps intermédiaires entre les sauces et les revers.

« Vous ferez pénitence, seigneurs, s'écria l'amphitryon une fois assis ; mais il faut penser que nous ne sommes pas à Génieïs; » phrases qu'il crut indispensable de dire. Sotte affectation que cela, si c'est mensonge, me dis-je à part moi ; et si c'est la vérité, grande maladresse que d'inviter ses amis à faire pénitence. Malheureusement je ne tardai pas beaucoup à m'apercevoir qu'il y avait dans cette expression plus de vérité que mon ami Braulius ne se le figurait. Interminables et de mauvais goût furent les compliments dont pour donner et recevoir chaque plat nous nous ennuyâmes les uns les autres. « Servez-vous. — Faites-moi le plaisir d'accepter. — Nullement. — Je n'en ferai rien. — Offrez à Madame. — Non, c'est bien là. — Pardonnez. — Merci. — Sans façon, seigneurs », s'écria Braulius, et il se servit le premier avec sa propre cuiller. Après la soupe, vint un bouilli assaisonné de toutes les savoureuses impertinences de ce très-lourd quoique bon plat ; ici se

montre la viande, là la verdure, ailleurs les pois chiches, plus loin le jambon, à droite la poule, au milieu le salé, à gauche les boudins d'Estramadure: suivit un plat de vache lardée, que Dieu maudisse, auquel plat en succéda un autre, d'autres et d'autres encore, moitié venus de l'hôtel, ce qui suffit pour que nous n'eussions pas besoin de faire leur éloge, moitié confectionnés dans la maison par la servante de tous les jours et par une Biscayenne, auxiliaire louée avec intention pour cette fête par la maîtresse de la maison, qui en de semblables occasions doit être partout et par conséquent a coutume de n'être nulle part.

« Voici un plat qu'il faut laisser de côté, disait celle-ci au sujet de certains pigeonneaux; ils sont un peu brûlés. — Mais, femme... — Mon ami, je me suis éloignée un moment, et tu sais de reste ce que sont les servantes. — Quel dommage que ce coq n'ai pas vu le feu une demi-heure de plus! on l'y a mis un peu tard. — Ne vous semble-t-il pas que cette étuvée sente légèrement la fumée?—Que veux-tu, une seule ne peut être partout. — Oh! elle est excellente, nous écriions-nous tous sans toucher au plat, excellente!—Ce poisson est fait. — Au bureau de la diligence du matin on a dit qu'il venait d'arriver; l'employé est si stupide!— D'où vient ce vin? — En cela tu n'as pas raison, car il est... — Très-mauvais. » Ces courts dialogues se passaient accompagnés d'une infinité d'œillades furtives du mari à la femme pour faire remarquer à celle-ci quelque négligence, et nous donner à entendre que l'un et l'autre étaient fort au courant de toutes les formules qui en de semblables cas sont réputées politesse, et que toutes les maladresses devaient retomber sur leurs valets, qui jamais ne s'occupent d'apprendre à bien servir. Mais ces négligences se répétaient si

souvent, déjà les œillades étaient tellement multipliées, que force fut au mari d'avoir recours aux pincements et aux poussades, et la senora qui déjà avait pu à grand'peine surmonter jusqu'àlors les persécutions de son époux, avait le visage en feu et les yeux rouges. « Senora, ne vous incommodez pas pour cela, lui dit son plus proche voisin. — Ah ! je vous assure que je ne recommencerai plus à me mêler de tout cela chez moi ; vous ne savez pas ce que c'est ; une autre fois, Braulius, nous irons à l'hôtel, et tu ne pourras pas... — Une autre fois, ma mie, vous ferez ce que... — Braulius ! Braulius ! » Une tempête épouvantable était sur le point d'éclater ; mais, tous les convives à l'envi, nous nous empressâmes d'apaiser cette dispute, née du désir de donner à entendre la plus grande délicatesse, ce à quoi ne contribuèrent pas médiocrement la manie de Braulius, et l'expression concluante qu'il adressa de nouveau à l'assistance au sujet de l'inutilité des compliments, car selon lui, bien servir et savoir manger, tout est là. Y a-t-il rien de plus ridicule que ces gens qui veulent passer pour experts en fait de savoir vivre au milieu de la plus crasse ignorance des usages sociaux? qui, pour vous être agréables, vous font manger et boire de force, et ne vous laissent rien faire à votre goût? Comment se fait-il même qu'il y ait des individus mangeant plus proprement tel jour que tel autre?

Cependant l'enfant que j'avais à ma gauche faisait sauter les olives d'un plat de jambon assaisonné aux tomates, l'une d'elles vint s'arrêter à l'un de mes yeux qui ne vit plus clair tout le reste de la journée ; et mon gros monsieur de droite avait eu la précaution de laisser au fur et à mesure sur la nappe, à côté de mon pain, les noyaux des siennes, de même que les os

d'oiseaux qu'il avait rongés ; le convive d'en face, qui se qualifiait de découpeur, s'étant chargé de faire l'autopsie d'un chapon ou coq, ce qu'on ne sut jamais, soit à cause de l'âge avancé de la victime, soit à cause des rares connaissances anatomiques du sacrificateur, jamais celui-ci ne put découvrir les jointures. « Ce chapon n'a pas de jointures, » s'écria l'infortuné suant et soufflant plutôt comme quelqu'un qui pioche que comme quelqu'un qui découpe. Mais chose plus merveilleuse! à l'une des attaques, la fourchette glissa sur l'animal comme si elle eût rencontré une écaille, et le chapon violemment chassé parut vouloir prendre son vol comme en ses temps plus heureux et se plaça sur la nappe comme il eût pu le faire sur un perchoir à volailles.

L'ébahissement fut général, et l'alarme arriva à son comble quand un jet de bouillon, lancé par l'animal furieux, jaillit sur ma chemise très-blanche et l'inonda sur-le-champ, le découpeur se lève rapidement dans l'intention de pourchasser l'oiseau fugitif, de se précipiter sur lui; une bouteille placée à sa droite, rencontrée en chemin par son bras, abandonne sa position perpendiculaire pour verser un abondant jus de Valdepenas sur le chapon et sur la nappe, le vin coule, le tumulte s'accroît, le sel pleut sur le vin pour préserver la nappe, on passe sous celle-ci une serviette pour préserver la table, et une éminence s'élève sur le théâtre de tant de ruines. Une servante effarée réintègre le chapon dans son plat et dans sa sauce, fait en passant au-dessus de moi une petite inclinaison, et une pluie malfaisante de graisse descend, comme la rosée sur les prés, laisser d'éternelles traces sur mon pantalon couleur de perle ; les angoisses et le désespoir de la servante ne connaissent pas



de bornes; elle se retire tout ahurie sans penser à s'excuser, en se retournant elle heurte contre un valet qui apportait une pile d'assiettes propres et un plateau sur lequel étaient les verres pour les vins généreux, et tout cela tombe mêlé sur le sol, avec le plus horrible fracas et dans la plus grande confusion. « Par saint Pierre! » s'écrie tout d'un bond Braulius, une pâleur mortelle répandue sur ses traits, tandis que le visage de son épouse lance des éclairs. « Mais continuons, seigneurs, ce n'est rien, » ajouta-t-il en revenant à lui.

Oh! bonnes maisons où un modeste plat à la fois le premier et le dernier, constitue la félicité quotidienne d'une famille, fuyez le tumulte d'un banquet de réception! Seule la coutume de bien manger et de bien se servir journellement peut éviter de semblables désastres.

Y a-t-il plus de malheurs? Juste ciel! Y en a-t-il plus pour moi, infortuné! Dona Juana, celle aux dents noirs et jaunes, me tend de son assiette et avec sa propre fourchette une fineza (1) qu'il est indispensable d'accepter et d'avaler; l'enfant s'amuse à envoyer l'un après l'autre les noyaux de ses cerises dans les yeux des assistants; don Léandre me fait goûter d'exquise camomille, que j'ai refusée, dans son propre verre, qui conserve les empreintes indélébiles de ses lèvres grasses; mon gros voisin fume déjà sans cesse et fait de moi son tuyau de cheminée; enfin, oh! dernière des disgrâces! le bruit et la conversation croissent, déjà les voix rauques demandent des

(1) Ce mot dont le sens général est délicatese, n'a pas dans le cas présent de correspondant, ni dans la langue, ni dans les mœurs françaises. — M. M.

vers, des dizains, et il n'y a pas d'autre poète que Figaro. « Il le faut. — Vous allez nous dire quelque, chose, s'écrient-ils tous. — Qu'on lui donne les premiers mots ; et qu'il fasse un couplet à chacun. — Voici le début que je lui donne : *à don Braulius en ce jour*. — Messieurs ! pour Dieu ! — Il n'y a pas moyen. — De ma vie je n'ai improvisé. — Ne faites pas l'enfant. — Je vais m'en aller. — La porte est fermée. — On ne sort pas d'ici sans dire quelque chose. » Et je dis des vers enfin, et je vomis des sottises, et on les célèbre, et croissent le bourdonnement, la fumée et l'enfer.

Grâces à Dieu je parvins à m'enfuir de ce nouveau *Pandemonium*. Enfin, je puis respirer l'air frais et libre de la rue ; plus de sots, plus de vieux Castillans autour de moi.

Juste Dieu, je te rends grâces, m'écriai-je en prenant haleine comme le chien qui vient d'échapper à une douzaine de chiens, et qui n'entend plus qu'à peine leurs aboiements ; à partir d'aujourd'hui je ne te demande pas de richesses, je ne te demande ni emplois, ni honneurs ; délivre-moi des hôtes sans usage et des jours de réception, délivre-moi de ces maisons ou un dîner est un événement, où l'on ne met de table décente que pour les invités, où l'on mortifie en croyant rendre service, où l'on offre des finezas, où l'on dit des vers, où il y a des enfants, où il y a des gros, où règne enfin la brutale franchise des vieux Castillans. Je veux, si je tombe de nouveau en de semblables tentations, ne plus connaître le *roastbeef*, voir le *beefsteak* disparaître du monde, le macaroni s'anéantir ; je veux qu'il n'y ait plus de coqs à Périgueux, ni pâtés en Périgord, que les vignobles de Bordeaux soient

épuisés, et que tous hormis moi boivent la délicieuse mousse de Champagne.

Mon imprécation mentale terminée, je cours chez moi me dépouiller de ma chemise et de mon pantalon, en réfléchissant dans mon for intérieur que tous les hommes ne sont pas semblables, puisque ceux d'un même pays, peut-être d'un même tempérament, n'ont ni les mêmes mœurs, ni la même délicatesse, et voient les choses d'une façon si différente. Je me vêts et je tâche d'oublier un si funeste jour parmi le petit nombre de ceux qui pensent et vivent assujettis au joug profitable d'une éducation bonne, libre et éclairée, et qui feignent peut-être de s'estimer et de se respecter mutuellement pour ne point s'incommoder, tandis que les autres font ostentation de s'incommoder, s'offensent et se maltraitent, tout en s'aimant et en s'estimant peut-être véritablement.

RÉFLEXIONS

AU SUJET DU MOYEN DE RESSUSCITER LE THÉATRE ESPAGNOL.

Aujourd'hui la migraine s'est emparée de nous : que le lecteur n'attende donc ni des gracieusetés, ni des chansonnettes ; nous nous trouvons dans un de ces moments de totale indolence de *qu'est ce que cela me fait à moi ?* auxquels est par malheur trop sujette cette misérable humanité qui entraîne avec elle notre faible esprit dans une autre vie, suivant l'opinion la plus accréditée. Sont-ce les influences de quelque astre malin, qui pèse sur nous ? La croyance antique admettait cela, car les croyances aussi vieillissent et passent ; les modernes ne croient pas aux influences. Est-ce le fameux *spleen ?* Peut-être bien, car cela est fort à la mode dans un temps où la mélancolie et le déplaisir sont de bon ton. Sommes-nous par hasard pris de quelque accès de sombre sentimentalisme ? Foi de causeurs, nous n'avons pourtant pas plus lutté contre les ombres ensanglantées de Saragosse, que nous ne sortons de voir jouer quelque mélodrame traduit du français.

Cela tient-il à l'objet même que nous avons aujourd'hui choisi pour notre article ? A la vérité il n'est ni d'astre, ni d'ombre, ni de mélodrame qui puisse influer sur nous d'une façon aussi triste. Nous sommes gens de lettres, mal en soit à Minerve, et poètes d'en deçà des monts : si cela ne suffit pas à teindre en noir

nos idées, il n'y aura pas dans le monde un seul esprit chagrin qui ait de vrai motif pour l'être.

Passons enfin à notre article, qui est plus ardu qu'il ne le paraît, malgré que nous doutions que notre maigre talent puisse présenter les idées avec tout cet ordre, cette clarté, cette éloquence que de bon gré nous souhaitons à d'autres.

THÉATRE.

> La hardiesse que je prends de donner des conseils sans y être convié, mérite pardon, car c'est une faculté commune à tous que le don de la parole.
>
> MAVOIRA. *Histoire d'Espagne. Conseils d'un prélat à un roi.*

Quelle meilleure occasion s'est jamais présentée à nous, et ne peut jamais se présenter à l'avenir pour réclamer une réforme radicale dans les théâtres de notre pays, que celle où a commencé de briller pour l'Espagne une aurore plus heureuse, qui promet enfin la réalisation de mille espérances justes, tant de fois déçues ? Que celle où notre sage gouvernement se met décidément et énergiquement à la tête de la nation, dont le soin lui est commis pour marcher vers le bien ? Aucune. Profitons du moment. Ouvrons les yeux sur notre situation, et développons nos raisons avec la soumission de bons vassaux, avec la confiance d'hommes qui ont un gouvernement éclairé. Disons enfin des choses souvent dites par des personnes fort supérieures à nous, et constamment méconnues par des sujets moins bien intentionnés que nous.

Ce n'est pas ici le lieu ni le temps d'une longue dissertation sur l'objet des théâtres, sur les avantages que, de leur bonne direction et de leur bonne administration, peuvent retirer une nation disposée à recevoir l'instruction et un gouvernement décidé à la lui donner. Tous ne savent, ne connaissent que trop que dans l'état de la société où nous sommes arrivés,

ce qui en soi n'est qu'un divertissement est une distraction indispensable; un divertissement dirige l'opinion publique des masses qui le cultivent; un instrument du gouvernant lui-même, quand il sait le faire servir à ses fins; un passe-temps qui empêche les oisifs turbulents de faire et de s'occuper de quelque chose de pire; un morigénateur, enfin, des mœurs, qui sont, à notre avis, l'unique appui solide et vrai de l'ordre, et de la prospérité d'un peuple. Des vérités d'une telle portée ne seront certainement pas celles qui rencontreront aujourd'hui de puissants contradicteurs. La lumière de la vérité dissipe enfin tôt ou tard ces vices dont veulent la couvrir les partisans de l'ignorance; et la force de l'opinion, que nous pourrions appeler, humainement parlant, *ultima ratio populorum*, est, à la longue, plus puissante et plus irrésistible que ne l'est momentanément celle qu'on a appelée *ultima ratio regum*.

La nécessité et l'utilité du théâtre étant accordées, ou pour mieux dire n'étant pas disputées, reste à savoir quels peuvent être les moyens de le faire prospérer.

Quels ont été les obstacles qui se sont opposés constamment dans ce pays à la réalisation d'un si vaste projet?

Le peu d'importance que toujours on a cru pouvoir impunément donner à cet objet, les comprend tous. De là vinrent l'état singulier du théâtre, la position ridicule des poètes, la situation déplorable des acteurs. Choses si intimement unies ne peuvent se séparer sans préjudice pour chacune d'elles. Il ne suffit pas qu'il y ait un théâtre, il ne suffit pas qu'il y ait des poètes, il ne suffit pas qu'il y ait des acteurs; aucun de ces trois éléments ne peut exister sans la coopéra-

tion des deux autres, et difficilement peut exister la réunion des trois sans un quatrième plus important. Il faut qu'il y ait un public. Les quatre enfin dépendent en grande partie de la protection que le gouvernement leur prête.

Un public indifférent aux beautés, héritier d'une éducation générale mal entendue, et instruit superficiellement, est le premier anneau de notre chaîne de misère. Quand le poète voit le public applaudir des drames exécrables, ne pas seulement soupçonner l'existence de beautés positives, qui lui ont coûté tant de veilles, il ne tarde pas à succomber et à répéter avec Lope de Vega :

Le public nous paie : il faut avant tout
Lui parler en sot, puisque c'est son goût.

Les hommes ne sont que des hommes, et ce serait beaucoup exiger de la débile humanité que vouloir rencontrer toujours dans chaque homme un héros disposé à sacrifier les bravos justes ou injustes, au désir de plaire à une demi-douzaine de lettrés dont l'approbation de cabinet ne fait pas de bruit. Quand le poète voit qu'il manque à l'auditoire cet amour-propre national capable de faire des miracles en quelque endroit qu'il existe; quand il entend applaudir indistinctement les mesquines traductions étrangères à nos mœurs et les œuvres originales, les premières même être préférées aux secondes; quand il voit celles-ci payées par tant d'indifférence, quoi d'étonnant qu'il ne se fatigue pas à courir à la recherche de la perfection. Combien il est plus facile de traduire en une semaine une comédie que d'en faire une originale en une demi-année! Pourquoi irait-il employer tant de temps, tant de peine à gagner ce même prix qu'en

moins de temps et avec moins de travail il peut obtenir? De là les misérables traductions, de là l'expulsion du bon genre pour faire place au genre charlatan qui éblouit avec de faciles et surprenants coups de théâtre. De là l'absence de caractères, de passions et de vertus, pour leur substituer ces traîtres faux et éternels qui font le mal pour chercher l'effet, ces crimes impunis et ces vices dégoûtants, peints d'une manière plus dégoûtante encore.

Qu'on ne croie pas cependant que, pour avoir ainsi exposé ce qui plaide en faveur des poètes, « nous les considérions comme tout à fait innocents : il n'en est rien. Avant peu nous prouverons que, quoique ce soient là des excuses, ce ne sont pas des raisons pour persister dans la mauvaise voie où ils se sont enferrés, nous prouverons que si quelqu'un doit se comporter en héros, c'est le poète. Les poètes sont hommes ; mais être des héros si cela est égal aux hommes, à certains hommes surtout qui se nourrissent de gloire plus que les autres, qui le sera ?

Que dirons-nous des acteurs ? S'ils voient que l'on s'engoue d'un costume inexact pour cela seul qu'il est ridicule, s'ils entendent applaudir une diction fausse pour cela seul qu'elle est exagérée, s'ils voient à chaque pas tel ou tel beau mouvement qui leur échappe passer inaperçu et tout geste bizarre, tout maintien grotesque tumultueusement couronné, dans quelle idée viennent-ils se fatiguer à chercher par des sentiers tortueux une réputation, prix principal auquel ils aspirent, qu'avec beaucoup moins de peine par le premier chemin venu, ils rencontrent toute faite ?

Nous en disons autant des administrations théâtrales. Si une bonne comédie tombe quand un mélodrame furibond est debout, si une mauvaise traduction rem-

plit le théâtre et ses caisses beaucoup mieux que l'œuvre originale du génie, pourra-t-on exiger d'une entreprise que généreusement elle fasse passer avant ses gains la satisfaction du bon goût, qui a peu de représentant chez nous pour lui être agréable? Pourrions-nous lui demander qu'elle récompense le plus ce qui lui produit le moins? Ce serait folie que d'exiger de semblables sacrifices.

Le public est donc la première cause de l'abaissement de notre scène. Nous le répétons à grands cris : *instruction*, *éducation* pour ce public; instruction saine, oui, religieuse, morigénée, mais instruction enfin. Les ennemis de l'instruction ont toujours voulu la peindre comme préjudiciable; certainement, si elle est mal dirigée, c'est un poignard dans les mains d'un enfant. Mais quand elle est établie sur la religion, sur la vertu et sur la vraie sagesse, alors elle ne peut être autre chose qu'un bien pour tous; alors seulement elle peut conduire l'homme à connaître ses vrais intérêts en société, puisqu'il ne peut vivre d'une autre manière. Si l'intérêt d'un homme peut parfois être momentanément en contradiction avec le bien général, à la longue l'intérêt de tous les hommes est dans la vertu, dans l'ordre. C'est là ce que peut enseigner seule une solide instruction, qui ne s'arrête pas à moitié chemin : nous sommes certains que l'intérêt est le grand mobile de l'homme; toute la difficulté est de lui faire connaître quel est son véritable intérêt. C'est là ce que lui prouve la solide instruction, qui est la seule dont nous parlons; l'instruction, si elle est solide, sera toujours et partout pour l'homme la source de sa félicité.

Quand le public, par l'effet d'une instruction et d'une éducation vraies, reconnaît et apprécie toutes

les beautés des œuvres d'imagination, que son orgueil national, éveillé à nouveau, lui fasse demander aux génies originaux des travaux dignes de considération, auxquels puissent se lier des souvenirs patriotiques, qu'il se traîne dans le chemin du bon goût, alors il formera les acteurs, car c'est lui seul qui peut les former. Alors les auteurs écriront avec plaisir, les acteurs joueront avec perfection, et les entreprises les récompenseront avec générosité. Alors le même cercle vicieux établi aujourd'hui pour le mal, s'établira pour le bien.

Maintenant, si le public, si son manque d'instruction est la première cause du dommage, à qui de l'instruire? 1° A des causes dont nous n'avons pas à nous mêler. 2° En dehors de ces causes ou en collaboration avec elles, aux auteurs. Oui, nous sommes engagés dans un vrai labyrinthe de cercles vicieux; il faut pour en sortir que quelqu'un coupe par le milieu; il faut que quelqu'un commence à sacrifier quelque chose. Tant que les uns resteront à la queue des autres, le progrès ne se fera pas. Qui devra donner essor de cette grande œuvre, qui y est le plus obligé? Nous le répétons clairement, les poètes. C'est à ceux qui savent le plus, d'enseigner. Les hommes de talent, les hommes extraordinaires (1) ont été ceux qui dans toutes les nations ont toujours donné les premiers cette première impulsion. D'une part les journaux

(1) Si cette grande vérité veut des preuves, nous citerons seulement le nom de Moratin. Quelle révolution ne fit-il pas dans notre théâtre? Et pourtant il y avait plus besoin d'améliorations qu'aujourd'hui. C'est pourquoi, après lui, peuvent affronter les améliorations qui font défaut des hommes qui ne sont pas des Moratin, car il ne serait pas facile d'en rencontrer beaucoup de tels dans chaque siècle.

avec leur impartialité, de l'autre les auteurs avec leurs œuvres. La nature, en leur concédant avec l'immense privilége de leur supériorité, l'incalculable influence qu'exerce le talent sur le commun des hommes, leur donna une arme aussi puissante non pas pour la retourner contre ses hauts desseins, mais pour contribuer au bien de l'humanité, pour lui montrer les premiers la route. Cette obligation sacrée, ils ne peuvent la mettre de côté sans se couvrir d'ignorance et de culpabilité. Les hommes de talent sont ceux qui commencent à instruire les nations. N'en avons-nous aucun parmi nous? Qu'ils se montrent, donc, s'il y en a, qu'ils conquièrent par leur générosité et leur mérite le prix et le tribut de considération qu'on leur refuse. La vérité, triste vérité, est qu'il leur faut quelque appui. Mais ce n'est la vérité que jusqu'à un certain point. Il y a mille chemins : si le plus large, si le plus droit ne leur est point ouvert, à quoi sert le talent? Qu'ils prennent les détours, et qu'ils accomplissent leur haute mission. En aucune époque, si désastreuse qu'elle soit, les matières ne manquent à un homme de talent; s'il ne les a pas toutes à sa disposition, il en a quelques-unes. *On ne peut parler! On ne peut agir!* Misérables échappatoires, tristes prétextes de notre paresse. Sont-ce des efforts doubles qu'il faut faire? Qu'on les fasse. Double sera le prix qui les attend, plus grande la gloire qui les couronnera. Oh! si nous pouvions nous flatter d'avoir ce talent supérieur! Nous n'hésiterions pas un instant. Malheureusement nos forces ne suffisent qu'à dire des vérités; si elles suffisaient à les combattre nous ne serions pas les derniers à entonner ce chant de guerre.

Que les poètes fassent des œuvres de mérite; si le public les apprécie peu tout d'abord, qu'ils redou-

blent leurs efforts, qu'ils fassent preuve de constance, demain le public les appréciera, et après-demain il ne pourra se passer de leurs œuvres; prétendons-nous qu'avant de rien faire on nous apporte la couronne de la victoire? La protection fera-t-elle le tout? Que le mérite fasse quelque chose, et il obligera la protection à venir. *On ne me protége pas!* crie la médiocrité. Où sont les acteurs? Où sont les œuvres (1)? Qui protégera ce qui n'existe pas, ou ce qui n'existe qu'avili? Sortons-nous d'abord de notre avilissement, et on nous protégera. Faisons les œuvres et les protecteurs. Obligeons-les à nous protéger, et nous ne devrons tout qu'à nous-mêmes.

Quand les poètes et l'instruction auront formé le goût du public, quand celui-ci aura formé les acteurs, tous ensemble formeront les entreprises, en les obligeant à ce qu'elles les récompensent, parce qu'alors le mérite pourra leur faire la loi. Tel est notre chemin, celui que nous sommes obligés de prendre, par cela même que nous n'en avons pas d'autre plus commode ni plus praticable.

Cela fait, il restera encore à vaincre quelques obstacles, sans l'aplanissement desquels il en coûterait encore du travail aux administrations de théâtres pour récompenser dignement chacun selon son talent et selon son mérite, et pour soutenir ce premier enthousiasme. De plus, si en même temps que les poètes feraient un effort aussi héroïque ils rencontraient quelque auxiliaire supérieur, combien plus facile et plus près serait l'accomplissement de nos désirs! Parcourons donc légèrement les autres moyens qui peuvent

(1) Déjà autre part nous avons dit que nous ne tenions pas compte d'une ou deux exceptions.

contribuer à faciliter la prospérité des théâtres, après les deux ressorts principaux que nous venons d'indiquer.

Nous demandons en premier lieu pour les poètes, sans crainte de paraître exigeants, ce qu'eux seuls n'ont pas dans la société : le droit de propriété. « Ils se sont partagé mes vêtements, et ont joué ma tunique au sort, » peut s'écrier le poète avec beaucoup de raison, s'il nous est permis de mêler cette parole sacrée à nos bavardages.

Dans un pays où presque toujours celui qui n'eut plus de ressource en demanda aux lettres, et où la gloire qu'elles lui valurent fut si modique, il semble que le salaire eût dû être plus grand ; mais par malheur elles n'ont reçu ni salaire (1) ni considération.

(1) C'est avec une grande douleur pour nous que le propre argument de notre article nous oblige à nous écarter un moment de la gloire en faveur du vil intérêt. Certainement que dans un poème épique, ce serait un très-pauvre épisode, que dans l'ode il serait aussi mal placé qu'un hôpital dans le Paradis. Mais dans une feuille de peu d'éclat et de moins de produit, dans la bouche d'un Causeur et d'un Pauvre petit, il nous semble que l'intérêt s'enchâsse aussi bien qu'*une pierre dans l'œil d'un bouticaire*, et le public, dans les bouches duquel circule ce charitable refrain, n'ignore pas l'exactitude de notre comparaison. Quoique pauvre petit, nous apercevons bien que les poètes qui ont obtenu le plus de gloire ont mangé, qu'on ne nous dise pas que c'est là un paradoxe. Souventes fois Homère se complaît dans la description des plus succulents banquets ; Horace se moque amèrement d'un mauvais festin. Quant à notre Cervantès, nous jurerions qu'il écrivit avec une faim et un appétit plus que médiocres le chapitre des noces de Gamache. Ne parlons pas d'Anacréon et de tous ses disciples, car c'est un fait avéré qu'ils ont toujours préféré une goutte de la liqueur de Lyceus à tout le jus que peut donner l'arbuste de Daphné. Nous savons combien notre Villegas appréciait le bruit des châtaignes et le bon clairet, et en quelle considération Balthasar d'Alcacar avait la glorieuse brune qui jamais ne le laissa

Déjà nous avons, autre part, énuméré quelques-uns des travaux qui attendaient le poète dans son aventureuse carrière : effectivement dans certaines occasions on lui dispute jusqu'au droit d'expliquer et de répartir ses rôles aux acteurs qui lui conviennent le plus, nous avons vu cela de point en point. On l'applaudit enfin. Comment le paie-t-on ? Qui évalue l'objet vendu? L'acheteur seul. Que donne-t-il en échange ? Ce qu'il veut. Sait-on ce que vaut une comédie ? Calcule-t-on sa valeur sur ce qu'elle coûte et sur ce qu'elle produit ? Le poète en fait de juge évaluant son talent ne verra-t-il jamais que le public bon ou mauvais pour lequel il écrit, sera-t-il apprécié par le gouvernement lui-même, assisté des intelligences qu'il aura crues nécessaires à cet effet?

Peut-on entendre dire de sangfroid que l'on ait payé mille ou deux mille réaux une fois donnés des comédies qui ont produit dans l'espace de très-longues années, qui produisent encore, et produiront Dieu sait jusqu'à quand, des fortunes aux théâtres ?

Notre gouvernement éclairé, qui toujours a manifesté de ce côté les meilleures tendances, persuadé de l'exactitude de ces réflexions et d'autres semblables, a reconnu que le talent est une propriété comme toute autre, et de meilleur aloi ; propriété qui doit produire à son maître en rapport avec son mérite. Ce fut donc dans le but de déraciner des abus aussi honteux que

achever son compte. Enfin nous saurons dire des poètes bucoliques qu'il n'y en a pas eu un qui n'ait porté aux nues le doux miel et le blanc lait. Ainsi donc nous soutiendrons à la face des partisans d'une renommée aérienne et posthume, qui trouvaient mauvaise la vile direction que prennent nos bavardages, que si les grands poètes n'ont pas écrit pour manger, ils ont du moins mangé pour écrire.

fut composé et publié en 1807, sur l'avis de l'Excellentissime conseiller, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer ailleurs le zèle, un règlement des théâtres. On y inaugurait le mode de payer d'une manière juste et équitable. Tant pour cent était le prix établi pour les œuvres originales ; de sorte qu'une proportion exacte régnait entre le mérite de l'ouvrage et les moyens de l'entreprise ; celle-ci payait cher quand elle gagnait gros. Par malheur ce règlement peut être mis dans le nombre des choses ordonnées mais non accomplies, et nous trouvons l'an XXXII, pis que l'an VII ; contre-temps et reculade dus peut-être à la succession de révolutions qui ont affligé depuis cette époque notre infortuné pays.

Le mépris de la propriété ne s'arrête pas là. Les théâtres de province se croient autorisés, une comédie une fois représentée à Madrid, à en soustraire des copies frauduleuses, et à la représenter de toutes parts, fort persuadés de ce que les auteurs n'ont aucun droit de s'y opposer, et s'écriant avec la fable : *La Providence les créa pour moi !* Dans le même règlement, que nous avons sous les yeux, on établissait que lesdits théâtres, paieraient l'auteur d'une façon en rapport avec leurs ressources, ni plus ni moins que ceux de Madrid. Mais les auteurs crient : *Coutume fait loi !* Salut à la coutume ; il peut en être ainsi, mais alors je ne vois pas pourquoi on pend les voleurs, puisque c'est une coutume antique que celle de voler. Alors on ne pourra jamais corriger aucun mal invétéré. Mal soit de nous, si nous comprenons comment une mauvaise coutume peut arriver à être une bonne loi ! Mais c'est parce que c'est une coutume, qu'il faut l'abolir ; si ce n'en était pas une, nous ne réclamerions rien contre elle. Les abus qui existent sont ceux qu'il

faut déterrer, il n'y a pas à s'occuper de ceux qui n'existent pas.

A ces mots nous entendons les directions s'écrier : «Payer plus ? Impossible ! Ni les poètes, ni les auteurs, ni personne. Si nous étions.... »

Nous savons cela, seigneurs directeurs, et ici nous entrons dans un autre abus. Nous avons demandé pour les poètes la justice qui peut les animer dans leurs veilles. Nous demandons à cette heure pour les entreprises ce qui leur revient de droit.

A peine peut-on croire les charges énormes qui pèsent sur les malheureux théâtres. Laissons de côté un nombre considérable de places de toute sorte qu'ils sont obligés de donner pour rien par suite d'une autre coutume faisant aussi loi et aussi bonne que celle dont nous avons parlé plus haut; ne parlons pas de certaines considérations qu'avec toute espèce de gens ils ont à garder; bornons-nous à dire qu'elles dépassent quatre cent mille réaux, les sommes qu'annuellement ils ont à compter en espèces liquides à un nombre inouï d'établissements. Et pour qu'on ne croie pas que notre médisance ou notre partialité nous fasse parler, copions ici l'article 3 du chapitre 12, titre 2 du règlement proposé par un conseiller bien intentionné, éprouvé par un gouvernement éclairé, et sanctionné par un souverain à qui nous devons notre gratitude.

« La présente note soumettra à l'attention du roi quelque moyen pour la plus prompte extinction de ces charges, car véritablement il n'y a aucun rapport entre les trois colysées et les hôpitaux de Madrid, les frères de Saint-Jean-de-Dieu, les filles de Saint-Joseph, et l'hospice de Saint-Fernand. Ces établissements absorbent une bonne partie des produits des théâtres, de là vient que les acteurs sont mal payés,

la décoration ridicule et mal organisée, les costumes malpropres et indécents, l'éclairage insuffisant, la musique pauvre, le corps de ballet très-mauvais ou nul. De là vient que les poètes, les artistes, les compositeurs qui travaillent pour la scène sont tristement récompensés, qu'on invente et qu'on ne représente que des pièces méprisables. De là, principalement enfin la décadence et la déplorable infériorité de nos spectacles. »

Que pourrions-nous ajouter à une aussi énergique période ? Donc, nous demandons pour les entreprises qu'on débarrasse d'obstacles et de respects importuns le chemin de leur spéculation ; que tant qu'il y aura entreprises, elles commandent chez elles comme seules maîtresses. Cela suffira à donner au théâtre une impulsion incalculable. Alors les administrations théâtrales, à l'aise et en liberté dans leurs opérations, marqueront chaque jour d'un progrès, récompenseront mieux les acteurs mesquinement payés, et les poètes pas du tout.

Nous n'avons rien dit des améliorations concernant la condition des acteurs, parce que le mal de ce côté va, nous l'espérons, être bientôt guéri. L'établissement d'une école dramatique dirigée par deux de nos meilleurs acteurs, sous l'immédiate protection d'une reine qui est venue faire tant de bien à notre pays, nous fait concevoir cette joyeuse espérance. Jusqu'à présent on a cru qu'il suffisait ou d'avoir de la mémoire ou un souffleur, pour être comédien, et même nous avons connu des comédiens qui, faute de savoir lire se faisaient lire par d'autres leurs rôles, afin de les apprendre. Qu'on nous dise si ce sont des gens de cette espèce qui peuvent interpréter sur la scène les beautés qu'ils ne savent ni lire, ni apprécier, prendre, nou-

veaux Protées, la forme de tous les caractères, de tous les génies possibles, et enseigner les bonnes façons et les bonnes mœurs ? Nul n'a plus besoin de faire une longue étude de l'histoire, de l'homme et du cœur humain, que celui qui veut prendre le masque de toutes les passions, l'apparence de toutes les époques : nul n'a plus besoin d'avoir eu une bonne éducation qu'un acteur, qui doit être sur les planches un modèle d'éducation.

Que de petits obstacles nous pourrions citer encore, si nous le permettaient les bornes que nous avons imposées à nos feuilles ! Que de choses nous laissons à dire ! Il suffirait cependant, pour obvier à tous ces petits obstacles que nous passons sous silence, de la réalisation des améliorations principales que nous avons proposées, avec cela seul nous nous tiendrons pour très-heureux. Malheureusement nos idées passeront comme nombre d'autres qui se disent continuellement et qu'on n'entend pas. La vérité est que ce sont là des choses qui ne peuvent s'achever en un jour ; mais ce sont des choses qu'on n'aura chance d'achever qu'après les avoir d'abord commencées.

Ainsi, que le public se forme, et si d'autres causes ne concourent pas, comme il est à désirer, à cette instruction générale si nécessaire, que ceux qui écrivent pour le public prennent sur eux une tâche aussi ardue : plus généreux que jusqu'à présent, qu'ils ne se plient pas au mauvais goût ; qu'ils fassent la loi, qu'ils ne la reçoivent pas. Que la propriété soit reconnue, que le talent le soit aussi ; que le tréâtre soit déchargé des énormes tributs qui l'accablent ; que les acteurs s'améliorent, et qu'ils soient largement payés. Qu'une censure bien entendue veille à ce que notre religion et nos lois soient respectées des écrivains, mais sans

jamais mettre d'obstacles à la représentation d'une œuvre innocente. Alors, nous l'affirmons, alors nous aurons un théâtre espagnol, alors le sol des Lope, et des Calderon, des Tirso et des Moreto, recommencera à produire des génies : alors nous pourrons dire que nous avons une littérature, que nous avons un théâtre, ce divertissement rationnel qu'ont tous les pays cultivés et que jusqu'à présent nous avons laissé succomber à la puissante influence d'une infinité de tristes causes réunies.

En commençant notre numéro, nous avons dit que nous ne croyions pas qu'une occasion plus favorable pût se présenter d'exposer à la lumière du jour ces idées ; à présent, en terminant, nous ajoutons que de meilleures circonstances ne pourraient s'offrir pour mener à bien leur exécution. C'est notre reine, à qui nous devons déjà tant de reconnaissance, qui nous inspire cette confiance. Sa protection marquée pour tout ce qui est bon, un mois glorieux qui peut compter plus de grandeur que trois siècles précédents, de si belles choses qui se sont accomplies par sa volonté seule, nous font espérer que cette réforme que nous proposons, etqui offre tant de difficultés de moins, sera due aussi quelque jour à sa bienfaisante impulsion.

En attendant, nous nous contentons de la désirer, d'employer tous les moyens qui sont à notre portée pour coopérer à une si grande œuvre, et nous terminons comme don Gutierre de Càrdenas termina l'avis qu'il donnait à don Fernand-le-Catholique.

« Tel, sire, est mon sentiment : s'il est prudent, Dieu en soit loué ; s'il est contraire au vôtre, ma loyauté mérite pardon : ce que vous déterminerez, sera le meilleur et le plus sage. »

Le Bachelier.

LETTRE D'ANDRÉ NIPORESAS

AU BACHELIER.

Mon cher Bachelier, j'ai reçu toutes tes lettres, sans avoir répondu à aucune, grâce à cette paresse du pays qui nous tient tous un peu moins qu'endormis ; mais tu me demandes diverses choses, il peut t'être agréable de les savoir, je vais donc te répondre question par question, et comme je le pourrai ; car, ainsi que tu dois le savoir, pour ce qui est de coordonner mes idées je ne suis pas fort, et pour ce qui est de les exprimer, je suis faible. A la place de ce qui me manque, de bonnes qualités logiques et oratoires, tu trouveras en moi une bonne foi à l'épreuve du XIX[e] siècle, une innocence plus qu'ordinaire, une saine intention, et le meilleur de tout, un respect dont tu seras étonné pour toutes choses, un égard pour les personnes que tu devras nécessairement considérer comme très-salutaire.

Faisons un alinéa à part pour te vanter ma méfiance, elle le vaut ; elle est telle que dès ma plus tendre enfance on me donna le sobriquet de *Niporesas* (1); sobriquet qui devint un nom, de même qu'il y a des noms qui deviennent des sobriquets. Tout le mal de ma méfiance

(1) NI POR ESAS, *(sous entendu* : COSAS *ou* PRUEBAS). *Ni par ces choses, ou preuves* ; c'est-à-dire apparemment : *si bonnes que soient les allégations fournies, ne se laissant persuader* PAS MÊME PAR ELLES.

est de vivre plus du passé que du présent : je fus sot, ce qui n'est pas peu de bonheur, car beaucoup le sont encore, et un très-grand nombre le sera jusqu'à sa mort; je fus sot, c'est-à-dire je me suis abusé maintes fois, d'où il suit qu'aujourd'hui me voilà réduit exclusivement à croire en Dieu, car, quant à croire aux hommes, je ne le fais pas sans une extrême circonspection. Laissons cela, la matière est glissante, et je ne voudrais pas être inquiété pour mes écritures.

Tout ce que tu me dis des Batuèques me plaît beaucoup; leurs avantages sur les autres pays, sont en effet nombreux, comme tu dis fort bien dans tes missives, je ne sais vraiment plus lesquelles; c'est mon pays enfin, et avec ou sans motif, j'en suis fier. J'en conviens, surtout avec toi dans ta sixième lettre : une seule chose manque aux Batuèques, la parole; c'est précisément ce qu'a coutume de dire un mien ami de ta connaissance, garçon ne manquant pas de moyens, bête et laid, du reste fort plaisant, et bègue moins que personne au monde.

Avec tout cela, me semble-t-il, ce pays promet; il n'y a pas longtemps j'aurais considéré, si je n'avais pas été comme je te l'ai dit incapable de toute croyance, les Batuèques, comme devant, dans une couple de siècles, disparaître de la surface du globe; cela supposé, à quoi bonne aurait été ta faconde? Tu aurais pu la jeter par la fenêtre; dans ce cas, en effet, cela eût pu se faire du moins, tes louanges démesurées fussent devenues inopportunes; mais peut-être aussi serions-nous revenus promptement les mériter; c'est, n'est-il pas vrai? dans la possibilité des vicissitudes humaines, et l'on peut tout attendre de notre bon naturel, je te conseille donc de ne pas rayer encore les Batuèques de ta carte.

Je te félicite de ce que les universités se soient ouvertes pour toi, je veux dire de ce que tu aies cessé d'être auteur pour retourner à tes études. Là tu vas franchir la distance qui sépare le moins du plus, le baccalauréat de la licence ou du doctorat; car, je le suppose, tu vas monter immédiatement en cessant d'écrire des feuilletons ne valant pas ce qu'ils pèsent, et pouvant te peser plus qu'ils ne te valent.

Tu me demandes l'état de ma famille, je vais t'informer comme je pourrai du sort de chacun (1).

Le petit Antoine est bien portant; on lui a fait la

(1) Notre intention n'est en aucune façon d'incriminer dans les tableaux que nous allons tracer la justice de notre gouvernement; il n'y a nation si bien gouvernée où n'aient accès plus ou moins d'abus, où l'administration la plus énergique ne puisse être surprise par les artifices et les menées des subalternes. Toute autre est notre idée. Au moment même où nous voyons à la tête de notre gouvernement une reine nous mener rapidement, d'accord avec son auguste époux, de progrès en progrès, nous, désireux de coopérer de tous nos moyens, en bons et fidèles sujets, à ses bienveillantes intentions, prenons la liberté de signaler dans nos bavardages des abus qui, malheureusement et par l'essence même des choses, ont été toujours et partout trop fréquents, persuadés que si l'autorité protége ouvertement la vertu et l'ordre, on ne peut lui déplaire en élevant la voix contre le vice et le désordre, ni, à plus forte raison, en faisant sous le couvert d'un ton plaisant et moqueur des critiques générales, sans application d'aucune sorte, et dans une feuille tendant plutôt à éveiller par sa lecture quelque léger sourire qu'à gouverner le monde.

Nous protestons contre toute allusion, toute application personnelle, comme dans nos numéros précédents. Nous avons fait des peintures de mœurs, non des portraits. Plus loin nous parlons d'emplois et d'employés, des mauvais s'entend; les bons, que nous respectons, ne se tiendront pas pour offensés; quant aux autres, ils n'ont droit aux égards de personne.

(Note de l'auteur).

faveur de le nommer capitaine, avec la solde et le reste, à cause des mérites de son père, qui, depuis au moins quatre ans, gagne au service de Sa Majesté quarante mille rèaux, Je voudrais que tu le visses, il est si gentil avec ses deux petites épaulettes et son épée, semblable à un jouet. Que veux-tu? A cet âge! huit ans! Il remplit la maison de bonshommes de papier, dit que ce sont les ennemis, leur coupe la tête, et c'est une joie toute la journée avec lui. Déjà on ne peut le servir assez promptement, il bat les valets; tout cela nous plaît infiniment à nous tous, et jamais il n'oublie de dire qu'il a je ne sais combien de mille réaux de solde. Sa mère le mange de baisers. Il est bon d'en avertir, monsieur le capitaine est déjà d'une certaine force et très-avancé dans la grammaire, d'où nous concluons tous qu'il sera quelque jour un grand militaire.

Michel est aussi en bonne santé, on ne l'a fait rien moins que lieutenant; à la vérité il avait quarante-deux années de service, s'était trouvé dans toutes les rencontres d'importance de ces temps derniers, avait été fait deux fois prisonnier, comptait dix-sept blessures et un œil de moins : mais qu'est-ce cela auprès d'une lieutenance! Voilà comme on l'a récompensé; et il en saute de joie. Il prétend aller au régiment du capitaine Antoine, pour le seul plaisir d'être réuni à lui; cela se conçoit, ils sont parents, et il le désire tant que, quoique lieutenant, a-t-il coutume de dire, il lui enseignerait volontiers à être capitaine. On ne peut refuser à Michel une âme excellente. Comme l'autre est un enfant, sans aucun doute il pourra tirer profit de quelques petites leçons de son oncle.

On a fait du petit Juan un interprète, aussi a-t-il pris un maître de français, et se propose-t-il d'en

prendre un d'anglais; cela, en soi, quoiqu'il soit déjà en possession de sa place, est fort raisonnable; il ne faut pas dédaigner d'apprendre des langues, il ne sied pas, dit-il, à un interprète de n'en savoir aucune; en cela il a quelque raison et fait preuve d'une grande aptitude. Il doit cela à sa fortune; car, six adolescents de beaucoup de savoir, murmure-t-on, ambitionnaient la place, mais ils n'avaient, ajoute-t-on, ni sou ni maille. Qu'ils cherchent fortune ailleurs, ami, tout le monde ne peut pas être interprète.

Georges Frasco, que tu connais, a eu plus de malheur. Il sollicita une place de surveillant je ne sais où. L'ancien titulaire était fort malade; les médecins mêmes avaient désespéré de lui, il n'était pas encore mort, mais il allait mourir d'un moment à l'autre. Cela se passait à quatre heures. Notre homme le sut, et présenta un mémoire vers quatre heures et un quart. Mais il arrivait trop tard, lui dit-on, la place était déjà donnée. Quelle promptitude du diable! En vain il allégua ses grandes connaissances dans la partie et son exactitude bien connue. On donna la surveillance à un bon monsieur, aveugle comme signe particulier, ou à peu près; on avait eu pitié de lui, disait-on, parce qu'il se trouvait ruiné des suites d'une erreur de compte. Certes, c'était une charité. Le pauvre homme!

Georges revint, tête basse comme un coupable; mais il était furieux, il voulait redevenir tel qu'il avait été dix ans auparavant, c'est-à-dire quand tout petit... Conçois-tu qu'il se souvienne aujourd'hui de... De fait il est tout changé.

Julianita a fait un bon mariage, elle a épousé un jeune homme fort bien et fort riche. Disons-le en passant : elle avait eu l'habileté de lui cacher une liaison antécédente ayant duré quatre ans, et dont elle avait

un fils tenu secrètement au collége. Le jeune époux a un caractère excellent, il se fait aimer de toute la famille, il est fou de sa femme. Ces jours passés il disait en parlant de la vertu de sa moitié qu'il en mettrait sa main au feu, vois s'il est avisé. A ce propos, il ajoutait que de sa vie il ne se serait marié avec une veuve, car il avait toujours cherché une femme neuve pour l'apprendre à sentir, et il se félicitait d'avoir atteint son but.

Tu me demandes si, moi aussi, j'ai visé à quelque chose. Je vais te répondre. Je ne vise à nul emploi, car je sais qu'on doit m'en donner un, quoique Batuèque. Beaucoup me l'ont offert, mais jamais encore on ne me l'a livré. Oui, on me dit de ne pas tant presser, d'y compter, d'attendre un peu. Maintenant ce n'est pas le moment opportun, jamais non plus ça ne l'a été; quelquefois j'arrive trop tard, d'autres fois trop tôt! Vois si je suis maladroit, ne semble-t-il pas que je prenne modèle sur Barrabas lui-même? Cependant j'ai beaucoup de protecteurs, et comme je puis être bon à quelque chose, on me l'assure si souvent, il peut bien se faire qu'un jour on me donne une place. Je te dirai plus : parfois quand j'entends quelqu'un, il m'arrive de le croire, il faut bien faire mon salut avec l'aide de Dieu, notre maître à tous, et de la bonne et chrétienne vie que je pense avoir menée. Tu le vois, de ce côté j'enfreins presque mon système d'incrédulité.

D'ailleurs, quoique ne visant à rien, je ne laisse pas de le reconnaître : il n'y a rien tel qu'une place et une solde courant toujours ni plus ni moins qu'un ruisseau. L'un, se disant malade ou non, laisse là son bureau, et court la paie, l'autre y lit gratis et devant le feu la *Gazette* et le *Courrier*, un cigare fait passer

l'autre, et l'heure de sortir arrive peu après celle d'entrer. S'il y a dans la maison un enfant de huit ans, on lie commerce avec lui, quoiqu'il ne sache ni ne veuille savoir encore la doctrine chrétienne, et c'est œuvre méritoire. Tel autre sert-il à rien le cas venu; a-t-il un seul ennemi? le rançonne-t-on d'un sou? La bonne petite solde est là, toujours, si ce n'est pour le travail qu'on fait à présent, au moins pour celui qu'on n'a pas fait auparavant. Quoique ces raisons, capables d'ébranler le monde, ne me fassent pas goûter par trop les caprices du hasard, je suis du pays, et rien qu'à cause de cela j'aime cette façon de comprendre les choses, aussi naturellement que le poisson aime l'eau. Le travail, pour telle ou telle carrière, n'est pas dans notre nature, ne va pas à notre entendement; il n'y a pas besoin d'un semblable aide pour tout savoir.

Il y a d'autres petits avantages des emplois, qu'on pourrait citer : dans quelques-uns, par exemple, il vous passe par les mains des sommes parfois assez rondes. On rend les comptes, où on ne les rend pas, ou on les rend à sa manière; non que cela me paraisse mal, non certes; ce que Dieu a donné que saint Pierre le bénisse. Mais l'employé un tel, disent quelques-uns, ne prend pas garde à ce qu'à chacune de ses mains par où passent lesdits ruisseaux il reste toujours quelque bribe. Peut-il en être autrement, je vous le demande? Il y a des choses gluantes par elles-mêmes, approche-toi d'une outre de miel, tu t'en empliras nécessairement, ce ne sera en aucune façon ta faute, mais bien celle du miel qui te salit malgré toi.

Un ami de mon père avait un de ces emplois, il recevait dix mille réaux de solde et s'en faisait qua-

rante mille de ses mains engluées, mais tout cela tombait chez un excellent monsieur sachant l'employer. L'an passé, il eût pu jurer ses grands dieux en être venu à donner au bout de douze mois quelques cents réaux de différents côtés, une piastre par ci, un douro par là, soit à de jeunes personnes peu à leur aise, soit à d'autres pauvres gens de cette espèce; car il était, certes, fort charitable, et aimait faire l'aumône. Oui (1) de cette manière qu'importe qu'il lui reste quelque chose aux mains ? Ce qu'on ôte aux hommes, on le donne à Dieu, si c'est ôter quelque chose aux hommes que s'approprier de petits et innocents profits venant d'eux-mêmes, comme en roulant. S'il s'agissait de quelqu'un allant sur la grande route attaquer les voyageurs, bien ; mais empocher dans le bureau même, avec toute la commodité possible, et sans le moindre risque... je suppose, par exemple, que tu sois en affaire, que de ton affaire résulte un bénéfice ; ce bénéfice, que tu l'abandonnes à un ami, pour le seul plaisir de lui être agréable ; cela me paraît fort raisonnable, tout le monde en ferait autant. Cet ami, redevable de sa fortune à une bonne intention de ta part, ne fera rien de très-extraordinaire, s'il est reconnaissant, en te laissant délicatement dans la main quelques onces... Mais non, use de scrupules, ne les prends pas; un autre les prendra, et le pis de tout l'ami se fâchera et aura raison. Du moment qu'il est maître de son argent, lui, pourquoi le verrait-on d'un mauvais œil, le donner à qui bon lui semble, ou le jeter par la fenêtre ? En outre la reconnaissance est

(1) L'auteur au lieu d'employer ici le *si* espagnol qui correspond au *oui* français emploie le mot français lui-même, en l'écrivant selon la prononciation espagnole : *ui*.

une grande vertu et ce serait une grandissime grossièreté de blâmer un brave homme qui... Allons... le monde serait bien si les vertus disparaissaient, s'il n'y avait ni employés serviables, ni cœurs bien nés.

C'est comme quand vient te demander une faveur une senora, jolie d'accenture, ou accompagnée d'une enfant, sa fille. Comment te refuser à écouter une senora avec sa fille? Il faudrait avoir des entrailles de tigre. Je t'assure que ce serait pour moi un des cas où ma galanterie ne resterait aucunement en arrière. Jésus! Une senora!

Ajoute ceci : savoir dans un cabinet se donner du ton, faire attendre les hommes et les femmes quand elles sont laides dans la salle d'audience, dire au portier que le patron est fort occupé, ne faire attention à personne en entrant ou en sortant, renforcer sa voix, hausser son col, être ahuri, c'est là un métier tout appris. Je ne veux pas dire que là doivent se borner leurs fonctions, aux buralistes, mais je serais curieux d'en voir quelques-uns.

Certes, il y a chez nous des hommes qui ne font autre chose, et c'est le plus grand nombre. « Que peut-on être sinon employé? me disait, ces jours passés, un ultra-batuèque. Voudriez-vous que, dans nos pays, des gens accoutumés à leurs heures, à leur bureau, à leur *Gazette*, à leur cigare aillent se fourrer dans la tête une demi-douzaine de sciences et d'arts utiles, comme on les appelle ; changer totalement enfin leur genre de vie passée, perdre la douce perspective du salaire et des profits adhérents aux mains? Ce serait folie, Dieu le sait, car moi et nombre d'autres de ma connaissance, nous avons des têtes faites peut-être pour les sciences et les arts, mais bien plus certainement pour les perruques, je le dis avec fierté. Assurément

mon père et même mon aïeul n'eurent jamais la moindre idée de ce qu'était un livre; tout au plus s'ils savaient signer, mais l'un mourut à 85 ans, l'autre à 90, aucun des deux ne connut la plus mince maladie ; et n'allez pas croire que ce fussent de pauvres hères, au contraire, employés toute leur vie, on peut dire d'eux qu'ils mirent leurs dents à leur bureau et qu'ils les y laissèrent, et lorsqu'ils moururent l'un avait une croix et l'autre deux. »

Il avait raison le Batuèque. Tu peux donc le voir, si je ne prétends à rien, ce n'est pas faute de savoir ce qu'entraîne avec elle une place. Je ne trouve pas cette manière de vivre plus mauvaise qu'une autre, mais il y en a peu de places, sans cela j'aurais la mienne ; voici notre malheur : ainsi qu'il en a été sous tous les régimes, tout est aujourd'hui question de nombre, toute l'affaire est dans les hauts et les bas ; il s'agit de savoir simplement lesquels seront maîtres des places. Il y a dix emplois, voilà le mal et vingt prétendants. Je considère que tout serait réglé s'il y avait vingt emplois et dix prétendants ; je ne sais même comment on ne s'est pas arrangé pour cela, car c'est une vérité qui saute aux yeux.

Étonne-toi pourtant : comme il y a des hommes de toute sorte, un Batuèque, de ceux qui par moments ne le paraissent pas, me disait hier à ce sujet : « Les Batuèques bien intentionnés pour leur patrie doivent commencer par mettre de côté la manie des emplois, et brûler tous les mémoires faits et à faire ; si le gouvernement a besoin d'hommes, il en cherchera, on sait où ils sont, on les connaît assez, celui qu'on ne cherche pas ne doit pas se faire chercher, mais réfléchir et travailler. S'il y a un pays où un homme puisse se créer un bien-être dans une branche quel-

conque d'arts ou de sciences, c'est celui-ci où il y a d'arts et de sciences une telle rareté. Mais si l'on vient appeler bon gouvernement celui qui donne à chaque bourgeois vingt-quatre mille réaux de rente pour son adhésion manifeste, il n'y en aura jamais pour les Batuèques, car tous, petits et grands, nous sommes enclins et fort enclins à toucher la paie soit le dernier jour du mois, soit le premier du suivant. Ajoutez à cela que persister dans la voie présente, c'est découvrir Pierre pour couvrir Paul, et, saint pour saint, je préfère, je le déclare hautement, voir rester vêtu celui qui est vêtu. Oui, monsieur André, nous aurons ici un commencement d'espérance, quand tous reconnaîtront la nécessité de ne pas tirer plus de sang de ce corps déjà épuisé, quand tous mes compatriotes auront de sages idées, un plan uniforme, une marche prudente, moins d'égoïsme, moins de peur, moins de partis et de couleurs, moins de paresse et de fainéantise; quand le ciel nous enverra la lumière pour voir, l'application pour travailler ; quand nous aurons enfin le vrai désir d'être heureux, car celui qui vraiment le désire est fort près de l'être, et le ciel sera probablement assez bon pour vouloir tout ce que nous souhaiterons de bon cœur. »

Vois, mon Bachelier, où s'égara le Batuèque. On le voit, il y a des fous. La lumière pour voir ! Nous sommes mieux dans les ténèbres ; de cette manière Dieu sait ce que chacun peut heurter à tâtons ; il arrive ainsi qu'en cherchant une chose, on en trouve sous sa main une autre à laquelle on ne s'attendait pas. Le plus qui puisse arriver est de faire, en jouant à chercher le bien, comme le joueur à la marmite : il la laisse d'ordinaire derrière son dos, et envoie ses coups de bâton dans l'assistance. Cela se voit.

Moi, qui tiens pour sottises toutes les fariboles qu'on voudrait nous conter, qui m'appelle Niporesas, qui connaît ma patrie et mes Batuèques comme ma maison et mes enfants, je me trouve bien où je suis ; si la semence ne doit pas tomber en bonne terre , ne semons pas.

Sur ce, je termine ma lettre, une lettre ne doit pas être longue comme un mémoire, ni courte comme une addition.

J'ai répondu complètement à la tienne. Je t'ai donné des nouvelles de ma famille, de ma personne, même de mes opinions. Maintenant prie Dieu que ceux qui me protègent me donnent promptement un de ces petits emplois à se salir les mains, pour me courber à terre avec ma défiance, sinon je serai mécontent, et c'est une mauvaise chose. Si au contraire on me le donne, je le servirai comme tout Batuèque, ou il me servira, pour mieux dire ; alors, certes, je dirai que nous vivons en pleine prospérité, comme on veut me le faire croire par des preuves qui ne sont pas des preuves.

Ton ami ANDRÉ NIPORESAS.

REVENEZ DEMAIN.

Ce dut être un grand génie que celui qui le premier appela la paresse péché mortel ; pour nous, qui déjà, dans un de nos précédents articles, avons été plus sérieux que jamais nous ne nous l'étions proposé, nous n'entrerons pas à cette heure dans de longues et profondes recherches au sujet de l'histoire de ce péché, quoique nous sachions qu'il y a des péchés plein l'histoire, et que l'histoire des péchés serait un tant soit peu divertissante. Convenons seulement que ce qui porte ce nom a fermé et fermera les portes du ciel a plus d'un chrétien.

Je faisais par hasard ces réflexions il y a quelques jours, quand se présenta chez moi un étranger, de ceux qui, en bonne ou mauvaise part se font toujours de notre pays une idée exagérée et hyperbolique, de ceux qui croient ou que les hommes d'ici sont encore les splendides, francs, généreux et chevaleresques êtres d'il y a deux siècles, ou même que ce sont les tribus nomades de l'autre côté de l'Atlas : dans le premier cas ils viennent s'imaginant que notre caractère se conserve aussi intact que notre ruine ; dans le second, tout tremblants sur nos routes, et ils demandent si ce sont des voleurs qui vont les dépouiller, que les individus de quelque corps-de-garde établi précisément pour les défendre des hasards d'un voyage, hasards communs à tous les pays.

La vérité est que notre pays n'est pas de ceux que

l'on connaît à première ni à seconde vue, et si nous ne craignions pas qu'on nous appelât téméraires, nous le comparerions de bon gré à ces tours de prestidigitation surprenants et impénétrables pour qui ignore leur artifice, qui consistant en une grandissime bagatelle ont coutume, après qu'ils sont connus, de laisser étonné de son peu de perspicacité celui-là même qui s'est creusé le cerveau pour leur trouver des causes extraordinaires. Maintesfois l'ignorance de la cause déterminante des choses nous fait croire qu'elles doivent en avoir une profonde pour se maintenir à l'abri de notre clairvoyance. L'orgueil de l'homme est tel qu'il aime mieux déclarer à haute voix les choses incompréhensibles, quand il ne les comprend pas, que de confesser que les ignorer peut dépendre de son inaptitude.

Nonobstant cela, comme chez nous autres même, beaucoup se trouvent dans cette ignorance des vrais ressorts qui nous meuvent, nous n'avons pas le droit de nous étonner que les étrangers ne puissent pas si facilement les apercevoir.

Ce fut un de ces étrangers qui se présenta chez moi, pourvu de compétentes lettres de recommandation auprès de ma personne. Des affaires de famille embrouillées, des réclamations futures, et en outre de vastes projets conçus à Paris de placer ici ses considérables capitaux dans telle ou telle spéculation industrielle ou commerciale étaient les motifs qui l'amenaient dans notre patrie.

Accoutumé à l'activité dans laquelle vivent nos voisins, il m'assura formellement qu'il pensait rester ici fort peu de temps, surtout s'il ne rencontrait pas promptement un objet sûr en quoi convertir ses fonds. L'étranger me parut digne de quelque considération,

je liai vite amitié avec lui, et plein de regret je cherchai à lui persuader de s'en retourner chez lui le plus tôt possible tant que sérieusement il voyagerait dans tout autre but que celui de se promener. Comme il s'étonnait du propos, il me fallut m'expliquer plus clairement. « Tenez, lui dis-je, Monsieur Sans-Délai, c'est ainsi qu'il s'appelait ; vous venez avec la résolution de passer quinze jours ici, et d'arranger pendant ce temps vos affaires. — Certainement, me répondit-il. Quinze jours, et c'est beaucoup. Demain pendant la matinée nous cherchons un généalogiste pour mes affaires de famille ; le soir il parcourt ses livres, découvre mes ancêtres, et dans la nuit je sais qui je suis. Quant à mes réclamations, après-demain je les présente fondées sur les preuves qu'il m'a fournies, légalisées en bonne forme ; et comme ce sera une chose claire et de justice irréfutable (car seulement dans ce cas je ferai valoir mes droits), au troisième jour le cas se juge, et je suis maître de mon bien. Quant à mes spéculations, au placement de mes capitaux, le quatrième j'aurai présenté mes offres. Elles seront bonnes ou mauvaises, admises ou rejetées sur-le-champ, cela fait cinq jours ; pendant les sixième, septième et huitième je vois ce qu'il y a à voir dans Madrid ; je me repose le neuvième ; le dixième je prends ma place dans la diligence, s'il ne me convient pas de rester plus longtemps ici, et je retourne chez moi ; sur les quinze jours, il m'en reste encore cinq. » A ces mots de M. Sans-Délai, j'essayai de réprimer une envie de rire qui, depuis un moment déjà, me travaillait tout le corps, et si mon éducation suffit à refouler mon inopportune jovialité, elle ne fut pas assez forte pour empêcher d'arriver à mes lèvres un vague sourire d'étonnement et de regret que ses plans entreprenants

me faisaient monter au visage malgré moi. Permettez-moi, Monsieur Sans-Délai, lui dis-je moitié narquois, moitié sévère, permettez-moi de vous inviter à dîner pour le jour où vous compterez quinze mois de séjour à Madrid. — Comment? — Dans quinze mois vous serez encore ici. — Vous plaisantez? — Non, assurément. — Je ne pourrai m'en aller quand je voudrai ? Certes l'idée est gracieuse ! — Sachez que vous n'êtes pas dans votre actif et laborieux pays. — Oh ! les Espagnols qui ont voyagé à l'étranger ont acquis la coutume de parler mal de leur pays pour paraître supérieurs à leurs compatriotes.— Je vous assure que dans les quinze jours sur lesquels se base votre calcul, vous n'aurez pas pu parler même à une seule des personnes dont la coopération vous est nécessaire. — Hyperbole ! Je leur communiquerai à tous mon activité. — Tous vous communiqueront leur inertie. »

Je reconnus que M. Sans-Délai n'était pas fort disposé à se laisser convaincre autrement que par l'expérience, et je me tus dès lors, bien certain que les faits ne tarderaient pas beaucoup à parler pour moi.

Le jour suivant parut et nous allâmes tous les deux à la recherche d'un généalogiste, ce qui ne put s'effectuer que par informations d'ami à ami, de connaissance à connaissance : nous le rencontrâmes enfin, et le bon monsieur, étourdi de voir notre précipitation, déclara franchement qu'il avait besoin de prendre quelque temps; on insista, et par grande faveur il nous dit définitivement de repasser chez lui dans quelques jours. Je fis un sourire et nous nous éloignâmes. À trois jours de là nous revînmes. « Revenez demain, nous répondit la servante, monsieur n'est pas

encore levé. — Revenez demain, nous dit-on, le jour suivant, le maître vient de sortir. — Revenez demain, nous riposta-t-on le troisième, le maître fait la sieste. — Revenez demain, nous répéta-t-on le lundi d'après, il a été aujourd'hui aux taureaux. » Quel jour, à quelle heure se voit un Espagnol? Nous le vîmes enfin, et « Revenez demain, nous dit-il, je vous avais oublié. Revenez demain, votre affaire n'est pas terminée. » A quinze jours de là elle le fut; mais les renseignements que mon ami lui avait demandés concernaient un nommé Diez, et il avait entendu Diaz, les papiers qu'il apportait n'étaient bons à rien. En attendant de nouvelles preuves, je ne dis rien à mon ami, qui déjà désespérait de ne pouvoir jamais découvrir ses aïeux.

Il est clair que ce point de départ manquant, la réclamation n'aurait pas lieu.

Pour les offres qu'il pensait faire à divers établissements, à diverses entreprises très-utiles, il avait fallu chercher un traducteur; le traducteur nous fit passer par les mêmes péripéties que le généalogiste; de lendemain en lendemain il nous mena jusqu'à la fin du mois. Certes il avait chaque jour besoin d'argent pour sa nourriture, nous lui en avancions avec le plus grand empressement; malgré quoi jamais il ne trouvait un moment favorable pour travailler. Puis l'écrivain en fit autant avec les copies, outre qu'il les remplit d'erreurs, car de copiste qui sache écrire il n'y en a pas un dans ce pays.

Ne nous arrêtons pas là; un tailleur mit vingt jours à lui faire un frac qu'il avait commandé lui apporter dans les vingt-quatre heures; le cordonnier l'obligea par sa lenteur à acheter des bottes de confection; la blanchisseuse eut besoin de quinze jours

pour lui repasser une chemisette; et le chapelier, auquel il avait envoyé son chapeau pour en redresser les bords, le fit rester deux jours tête nue sans pouvoir sortir dehors.

Ses connaissances et amis ne venaient pas à un seul rendez-vous, et ne lui donnaient pas plus d'avis en y manquant qu'ils ne répondaient à ses missives. Quelles formes et quelle exactitude!

« Que vous semble de notre contrée, Monsieur Sans-Délai? lui dis-je, après ces épreuves. — Il me semble qu'il y a des hommes bizarres.... — Eh bien! ils sont tous ainsi. Capables de ne pas manger pour ne pas porter les morceaux à leur bouche. »

Pourtant, les jours allant et venant, il présenta dans certain établissement industriel que je ne citerai pas un projet d'amélioration, et le déposa en le recommandant très-expressément.

Quatre jours après, nous revînmes savoir l'issue de notre prétention. « Revenez demain, nous dit le portier. Le chef de bureau n'est pas venu aujourd'hui.» — Un motif important l'aura retenu, dis-je à part moi. Nous nous en allons faire un tour de promenade, et nous rencontrons, quel hasard, le chef de bureau sur le Retiro, très-occupé de se chauffer avec sa dame au beau soleil des clairs hivers de Madrid.

Mardi était le jour suivant, et le portier nous dit : « Revenez demain, car Monsieur le chef de bureau ne donne pas audience aujourd'hui.» — Il a sans doute de grosses affaires à traiter, dis-je. Comme je suis le diable, et que même j'ai été esprit follet, je cherchai l'occasion de jeter une œillade par le trou d'une serrure. Sa seigneurie jetait alors une cigarette au feu, tenait à la main le *Courrier*, y lisait une charade qui sans doute lui coûtait beaucoup de peine à deviner.

« C'est impossible de le voir aujourd'hui, dis-je à mon compagnon, sa seigneurie est, en effet, très-occupée. »

Il nous donna audience le mercredi suivant, et, quelle fatalité ! l'expédient, afin qu'on l'examinât, avait éte confié par malheur à la seule personne ennemie indispensable de Monsieur et de son plan, celle sur qui devait retomber tout le préjudice. L'expédient fut deux mois à l'examen, et nous revint aussi bien examiné qu'on pouvait l'espérer. La vérité est que nous n'avions pas pu rencontrer d'appui auprès d'une personne fort amie de l'examinateur. Cette personne avait des yeux fort beaux, lesquels sans aucun doute l'eussent convaincu, dans ses moments perdus, de la justice de notre cause.

L'examen terminé eut pour résultat que la section de la benoîte officine à laquelle nous nous étions adressés, nous rédigea un compte-rendu dans lequel elle exposait comme quoi le projet soumis n'avait aucun rapport à la branche d'administration dont elle était chargée ; il fallait rectifier cette petite erreur ; on fit passer le projet à la branche d'administration, à l'établissement, au bureau correspondant, et nous voici cheminant depuis plus de trois mois toujours à la queue de notre expédient, comme un furet qui cherche le lapin sans pouvoir le faire sortir ni mort ni vif du terrier. Au point où nous en étions, en effet, notre cas était semblable : l'expédient sortit du premier établissement et n'arriva jamais au second.
« On l'a emporté d'ici tel jour, disaient-ils dans l'un.
— Rien ne nous est parvenu, disaient-ils dans l'autre.
— Ma foi ! dis-je à M. Sans-Délai, savez-vous que notre expédient peut bien être resté dans l'air comme l'âme de Garibay, et percher à cette heure comme une

colombe sur quelque toît de cette active population? »

Il fallut faire un autre projet, chercher de nouvelles protections, passer par de nouvelles vicissitudes, quel délire! « Il est indispensable, dit le buraliste d'une voix enflée, que ces sortes de choses passent par une filière régulière. » C'est-à-dire que, comme dans le service militaire, le mérite consistait pour notre expédient à compter tant d'années de service.

En dernier lieu, après environ la moitié d'une année passée par l'expédient à aller, à venir, à être à la signature, ou à l'examen, ou à l'approbation, ou à l'expédition, ou sous la table, par nous à revenir toujours le lendemain, le projet nous fut rendu avec une petite note, en marge, qui disait : « Malgré la justice et l'utilité de la proposition du requérant, refusé.» — «Ah! ah! M. Sans-Délai, m'écriai-je riant à gorge déployée, voilà comme on fait les affaires chez nous. » Mais M. Sans-délai, se donnait à tous les buralistes, nous voulons dire à tous les diables. « Et c'est pour cela que j'aurai fait un si long voyage? Après six mois tout ce que j'aurai obtenu sera que l'on m'ait dit journellement de toutes parts : *Revenez demain*, et quand cet heureux *demain* arrive enfin, on nous dit rondement que non? Et je viens leur donner mon argent? Je viens leur offrir mes services? Il faut que l'intrigue la plus embrouillée se soit manigancée pour s'opposer à nos vues. — L'intrigue, M. Sans-Délai? Il n'y a pas d'homme capable de suivre deux heures une intrigue. La paresse est la vraie intrigue, je vous jure qu'il n'y en a pas d'autre : c'est là le grand ressort caché; il est plus facile de nier les choses que de s'en occuper. »

A ce propos je veux ne pas passer sous silence cer-

taines des raisons que l'on me donna pour le refus susdit, quoique se soit une petite digression.

« Cet homme court à sa perte, me disait un personnage fort grave et fort patriote. — Ce n'est pas une raison, lui répondis-je : s'il se ruine, on n'aura rien perdu à lui accorder ce qu'il demande ; il portera la peine de son audace ou de son ignorance. — Comment a-t-il pu se mettre cela en tête ? — Eh ! supposez qu'il veuille jeter son argent par la fenêtre, supposez qu'il veuille se perdre, ne peut-on pas mourir sans l'approbation d'un chef de bureau ? — Cela même que ce seigneur étranger propose peut préjudicier à ceux qui jusqu'alors ont fait d'une autre manière. — D'une autre manière, c'est-à-dire plus mal ? — Peut-être, mais on a fait ainsi. — Ce serait dommage que la mode de mal faire passât. Ainsi donc, parce que toujours les choses se sont faites de la plus mauvaise manière possible, il sera nécessaire d'avoir des égards envers les continuateurs du mal ? On devrait plutôt songer à voir si le vieux ne nuit pas au neuf. — C'est ainsi établi, c'est ainsi que l'on a fait jusqu'ici, c'est ainsi que nous continuerons de faire. — Alors on devrait vous donner de la bouillie, comme quand vous veniez de naître. — Enfin, seigneur Figaro, c'est un étranger. — Et pourquoi les naturels du pays n'imiteraient-ils pas cet étranger ? — C'est avec de telles escroqueries qu'on nous tire le sang des veines. — Monsieur, m'écriai-je, sans pousser plus loin ma patience, vous êtes dans la plus grande erreur. Vous êtes comme la plupart, vous avez la diabolique manie de commencer toujours par trouver des obstacles à toute amélioration, laissant de les surmonter à plus fort que vous. Ici nous avons le fol orgueil de tout ignorer, de vouloir tout deviner, et de ne pas recon-

naître de maîtres. Les nations qui, avec l'ignorance ont eu le désir de savoir, n'ont pas employé d'autre moyen que de recourir à qui savaient plus qu'elles.

« Un étranger, poursuivais-je, qui se rend dans un pays inconnu de lui, pour y risquer ses fonds, met en circulation un capital nouveau, contribue au bien-être de la société, à laquelle il rend un immense service avec son talent et son argent. S'il perd, c'est un héros, s'il gagne, il est très-juste qu'il retire le prix de son travail, car il nous procure des avantages que, seuls, nous ne pouvions acquérir. Cet étranger, qui s'établit dans ce pays, ne vient pas lui soutirer son argent comme vous le supposez; il y demeure nécessairement, il s'y attache, et au bout d'une demi-douzaine d'années, non-seulement il n'est plus étranger, mais encore il ne peut plus l'être; ses plus chers intérêts et sa famille le lient au nouveau pays qu'il a adopté; il conçoit de l'affection pour le sol où il a fait sa fortune, pour le peuple parmi lequel il s'est choisi une compagne; ses enfants sont Espagnols, et ses petits-enfants le seront; au lieu d'extraire l'argent, il est venu laisser un sien capital qu'il apportait, le convertissant et le faisant valoir; il a laissé un autre capital de talent, qui vaut pour le moins autant que celui d'argent; il a entretenu le nombre, petit ou grand, de naturels dont nécessairement il lui a fallu s'entourer; il a propagé le progrès, et même contribué à l'accroissement de la population avec sa nouvelle famille. Convaincus de ces importantes vérités, tous les gouvernements sages et prudents ont appelé à eux les étrangers; c'est à sa grande hospitalité que la France a toujours dû son haut degré de splendeur; c'est aux étrangers que la Russie a fait venir de tous les points du monde que

cette nation doit d'être arrivée à figurer parmi les premières, en beaucoup moins de temps que d'autres n'en ont mis à reculer jusqu'au rang des dernières ; c'est aux étrangers encore que les États-Unis... mais je vois à vos gestes, terminai-je en m'interrompant à propos moi-même, qu'il est on ne peut plus difficile de convaincre celui qui est persuadé qu'il ne doit pas se laisser convaincre. Assurément si vous nous gouverniez, nous pourrions fonder sur vous de grandes espérances. »

Cette philippique terminée, je m'en fus à la recherche de mon Sans-Délai. « Je pars, Monsieur Figaro, me dit-il, dans ce pays l'on n'a le temps de rien faire ; je me coutenterai seulement de voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la capitale. — Hélas ! mon ami, lui dis-je, allez en paix, et ne veuillez pas user ce qui vous reste de patience ; songez que la plus grande partie de ce qu'il y a chez nous ne se voit pas. — Est-ce possible? — Ne me croirez-vous jamais ? Souvenez-vous des quinze jours... » Un geste de M. Sans-Délai me fit connaître qu'il n'avait pas goûté le souvenir.

« *Revenez demain*, nous dit-on alors de toutes parts, aujourd'hui l'on n'entre pas. — Déposez un petit mémoire afin qu'on vous donne une permission spéciale. » C'était chose à voir que la figure de mon ami à cette proposition d'un petit mémoire : il avait présent à l'imagination, l'examen, la protection, les six mois, et... Il se contenta de dire : *Je suis étranger*. Bonne recommandation auprès de mes aimables compatriotes ! Mon ami était de plus en plus déconcerté, et nous comprenait de moins en moins. Il se passa des jours et des jours avant que nous pussions voir les quelques raretés chez nous enfermées. Finalement,

après une longue demi-année, si tant est qu'il puisse y avoir une demi-année plus longue qu'une autre, celui qui m'avait été recommandé se rendit à sa patrie en maudissant notre contrée, et m'alléguant pour cela toutes les raisons que je savais déjà, et en emportant à l'étranger d'excellents aperçus sur nos mœurs, disant surtout qu'en six mois il n'avait pu faire autre chose que de toujours revenir demain, et qu'après être revenu demain, demain et demain éternellement, la meilleure chose qu'il avait pu faire ou plutôt la seule chose qu'il avait pu faire de bien avait été de s'en retourner.

Aura-t-il raison, paresseux lecteur (si tant est que tu sois arrivé déjà au point où j'en suis dans mon écriture), aura-t-il raison le bon M. Sans-Délai, de mal parler de nous et de notre paresse ? ou sera-t-il bon qu'il revienne demain dans le but de visiter nos foyers ? Laissons cette question pour demain, car déjà tu dois être fatigué de lire aujourd'hui ; si demain ou un autre jour la paresse ne t'empêche pas, comme à ton habitude d'aller à la librairie, de dénouer ta bourse, d'ouvrir les yeux pour parcourir les feuilles que j'ai à te présenter encore, je te conterai comment il m'advint à moi-même, qui vois, qui sais tout cela, et qui en tais bien davantage, comment il m'advint souvent, dis-je, entraîné par cette influence, du climat et d'autres causes, de perdre, par paresse, plus d'une conquête amoureuse; d'abandonner plus d'une entreprise commencée, les espérances de plus d'une place, qu'avec plus d'activité j'aurais été sans doute capable d'atteindre ; de renoncer enfin par paresse à plus d'une visite juste ou nécessaire, à des relations sociales qui eussent pu m'être d'un grand profit dans le cours de ma vie ; je te confesserai qu'il

n'y a pas d'affaire que je pourrais terminer aujourd'hui que je ne laisse pour demain, je te rapporterai que je me lève à onze heures, que je fais la sieste, que je passe sept ou huit heures de suite à faire le cinquième pied d'une table de café, parlant ou ronflant comme un bon Espagnol ; je t'ajouterai qu'à la fermeture du café je me traîne lentement à ma société journalière (car par paresse je n'en ai qu'une où aller) et que là un cigare après l'autre me pousse, cloué sur ma chaise et bâillant sans relâche, jusqu'à minuit ou une heure du matin ; que nombre de nuits je ne soupe pas par paresse, que par paresse je ne me couche pas ; enfin, lecteur de mon âme, je te déclarerai que parmi toutes les fois que je fus désespéré dans cette vie, si aucuue ne m'étouffa, ce fut aussi par paresse. Et je conclus pour aujourd'hui, en l'avouant, qu'il y a plus de trois mois que j'ai dans mon pupitre le titre tout fait de cet article, à savoir *Revenez demain*, que toutes les nuits et nombre de soirs j'ai voulu durant tout ce temps-là y ajouter quelque chose, et que toutes les nuits ma lumière s'éteignait, tandis que je me disais en moi-même avec la plus puérile confiance dans mes propres résolutions : *Eh ! demain je l'écrirai !* Sache-moi gré de ce que ce lendemain soit enfin arrivé, le mal en effet n'est pas complet ; mais foin de ce lendemain qui ne doit arriver jamais !

LE MONDE ENTIER EST MASCARADE ;

TOUTE L'ANNÉE EST CARNAVAL.

(ARTICLE DU BACHELIER).

> Quelle gent y a-t-il là-haut qui fait tant de bruit ? Sont-ce des fous ?
>
> (MORATIN, *comédie nouvelle.*)

Une nuit, il n'y a pas longtemps, je me trouvais enfermé dans ma chambre, et livré à de profondes méditations philosophiques, nées de la difficulté d'écrire quotidiennement pour le public. Comment, me disais-je, contenter les sots et les spirituels, les sages et les fous, les simples et les intelligents qui peuvent me lire, et surtout les heureux et les malheureux, qui voient d'habitude une même chose d'un œil si différent ?

. . . .

Poussé par cette réflexion, je pris la plume, et déjà je n'allais entreprendre rien moins qu'un éloge de tout ce que je vois autour de moi, lequel éloge je pensais terminer par certain discours enthousiaste du progrès fait chez nous par l'art du panégyrique, afin de ne rencontrer ensuite que des gens satisfaits de mon procédé, ce qui vaut le mieux pour chacun en des temps aussi rodomonts que les nôtres ; mais je me heurtai contre un inconvénient : les hommes sensés, pensai-je, pourraient considérer ledit éloge comme une raillerie. Or cette réflexion avait plus de poids que la précédente.

Alors je jetai la plume, plein de dépit, et décidé à examiner encore en compagnie de mon oreiller si dans les bornes licites il me restait quelque chose à dire, puis formai le dessein d'aller consulter un mien ami, avocat, pour mieux le désigner, ce qui suffit à démontrer que ce devait être un homme entendu, afin que celui-ci, parcourant ses registres et ses recueils de jurisprudence, me dise quels sujets me sont interdits désormais, car en vérité mon plus grand désir est d'être au courant des choses, sans m'essouffler à chercher des aiguilles dans du foin, ni le mal hors de chez moi quand le bien y est à ma disposition.

Sur ces entrefaites, j'allais déjà m'endormir, ce à quoi n'avait pas médiocrement contribué la peine que je m'étais donnée pour composer mon éloge de manière qu'il eût les apparences d'un discours sérieux ; mais Dieu ne le voulut pas ainsi, ou, à ce que je tiens pour plus certain, un ami qui émeuta mon logis et s'introduisit chez moi en élevant la voix dans les termes suivants ou d'autres semblables.

« Allons à la mascarade! Bachelier, me cria-t-il. — A la mascarade ? — Il n'y a pas moyen autrement, j'ai un coche à la porte : à la mascarade ! Nous entrerons dans quelques maisons particulières, et nous finirons la nuit dans un des grands bals de souscription. — Va te promener : je me couche. — Quelle sottise ! tu n'y penses pas ; je t'apporte précisément un domino noir et un loup. — Adieu ! A demain. — Que fais-tu ? Vois, mon cher Mungia, j'ai intérêt à ce que tu viennes avec moi ; sans toi je n'y vais pas, et je perdrai la meilleure occasion du monde. — Vrai ? — Je te le jure. — En ce cas, allons. Patiente un peu. Je suis à toi. » J'entrai de mauvais gré dans un ample hâillon, je descendis l'escalier, et me laissai entraîner

parallèlement aux exclamations de mon ami, qui ne cessait de me crier : « Comme nous allons nous amuser ! Quelle délicieuse nuit nous avons à passer ! »

Le coche était de louage ; tantôt il me semblait que nous marchions autant à reculons qu'en avant, à la façon de qui foule la neige, tantôt que nous nous balancions sur place ; l'illusion arriva enfin à être si complète, que craignant quelque grosse farce de carnaval semblable au voyage de Don Quichotte et de Sancho sur Clavilègne, je baissai la vitre plus d'une fois désireux de vérifier si, après une demi-heure de voyage, nous étions encore à ma porte, ou si nous avions déjà passé la ligne, comme dans l'aventure de la barque de l'Ebre.

Cela paraîtra incroyable, mais nous arrivâmes, moi toutefois me demandant si le coche avait marché vers sa destination, ou si sa destination était venue vers lui ; et nous montâmes un escalier, fidèle image de la primitive confusion des éléments : un Œdipe tirait sa montre et regardait l'heure, une vestale attachant sa jarretière élastique, ordonnait à son valet de ranger ses socques et sa capote jusqu'à sa sortie ; un romain contemporain de Caton donnait ses instructions à son cocher afin de retrouver son landeau deux heures plus tard ; un Indien non conquis encore par Colomb descendait d'un phaéton son billet à la main ; un Oscar achevait une cigarette avant d'entrer dans le bal ; un Maure se signait d'étonnement à l'aspect de la foule ; cent dominos enfin gravissaient les degrés, sans qu'on put soupçonner la figure de qui les portait, car tous avaient des masques, la plupart sans savoir pourquoi, et beaucoup sans être connus de personne.

Après une courte reconnaissance du billet, du sceau, de la rubrique et du contre-seing, nous entrons dans

une petite salle qui n'avait pas d'autre défaut qu'une trop grande proximité entre les murailles ; mais il est plus important d'avoir des masques qu'un espace où les mettre. Quelque aveugle loué pour toute la nuit comme le lustre et le tapis, et pour le relayer un *piano, si piano* que personne ne parvint jamais à l'entendre, tel était l'orchestre du bal, où personne ne dansait. Si pourtant, de temps en temps la moitié des assistants se plaçait vis-à-vis les uns des autres, puis animés de la meilleure intention se mouvaient en sens contraire de droite et de gauche, et cela était toute la danse, si l'expression nous en est permise.

Mon ami ne rencontra pas ce qu'il cherchait, cela, d'après ce que je parvins à présumer, tenait à ce qu'il ne cherchait rien, comme il en était précisément de beaucoup d'autres. Quelques mères, oui, cherchaient leurs filles, quelques maris leurs femmes ; mais ni une seule fille ne cherchait sa mère, ni une seule femme son mari. « Sans doute, disait-on, elles se seront endormies parmi la foule dans une autre pièce... — C'est possible, disais-je à part moi, mais ce n'est pas probable. »

Un masque vint s'adresser à moi. « C'est toi ? me demanda-t-il mystérieusement. — C'est moi, répondis-je, certain de ne pas mentir. — J'ai reconnu le domino ; mais cette nuit impossible. Paquita est ici, mais le mari s'est mis en tête de venir ; nous ne savons où diantre il a trouvé des billets. — Quel dommage ! — Cela s'arrangera. Nous t'avons vu, et comme elle n'a pas voulu se hasarder à te parler elle-même, elle m'envoie te dire que demain sans faute vous vous verrez près du bassin Sarten... Domino rouge à nœuds blancs. — Bien. — Tu y seras ? — Je n'y manquerai pas. »

« Et ta femme camarade? » disait à un personnage très-bizarre tout vêtu de petites cornes d'abondance un domino noir qui en avait un autre semblable au bras. « Elle dort à cette heure; malgré tout ce que j'ai fait je n'ai pu la décider à venir : il n'y a personne plus ennemie du plaisir qu'elle. — Ainsi tu t'en remets à sa vertu : comptes-tu rester ici toute la nuit? — Non; jusqu'à quatre heures. — A ta guise. » Sur ce l'homme aux cornes s'éloigna, et je distinguai ces paroles : « Il n'a rien soupçonné. — Comment l'aurait-il pu? Je suis sortie une heure après lui... — Quatre heures, a-t-il dit? — Oui. — Nous avons du temps. Es-tu sûre de la servante? — Il n'y a aucune crainte à avoir, car.... » Une ondulation de la foule rompit le fil de ma curiosité; la suite du dialogue se confondit avec les interpellations répétées de : *Me connais-tu? Je te connais*, etc., etc.

Mais mon étoile ne semblait-elle pas m'avoir cette nuit-là, procuré un domino semblable à celui de tous les amants, plus heureux, certes, que Quevedo, qui ressemblait de nuit à tous ceux qu'on attendait pour les attaquer? « Chut! chut! Enfin je te trouve, me dit un autre masque svelte en me saisissant le bras, d'une voix tendre, et agitée par l'espérance satisfaite. Y a-t-il longtemps que tu me cherches? — Non assurément, car je n'espérais pas te rencontrer. — Ah! que tu m'as valu de tourments depuis hier soir! Figure-toi que je n'ai jamais vu d'homme plus ennuyeux; je m'y suis pris de toutes les manières; par bonheur nous étions convenus auparavant de ne pas nous nommer, même par écrit, sans cela... — Que s'est-il donc passé? — Ce qui s'est passé? Celui qui m'accompagnait était Carlos lui-même. — Que dis-tu? — En voyant que tu me tendais le papier, je dus faire la sur-

prise et le laisser tomber, mais il le vit et le ramassa. Que d'angoisses ! — Et comment sortis-tu de là ! — Sur-le-champ il me vint une idée. Quel est ce papier? lui dis-je. Voyons-le, c'est sans doute de quelque amoureux : je le lui arrachai, et lus *chère Anita*; quand je ne vis pas mon nom, je respirai ; et le lui rendis. — Qui peut être le malheureux? dis-je en riant aux éclats. — Il faut savoir ce que c'est, et lui-même acheva le billet, où tu me disais que cette nuit nous nous verrions ici, si je pouvais venir seule. Si tu avais vu comme il était joyeux. — Certes il devait être plaisant ! — Oui, mais pour Dieu, *don Juan ne recommence plus.* » Je tins un long moment compagnie à mon amante inconnue, et suivant l'intrigue de mon mieux... le lecteur comprendra facilement que je bénissais les mascarades, et surtout la fortune de mon précieux domino.

Nous sortîmes enfin de là et je ne pus faire moins que d'éclater de rire en entendant un masque qui, descendant en même temps que moi, disait à son compagnon : Foin de moi ! elle n'est pas venue ; toute la nuit j'en ai suivi une autre croyant que c'était elle, jusqu'à ce qu'elle quittât son masque. La vieille la plus laide de Madrid ! Elle n'est pas venue ; je n'ai jamais passé dans ma vie de moment plus amer. Qui sait si le papier de l'autre nuit n'aura pas tout perdu ? Si don Carlos l'a ramassé... — N'aie crainte, camarade. — Patience ! Demain l'on verra bien. Pour plus de sûreté je me suis bien gardé de revêtir le domino que je lui désignais dans ma lettre. — Tu as bien fait. — Parfaitement. » répétai-je à part moi, et nous sortîmes riant des hasards de la vie.

Nons descendons en culbutant un monceau de valets et de manteaux étendus çà et là dans l'escalier.

La nuit ne laissa pas non plus d'avoir pour moi quelque contre-temps. Je m'étais emparé de la bien-aimée d'un autre; en juste compensation un autre s'était emparé de mon manteau, qui, sans doute, ressemblait au sien, comme mon domino avait ressemblé à celui de l'infortuné préféré. « Te voici vengé, m'écriai-je d'avoir été trompé, pauvre garçon. » Heureusement qu'en laissant mon manteau à la porte j'avais eu la prévoyance de me séparer tendrement de lui pour toute ma vie. O précaution opportune! Assurément nous ne devions plus nous rencontrer, mon manteau et moi dans ce monde éphémère; j'étais sorti de la maison, j'avais marché longtemps déjà, et de moment en moment, je retournais encore la tête vers les hautes murailles, comme Hector en quittant son Andromaque, en disant à part moi : « C'est là que mon bien est resté, c'est là que je le laissai, là que je le vis pour la dernière fois. »

Nous parcourûmes d'autres maisons, partout c'était le même programme : nulle part nous ne nous étonnâmes de rencontrer des intrigues amoureuses, des mères délaissées, des époux joués, des amants empressés ; je ne suis pas de ceux qui ne s'occupent point du geste d'une bonne cantatrice, ou louent la voix d'un mauvais comédien, et ne vais pas par conséquent chercher la vertu dans les mascarades. Mais jamais je ne suis arrivé à comprendre la passion que, pour aller au bal tant de jours de suite, manifestait don Cleto, qui faisait de sa chaise un lit et trouvait le tumulte un gazouillement : je n'entends pas non plus don Georges quand il dit qu'il vient de la fête où je le vis depuis son entrée jusqu'à sa sortie auprès d'une table, dans un véritable *écarté*. Toute la différence cette nuit-là et les autres, consistait pour lui à gagner ou perdre

avec un masque sur le visage. Ni je ne sais m'expliquer d'une façon satisfaisante la raison sur laquelle pour se persuader à eux-mêmes qu'ils s'amusent, s'appuient une foule de masques que je vois cherchant toujours et ne rencontrant jamais, sans trouver qui intriguer ni qui les intrigue, qui ne dansent pas, qui ne parlent pas; qui vont errant de salle en salle, comme si on les chassait de toutes, imitant le vol de la mouche, qui semble n'avoir jamais de but précis. Est-ce, d'aventure, un désir effréné, de se trouver où tous se trouvent, produit de la puérile vanité de l'homme? Est-ce pour s'étourdir eux-mêmes, et se croire heureux, pendant la durée d'une nuit entière? Est-ce pour donner à entendre qu'ils ont eux aussi une affaire, une intrigue? Nous penchons quelque peu vers cette dernière supposition, quand nous observons que la plupart de ces gens-là disent, quand on les a reconnus : « Chut ! pour Dieu ! N'en dites rien à personne. » Suivez-les, et vous vous convaincrez qu'ils n'ont de motifs ni pour se découvrir, ni pour se cacher. Ils marchent, ils suent, ils dépensent, ils sortent fatigués du bal... jamais cependant ils n'oublient de sortir les derniers, et de dire en se quittant : « Demain c'est bal à Solis? — Oui, à demain. — Après-demain à San-Bernardino? Je donnerais dix onces pour un billet ! »

Bien que ce soit sans consulter mes lecteurs que je me suis lancé dans ces réflexions philosophiques, je me garderais bien de passer sous silence, avant de les terminer la plus importante de celle qui me vint alors. De quel masque meilleur que son hypocrisie don Braulius a-t-il besoin? Il passe dans le monde pour un saint, il entend la messe tous les jours, il récite ses prières; grâce à ce masque qu'il a pour toujours

adopté, voyez comme il trompe, comme il intrigue, comme il s'insinue, comme il vol... Quel soin Julianita met à ne pas paraître ce qu'elle est ! et c'est pour cela seul qu'elle couvre son visage d'un autre de carton ! Craint-elle que ses traits dénoncent son âme ? Qu'elle aille en paix ; elle n'a pas besoin de loup. Voyez-vous sa figure angélique ? Que de suavité ! Que d'attraction ! Combien son commerce doit être facile ! Tout cela ne peut cacher aucun vice. — Regardez-là à l'intérieur, observateurs de superficies : il n'y a pas de jour qu'elle ne trompe un nouveau prétendant, versatile, infidèle, parjure, fière, envieuse, inabordable pour les siens, insupportable et hautaine avec son époux : telle est la beauté parfaite, dont le vrai visage vous trompe plus que son faux. Voyez-vous cet homme si aimable, si courtois, si poli envers les dames en société ? Quelle déférence ! Quelles prévenances ! Combien il doit être soumis ! Mais ne va pas pour cela en faire ton époux, enchanteresse Amélie ; c'est un tyran grossier pour celle qui lui livre son cœur. Sa face est aussi plus perfide que son masque ; celui-ci ne t'expose pas à un équivoque, car tu ne juges rien d'après lui ; mais l'autre !... imparfaite disciple de Lavater, tu crois pouvoir en faire ta clef, mais elle ne peut être qu'un guide perfide, qui te livre à ton ennemi.

Le lecteur présumera bien que, pour m'adonner à ces réflexions métaphysiques, quelque chagrin très-grand devait m'affliger ; car jamais l'homme n'est plus philosophe que dans ses mauvais moments ; celui qui n'a pas le bonheur a recours à la philosophie, comme un homme sans cheveux à son toupet : la philosophie est pour l'infortuné comme une perruque pour un chauve, dans les deux cas l'un et l'autre se figurent qu'ils

cachent aux yeux d'autrui l'immense lacune qu'a laissée chez eux à remplir la nature marâtre.

C'était ainsi : un chagrin me pesait. Nous sortions d'un des principaux bals de cette ville ; la transpiration continuelle, le fait d'avoir été sur pied la nuit entière, l'heure avancée, et le fréquent usage de discours banals avaient débilité mes forces tellement que la faim était alors mon maître de philosophie. Il en était de même aussi de mon ami, et d'un commun accord nous nous décidâmes à souper le plus confortablement possible. Vaine espérance ! Nous entrons dans un étroit local, les masques s'y réfugiaient, s'y entassaient et s'y bousculaient les uns les autres comme si en dehors de la porte le plus imminent péril les eût attendus. Les garçons allaient et venaient, profitant des éclaircies, et décrivaient des sinuosités comme le ruisseau qui va cherchant son lit entre les ronces, les anfractuosités et les pointes des rochers. Il était tard déjà ; à peine y avait-il un plat à notre disposition ; nous demandâmes néanmoins de ce qu'il y avait, et on nous apporta divers restes de mets que quelqu'un, qui avait soupé avant nous, avait eu la complaisance de trouver trop copieux. *Nous fîmes semblant* de manger, comme disaient nos ancêtres et comme disent aujourd'hui nos voisins, et nous payâmes comme si nous eussions mangé. C'est la première fois de ma vie, dis-je en sortant qu'un moment de faim m'a coûté de l'argent.

Nous entrâmes de nouveau dans la salle de bal, et las déjà d'observer et d'entendre des folies, ce qui prouve irréfragablement combien est réduit le nombre de gens doués par le ciel de fécondité et de talent, je bornai toute mon ambition à conquérir, des coudes et des pieds, un coin où céder quelques minutes à la

fatigue. Là je m'étendis, je mis mon loup afin de pouvoir dormir sans éveiller les remarques de personne, et, tandis que mon imagination se balançait entre mille idées opposées, produites par la confusion de sensations qu'on éprouve dans un bal masqué, je m'endormis, non toutefois aussi tranquillement que je l'eusse désiré.

Les physiologues savent mieux que personne, dit-on, que le songe et le jeûne, le jeûne prolongé surtout, prédisposent l'imagination débile et échauffée de l'homme aux visions nocturnes qui viennent prendre dans notre irritable fantaisie des formes corporelles, tandis que nos paupières sont alourdies par Morphée. Plus de quatre de ceux qui ont passé ici-bas pour avoir vu réellement ce qui réellement n'existe pas, ont dû au sommeil et au jeûne leurs étonnantes hallucinations. C'est précisément ce qui m'arriva à moi, car enfin, selon l'expression de Térence, *homo sum et nihil humani a me alienum puto*. A peine avais-je cédé à la fatigue, qu'il me sembla me trouver dans une profonde obscurité ; le silence régnait autour de moi ; peu à peu une lueur phosphorescente surgit, se faisant lentement passage au milieu des ténèbres, et une cornue magique vint d'elle-même s'approcher mystérieusement de moi, comme un éclatant météore. Elle était d'abord hermétiquement fermée, mais son bouchon sauta ; un torrent de lumières jaillit de son col ouvert, puis tout rentra dans l'ombre. Alors une main froide comme du marbre se posa sur la mienne, une sueur glacée m'inonda ; je me sentis frôlé par la robe d'un follet qui se mouvait à côté de moi, et une voix semblable à un léger souffle me dit, d'un accent qu'aucune langue humaine ne saurait dépeindre : *Ouvre les yeux, Bachelier, et si je t'inspire quelque*

confiance, suis-moi ; l'haleine me manqua, mes jambes chancelèrent ; mais le fantôme répandit autour de lui une faible lueur, semblable à celle que produit un fumeur dans un escalier obscur en aspirant la fumée de son cigare, et à son peu d'éclat je reconnus bientôt Asmodée, le héros du *Diable boiteux*. « Je te connais, me dit-il, ne crains rien : tu viens observer le carnaval dans un bal masqué ; sot? viens avec moi, partout tu trouveras des masques, partout le carnaval, sans attendre le second mois de l'année. »

Alors il m'emporta insensiblement et rapidement, je ne sais si ce fut sur un cheval ailé, au bout d'une baguette magique ou à l'aide de tout autre talisman de ce genre, mais de telle sorte que m'enlever du siége que j'occupais et me faire trouver suspendu avec lui dans l'atmosphère, au-dessus de Madrid, comme l'aigle qui plane dans l'air en couvant d'un œil perçant sa proie craintive, fut l'affaire d'un instant. Alors je vis à travers les toits comme j'eusse pu voir à travers les lentilles d'une excellente longue vue.

« Regarde, me dit mon étrange *cicerone* : Que vois-tu dans cette maison? — Un jeune homme de soixante ans, s'apprêtant pour une soirée ; des mollets postiches, car il va s'y rendre en culotte courte ; un frac diplomatique ; toutes les manières précieuses d'un séducteur de vingt ans ; surtout une persuasion indestructible de ce que sa figure fait des conquêtes encore...

« Et là? — Une femme de cinquante ans.— Observe-la ; elle teint ses cheveux blancs. — Qu'est-ce ceci ! la boîte où elle met ses dents ; à gauche son sachet d'odeurs, à droite un *polisson*. — Comme elle serre son corset ! elle va rendre le dernier souffle. — Elle étudie son maintien de coquette. — Être exécrable !

Horrible nudité ! — Plus d'une a fasciné tes regards dans quelque réunion; tu aurais dû la voir dans cet état pour te guérir de mainte folie.

« Quel est celui-là plus loin? — Un homme qui parmi vous passe pour un sensé; tous le consultent; c'est un célèbre avocat; sa bibliothèque est le déguisement dont il se sert pour vous tromper. Ses livres en main, il vient d'assurer à un plaideur que son procès est imperdable; le client est sorti; vois-le maintenant fermer ses livres, de la même façon que tu jetteras ton masque quand tu seras arrivé chez toi. Remarques-tu son malin sourire? Il semble dire: venez ici, sots; donnez-moi votre or, je vous donnerai des avis, je vous ferai des phrases. Demain je serai juge; je serai l'interprète de Thémis. Ne dirait-on pas voir le fou de Cervantès, qui se croyait Neptune?

« Tourne-toi de ce côté: c'est un moribond. Entends-tu comme il se repent de ses péchés? S'il revient à la vie, il reprendra ses mœurs passées. A son chevet est un personnage bien mis, une canne dans une main, une ordonnance dans l'autre : *Suis-là, ou je te condamne. Voici la santé,* semble-t-il dire à l'agonisant, *je connais les maux, je les guéris;* observe avec quel sérieux il s'énonce; c'est comme s'il croyait lui-même à ses paroles, comme s'il tenait en main la vie qui échappe à l'infortuné. Il n'y a plus de danger, dit-il en sortant; puis il monte dans son carrosse; entends-tu le claquement du fouet? — Oui. — Or entends aussi le dernier soupir du moribond, qui part pour l'éternité, tandis que le docteur court enjôler quelque autre par son déguisement de savant.

« Viens dans cet autre quartier. — Qu'est-ce cela? — Un deuil. Vois-tu ces visages si contrits? — Oui! — Regarde les avec cette lunette. — Cieux! La joie

abonde derrière eux, et compte les jours que les convenances pourront les empêcher de se montrer en public.

« Voici un mariage, avec quelle bonne foi les fiancés se promettent une constance et une fidélité éternelles.

....

Tu le vois maintenant ; de toutes parts il y a des masques toute l'année : l'ami même qui veut te faire croire qu'il est ton ami, l'épouse qui te dit qu'elle t'aime, la maîtresse qui te répète qu'elle t'adore, ne t'ont-ils pas trompé toute la vie ? Pourquoi donc cet empressement à se procurer des billets ? Sors dans la rue, et tu verras les masques gratis. Je veux seulement te montrer, avant de te replacer là où je t'ai pris, un endroit où l'on dit spécialement qu'il n'y en a pas cette année. Je veux te désenchanter. Tandis qu'il parlait nous passions par le théâtre. « Vois là-bas, me dit-il, un auteur de comédie. Il se dit grand poète. Il est fort persuadé d'avoir décrit les sentiments d'Oreste, de Néron et d'Othello... Infortuné ! Mais quoi d'ailleurs ? Une immense multitude le croit aussi. Cela se voit ! Ni les uns ni les autres n'ont connu ces messieurs. Observe, et ris à ton aise. Vois-tu ces grandes planches peintes, ces toiles roulées, ces autres étendues ? Ils disent que ce sont là le camp, les maisons, les habitations, et que sais-je ! Vois-tu celui qui sort à présent ? Il dit qu'il est le grand prêtre des Grecs, et cet autre, Œdipe, les connais-tu ? — Oui, à tel signe je les ai vus ce matin à la messe. — Mais regarde-les ; maintenant ils se déshabillent, et le grand-prêtre, Œdipe, Jocaste, et le peuple Thébain tout entier, s'en vont, laissant leur patrie dans les coulisses, souper sans plus de cérémonie, d'un tendre agneau, ou si tu

veux, d'un excellent *beefsteak* préparé à l'hôtel de Genieys. Veux-tu entendre Sémiramis ? — Es-tu fou, Asmodée ? Sémiramis ? — Oui, regarde-la, c'est une excellente connaisseuse de la musique de Rossini. Trouves-tu qu'elle ait bien chanté cet adagio ? Car c'est la veuve de Ninus ; déjà elle expire ; et à l'imitation du cygne, elle chante et meurt. »

Puis nous entrâmes justement au bal masqué. Arrivé là, je sentis un léger coup sur l'une de mes joues. Asmodée ! criai-je. Une profonde obscurité, un profond silence m'enveloppaient de nouveau. Asmodée ! voulus-je crier encore ; mais l'effort que je fis pour cela me réveilla. L'imagination encore pleine de mon voyage nocturne, j'ouvre les yeux, et me vois entouré des costumes de tous les pays et de toutes les professions, accumulés dans un étroit espace ; un Chinois, un marin, un abbé, un Indien, un Russe, un Grec, un Romain, un Écossais... Cieux ! Qu'est-ce ceci ? La trompette finale a-t-elle résonné ? Les hommes de toutes les époques et de toutes les zones de la terre se sont-ils réunis à la voix du Tout-Puissant, dans la vallée de Josaphat ? Peu à peu je reviens à moi, et au grand ébahissement d'un Turc et d'une nonne entre lesquels je me trouve, je m'écrie avec toute la philosophie d'un homme qui n'a pas soupé, et selon les expressions d'Asmodée, qui, frappent encore à mes oreilles : « *Le monde entier est mascarade, toute l'année est carnaval.* »

CONCLUSION.

Notre intention n'est en aucune façon d'incriminer dans les tableaux que nous allons tracer la justice de notre gouvernement ; il n'y a nation si bien gouvernée où n'aient accés plus ou moins d'abus, où l'administration la plus énergique ne puisse être surprise par les artifices et les menées des subalternes. Toute autre est notre idée. Au moment même où nous voyons à la tête de notre gouvernement une reine nous mener rapidement, d'accord avec son auguste époux, de progrès en progrès, nous, ésireux de coopérer de tous nos moyens, en bons et fidèles sujets, à ses bienveillantes intentions, prenons la liberté de signaler dans nos bavardages des abus qui, malheureusement, et par l'essence même des choses, ont été, toujours et partout trop fréquents, persuadés que, si l'autorité protége ouvertemeut la vertu et l'ordre, on ne peut lui déplaire en élevant la voix contre le vice et le désordre, ni, à plus forte raison, en faisant simplement sous le couvert, d'un ton plaisant et moqueur, des critiques générales, sans application d'aucune sorte, et dans une feuille tendant plutôt à éveiller par sa lecture quelque léger sourire, qu'à gouverner le monde.

Nous protestons contre toute allusion, toute application personnelle, comme dans nos numéros précédents. Nous avons fait des peintures de mœurs, non des portraits.

(Page 120 de ce volume.)

Il va y avoir treize numéros et dix mois que, poussé par le mauvais génie qui nous conduisait à parler, nous avons lâché la bride à nos bavardages — Quoi?

Ne reste-t-il plus rien à dire? nous demandera-t-on. — Nous avons en effet beaucoup à dire encore, mais nous venons d'entrer en compte avec nous-mêmes, et abstraction faite de ce qui ne doit pas, de ce qui ne veut pas, ou de ce qui, et c'est là le plus important pour nous, ne peut pas se dire, nous pouvons assurer à nos lecteurs que nous abandonnons humblement le poste à quiconque voudra illuminer la portion du cadre que notre pauvre pinceau a laissée dans l'obscurité. Nous confessons qu'en nous engageant dans une entreprise aussi hasardée nous ne connaissions pas le visage de la crainte ; mais aujourd'hui nous consentons à ne pas faire notre salut si nous ne tremblons pas des pieds à la tête rien qu'en mettant la plume en contact avec le papier. Dans des temps où l'irritabilité de nos mœurs modernes exige que nous ayons à la fois dans la même main l'épée et la plume pour convaincre à coups d'estoc celui qu'on ne peut persuader par le raisonnement, dans des temps où il est nécessaire de tuer en duel les sots un à un, nous ne nous sentons pas assez de force pour une si longue tâche : *donc, que celui qui voudra tue les Maures, ils ne m'ont fait aucun mal, à moi.*

Considérez, en outre, judicieux lecteur, que tout à fait contrairement à notre goût, nous avons employé dix mois à tirer au clair une demi-douzaine d'idées, que peut-être nous avions mis des heures à concevoir, et tout cela pour les dire à force de lacune et de palliatifs, de la ridicule et unique manière dont pouvaient les entendre ceux qui ne voulaient pas les écouter. N'ayant point eu, dès l'abord, confiance en nos faibles forces, jamais nous ne nous sommes proposé de remplir un plan beaucoup plus étendu... Comment ne nous écrierions-nous donc pas en jetant la plume :

« Nous ne sommes pas bons à écrire ici, nos idées sont en contradiction avec les bonnes, ou avec celles du plus grand nombre? » Comment pourrais-je ne pas concevoir une véritable contrition d'avoir compté légèrement sur la bonne volonté des amis de la vérité, qui réellement ne doivent pas être nombreux parmi nous? Déjà, quelque autre part, nous avons dit que partout où nous tournions nos pas, nous rencontrions une muraille insurmontable, muraille que ce serait folie de prétendre renverser. Apportons-lui, au contraire comme chacun un petit moellon de plus de nos propres mains; vivons entre nos quatre murs, sans discuter vainement si la mort doit nous surprendre, comme les moutons de Casti, rôtis ou grillés; et si de l'autre côté, comme quelques-uns se le figuraient, est le bonheur, que dans le monde nous ne voyons aucune part, Dieu puisse-t-il le garder de longues années par là, et le donner ensuite à qui cela conviendra le mieux, car il est reconnu qu'à nous, pauvres petits causeurs, cela ne saurait en aucune façon convenir.

Un doute offensif nous reste à détruire; c'est un éclaircissement qu'il nous pèserait plus que tout de ne pouvoir donner. Beaucoup auront cru peut-être qu'un orgueil mal entendu, ou qu'une passion inopportune et déplacée des choses étrangères ont fait naître en nous une propension à médire de celles de chez nous. Loin de nous une intention si peu patriotique; ce doute ne peut être tombé que chez ceux de nos paysans qui, se faisant une dangereuse illusion, cherchent à se persuader à eux-mêmes que nous marchons au moins de front ou de niveau avec la civilisation du monde; nous n'écrivons pas pour ceux qui pensent ainsi, car il vaudrait autant parler à des sourds; nous avons adressé nos pages, bien ou mal rédigées, aux

Espagnols sensés. Pour ces derniers, pour ceux qui, comme nous, croient que les Espagnols sont capables de faire ce que fait le reste des hommes; pour ceux qui pensent que l'homme est seulement ce qu'en font l'éducation et le gouvernement, pour ceux qui peuvent se démontrer à eux-mêmes cette éternelle vérité rien qu'en considérant que les nations qui, anciennement étaient des hordes de barbares sont aujourd'hui celles qui commanditent les progrès du monde ; pour ceux qui n'oublient pas que les sciences, les arts et même les vertus ont passé de l'Orient à l'Occident, du Midi au Nord dans une continuelle alternative, ce qui prouve que le ciel n'a monopolisé en faveur d'aucun peuple la prétendue félicité et la prépondérance après laquelle nous courons tous ; pour ceux, enfin, qui sont certains de ce que notre bien-être et notre représentation politique ne doivent dépendre d'aucun talisman céleste, mais qu'ils naîtront, s'ils naissent quelque jour, de l'aplanissement des obstacles et de nous-mêmes ; pour ceux-là nous ferons une réflexion qui nous justifiera pleinement à leurs yeux de nos continuelles détractions ; réflexion qui pourra être la clef de nos bavardages, et la véritable profession de foi de notre patriotisme bien entendu. Les adulateurs des peuples ont toujours été, comme les adulateurs des grands, leurs plus préjudiciables ennemis; ils leur ont mis un bandeau sur les yeux, et pour bénéficier de leur faiblesse, ils leur ont dit : *Vous êtes tout*. De cette basse adulation est né le fol orgueil qui fait croire à beaucoup de nos compatriotes que nous n'avons aucun progrès à faire, aucun effort à tenter, aucune ambition à nourrir. A cette heure, nous le demandons à celui qui veut nous répondre de bonne foi, quel est le meilleur Espagnol ? L'hypocrite qui s'écrie : « Vous

êtes tout ; ne faites point un pas pour gagner le prix de la carrière, car vous avez l'avance ; » ou celui qui dit sincèrement à ses concitoyens : « Il vous reste encore à marcher, la borne est loin ; cheminez plus vite, si vous voulez être les premiers ? » Celui-là les empêche d'aller vers le bien en leur persuadant qu'ils le possèdent ; le second meut l'unique ressort capable de les y faire arriver tôt ou tard. Or lequel des deux désire le plus leur bonheur ? Le dernier est le véritable Espagnol, le dernier est le seul qui suit la voie de notre bon gouvernement. Et quand la main puissante et bienfaitrice de qui sait mieux que les adulateurs des nations la route qu'il nous reste à parcourir, nous anime en nous signalant de glorieux exemples, quand une reine illustre et un monarque bien intentionné cherchent les premiers à nous conduire vers toute la perfection possible, retardée sans doute non par la faute de leurs éminents prédécesseurs, mais peut-être par la succession de révolutions toujours malheureuses qui ont affligé notre pays, dans cette occasion, nous sera-t-il permis de proclamer cette lumineuse vérité, qu'un Espagnol fidèle émet pour coopérer aux fins élevées de ces rois ? Ou ne pourrons-nous pas même rendre ce dernier hommage à la vérité ?

Telle est la réflexion que nous désirions faire ; le désir de contribuer au bien de notre pays nous a poussés à dire des vérités amères ; si nos maigres forces, si les difficultés que nous avons rencontrées dans notre marche, si les circonstances, enfin, ont empêché des résultats correspondants à nos espérances, que la satisfaction que nous inspire notre objet, nous serve au moins de consolation et de récompense. Ne nous sera-t-il pas permis non plus de dire à la face de nos lec-

teurs : telle a été notre intention? Quel danger peut-il y résulter pour personne de ce que nous disions à haute voix que nous désirons le bien, et que pour cela nous critiquons le mal?

Après cet exorde, dans lequel nous avons donné la clef de notre causeur, après avoir assez clairement manifesté que 20 des numéros entiers ont été consacrés à des objets de peu d'importance, ce n'a pas été parce que telle fût notre intention, mais à cause de la nature des choses qui nous entourent, terminons notre collection comme nous le pourrons ; et s'il y a lecteur qui ne paraisse pas très-satisfait de nos divagations, ou de la futilité peut-être des matières que nous traitons, nous le prions de recommencer à lire l'exorde qui précède, de ne pas incriminer celui qui volontiers continuerait encore à le distraire selon son gré, et de se souvenir que le désir seul de tenir la parole que nous avons donnée au public de lui remplir quatorze numéros, nous met aujourd'hui de nouveau la plume à la main.

DERNIÈRE LETTRE D'ANDRÉ NIPORESAS

AU BACHELIER DON JUAN PEREZ DE MUNGUIA.

Mon cher Bachelier, pense si doivent m'être sensible l'état de ta santé et ce malencontreux filet qui t'embarrasse la langue et t'oblige à parler seulement ainsi de loin en loin; nourris-toi de soupe et de vin, et si cela ne suffit pas pour reconforter ta machine détraquée, avertis-moi, afin que j'aie le temps de te recommander à Dieu, et le prier de te faire repentir en cette vie de tes nombreux et volumineux péchés, car je te vois déjà un pied dans la tombe, et si la mort, me dis-je, te surprend avant le repentir, il ne pourra y avoir dès lors de remède humain ni divin pour toi, et tu n'auras que faire des prières d'un chrétien. Pèse ces choses longuement, et considère surtout qu'il y a un enfer. Si la foi ne t'avait pénétré de cette vérité, je t'en répondrais, moi, qui pousse en ce point ma croyance si loin, que je tiens à part moi pour certaine la présence d'un enfer non-seulement dans l'autre vie, mais souvent encore dans celle-ci pour plus d'un; j'ai pour cela du moins de puissantes raisons.

Ta dernière lettre, tenue à l'écart du public, contient à mon adresse une telle grêle de questions, une telle foule de recommandations que je ne sais si je suffirai à satisfaire complètement toutes tes exigences. Contente-toi donc de ce que je puis et vais tout bonnement te dire.

Passons à tes longues questions et à tes interminables recommandations.

Et d'abord l'histoire d'Espagne que tu me demandes et que tu désires bonne, je ne puis te l'adresser, ne l'ayant pas trouvée.

Tu me charges de faire entrer ton petit-neveu aux écoles publiques d'histoire et de géographie dont tu supposes témérairement l'existence dans une ville comme celle-ci ; maintenant, ajoutes-tu, qu'il a le bonheur de se trouver dans la capitale du pays, il fera bien de ne pas laisser échapper cette heureuse occasion de s'instruire. Je t'en supplie outre mesure, avant de me faire de telles recommandations, tâche d'être moins léger dans tes jugements, car il n'y a pas ici, de semblables écoles ; ce qu'il y a c'est une Académie de l'histoire et une boutique de cartes géographiques dans la rue du Prince. C'est peut-être là ce dont on t'a parlé, et, paresseux comme tu l'es, tu auras tout confondu.

Je suis d'avis qu'il n'apprenne pas la sténographie, vu qu'il n'y a rien à sténographier.

Il se doit à lui-même, par exemple, d'apprendre l'art d'avoir toujours raison, c'est-à-dire l'escrime, car, depuis quelque temps, dans notre contrée, les duels sont fort en vogue, tellement qu'au jour où nous sommes, c'est une honte de n'avoir pas estropié quelque ami sur le champ d'honneur. Autre chose non moins importante : Il lui est de première nécessité de se vêtir en toréador, afin de pouvoir proposer, le cas venant, et il viendra, une partie d'épées entre jeunes amateurs dans toute représentation extraordinaire de taureaux ; par ces deux aptitudes il deviendra un soutien de la patrie, et un modèle du bon ton, suivant les usages du jour. Et même s'il pouvait se faire qu'il eût

un pantalon *collant* et un chapeau *à clac*, s'il pouvait se faire en outre qu'il passât la matinée à faire des visites, à laisser ses cartes de porte en porte, l'après-midi à organiser des soupers, à attrouper ses amis autour d'un cheval au long cou et sans queue, condition *sine quà non*, les premières heures de la nuit à siffler quelque bonne comédie, le point du jour à aller de *raout* en *raout* perdre à l'écarté son argent et celui de ses créanciers ; il serait doublement considéré des gens comme il faut et recherché par les personnes bien pensantes du siècle.

Chacune des œuvres de la bibliothèque que tu me notes, se trouve dans la partie réservée, je te renvoie donc ta commission telle quelle.

Je n'ai pas rencontré non plus une collection de costumes espagnols de toutes les époques, parce qu'il n'en existe pas. Es-tu sûr que nos ancêtres aient été vêtus ? C'est la question qu'on m'a faite.

Je n'ai pu mettre la main sur aucun ouvrier capable d'arranger ta montre; elle est plus savante que toi et que nous tous ; plus l'horloger a voulu la régler, moins elle a voulu se laisser régler.

Le cliché que tu me demandes, je n'ai trouvé à Madrid personne pour le faire ; il faut m'a-t-on dit le faire sur acier, et pour obtenir un bon résultat, tu dois m'a-t-on assuré, t'adresser à Paris.

Je n'ai pas donné à relier le livre en question, car tu veux une reliure riche et précieuse, et ici le seul qui pourrait s'en charger est fort occupé, de plus, il prend fort cher, c'est donc toute une histoire. Si tu en as grand besoin, tu enverras ton livre à Londres.

Je n'ai pu confier tes commissions à Dominique, ni à Pierre, ni à la Nicolas; il leur est arrivé à tous des malheurs imprévus.

Tu peux dès à présent te mettre en route, il n'y a eu la semaine passée que deux vols de diligence.

Mais si tu veux m'arriver en solliciteur, ne viens pas, car pour le moment je n'ai rien à te prêter, et pour n'apporter avec toi que tes talents, tu peux rester avec eux là-bas, ici personne n'en a besoin.

Viens ou non, mais en tout cas, garde le silence, c'est le meilleur parti à prendre ; tout le monde devant aller toujours ainsi, fais comme tout le monde, et met de côté une partie de ton savoir, si tant est que tu ne veuilles pas l'oublier tout entier, ce qui serait encore plus sûr. Quand les choses n'ont pas de remède, le talent consiste à les faire tourner, telles quelles, chacun à son profit. Garde-toi donc de bavardages qui pourraient te coûter la vie, ou la langue ; imite-moi, écris seulement désormais de simples et sérieuses lettres de famille, comme celle-ci, ou tu raconteras les faits sans réflexions, commentaires, ni morale, dans lesquelles personne ne pourra trouver ni une parole malicieuse, ni un reproche à te jeter à la face, mais bien la relation des événements naturels et journaliers des Batuèques ; ou, ce qui vaudrait mieux, abstiens-toi même de cela ; pour ne pas perdre l'habitude d'écrire, il te suffira de faire, chaque semaine, le compte de ta blanchisseuse.

André Niporesas.

MORT DU PAUVRE PETIT CAUSEUR,

ÉCRITE POUR LE PUBLIC PAR ANDRÉ NIPORESAS, SON CORRESPONDANT.

Il dit ce qu'il avait à dire, et expira.
(Page 177 de ce volume.)

Qu'avaient-ils fait, le roi
Et les infants? Pourquoi
La mort les frappa-t-elle ?
....
Leur nature mortelle
Céda, quand leur tour vint ,
A la règle éternelle
Du Créateur divin.
Plus l'incendie abonde
Et plus ta main féconde
O Dieu, fait pleuvoir l'onde
Sur la flamme qui gronde
Et te résiste en vain.

JORGE MANRIQUE.

O fragilité des choses humaines ! Est-ce vrai ? Le fort, le terrible a succombé ! Il n'existe plus le *Pauvre petit Causeur !* Mais quoi, les empires tombent et passent ; les *causeurs* ne doivent-ils pas aussi tomber et passer ! Les Assyriens disparurent, les Babyloniens firent place aux Perses, les Perses furent vaincus par les Grecs, les Grecs devinrent des Romains. Rome courba son front altier devant les hordes du Nord ; ses aigles impériales devant les barbares... Tout passa... Le souvenir de sa grandeur n'existe que pour rendre sa chute plus humiliante. Que valut à la colonie de

Didon sa mauvaise foi? Que valurent ses sciences à la ville de Minerve? A la cour de Zénobie ses hauts monuments? A la capitale du monde sa rigueur républicaine et ses fortes murailles? Le temps détruisit tout! Et il ne pourrait détruire un *causeur*?

C'est au milieu des larmes et des angoisses que j'écris ces tristes lignes; peut-être la postérité les lira-t-elle, mais si la postérité ne les lit pas, car on ne sait rien de certain de la postérité, que du moins nos contemporains les lisent.

Un mouchoir à la main, la joue appuyée dessus, les cheveux en désordre, les yeux noyés de larmes, les traces de douleur sur mon front, me voilà; disciple d'Apelles peins mon désespoir, si tes pinceaux sont capables de peindre la plus grande douleur que jamais ni mortel ni André ne sont arrivés à souffrir.

Trève enfin aux sanglots; que ma plume coure sur le papier; qu'elle scelle en noirs caractères et consigne dans l'éternité un si funeste événement.

Il y a deux heures à peine j'attendais le courrier... la joie brillait dans mes yeux! Des nouvelles des Batuèques! m'écriai-je. Combien l'homme est sujet à l'erreur! Arrive un exprès à toute vitesse; ma main tremblante hésite à rompre le cachet noir.... et.... Quelle horreur! Le Bachelier... est mort! De quelque traîtresse pulmonie? Non, ce n'était pas un coup d'air qui devait emporter un *causeur*. D'une apoplexie foudroyante? Un pauvre petit ne meurt pas d'apoplexie. Mourut-il de raison? Mourut-il de vérité? Mourut-il de quelque bastonnade? Mais bah! sa destinée était de donner des coups et non d'en recevoir. Se heurta-t-il à quelqu'un plus *causeur* que lui? Mourut-il d'une indigestion de paroles?

Plus de doute enfin; je parcours le pli funeste, et la lettre suivante de l'infortuné secrétaire du *Pauvre petit Causeur* déroule à mes yeux les horribles détails d'une si épouvantable catastrophe.

« Seigneur don André Niporesas, au risque de n'être pas cru de vous que je sais de fort bonne source ne croire en aucune chose passée ou future, en quoi vous agissez comme un homme expérimenté et sachant combien ses semblables vivent de mensonge, je ne doute pas un moment que vous ne preniez intérêt au malheur qui, le jour et la nuit, fait de cette maison la sienne, et même d'une grande partie déjà des Batuèques, une mer de larmes.

» Bien vous savez, et vous le savez mieux que personne, que mon maître le seigneur Bachelier auquel Dieu pardonne, suait le besoin de parler par tous les pores, et vaille que vaille cette petite phrase. Ne furent assez forts, vous le savez, pour lui lier la langue, ni les égards dus aux sots en tout pays à peu près civilisé, ni les succès de la déraison fréquents chez nous, ni les cris de sa famille, cris poussés par nous tous vers le ciel, en suppliant notre maître de ne pas se mêler de bavardages et en accumulant dans ce but un nombre infini de proverbes comme par exemple : le bon silence a nom Sancho; chacun chez soi et Dieu pour tous; le poisson meurt par la bouche; et autres également significatifs : moi surtout, vous le savez de reste, je n'en manque pas, étant Castillan de naissance et Batuèque de profession ; mais à tout cela mon maître faisait la sourde oreille ou répondait d'une manière victorieuse : quant au premier, par exemple, il ne tenait pas, disait-il, à ressembler à Sancho; au sujet du chacun chez soi, il n'était sûr ni d'avoir un chez soi, ni d'être chacun; à l'égard de Dieu il l'ai-

mait en vérité beaucoup ; et en ce qui touche le poisson mourant par la bouche, il tenait autant du poisson, concluait-il, qu'un Batuèque d'un chrétien. Ainsi pas moyen de l'ébranler. Vous voyez bien qu'un homme pour qui n'ont aucune autorité des proverbes légitimés par leur ancienneté, est un homme perdu. Il devait parler et il parla.

» Et le pis ne fut pas qu'il parlât, seigneur don André, car enfin s'il avait toujours parlé à cent lieues de ses interlocuteurs, comme il le fit dans le principe, bonté du ciel ! que de choses ne peuvent pas se dire ou peuvent se dire seulement de fort loin ! Mais, loin de moi, le seigneur Bachelier voulut faire le fanfaron; parmi les Batuèques, apprit-il, tous n'étaient pas flattés des éloges qu'il faisait d'eux et que toujours il avait faits ; quatre lecteurs de mauvaise foi torturaient ses expressions et les pressaient jusqu'à en faire sortir tout ce qu'elles pouvaient contenir d'amer. Voyez un peu l'injustice ! Dieu sait, et je le sais aussi d'ailleurs, si jamais l'intention du seigneur Bachelier fut de mal parler de son pays! Jésus! Dieu nous sauve! il l'aimait plutôt comme un père aime son fils; bien évidemment une telle tendresse n'est pas incompatible avec un total de quatre bourrades plus ou moins au bout de l'an. Outre qu'il était fort bien intentionné, d'une pâte admirable et étrangère à toute malice, tout ce qu'il disait, il le disait de bonne foi, et comme il le sentait. Certes il n'aurait voulu offenser personne, aimant son prochain presque autant que lui-même; toute la difficulté consistait pour lui d'ordinaire à distinguer qui était son prochain, car, vous devez le savoir, ce n'était pas, à ses yeux, le premier venu. Le cas advint donc, et prenez patience avec mes digressions, jamais en effet je ne suis arrivé à écrire

d'une autre manière, ayant au contraire l'habitude de m'égarer et de sortir du chemin comme une bête affamée pour chercher à droite et à gauche dans les champs ensemencés et voir si je ne trouve pas quelque épi; ainsi me mettant en route pour Alcala, j'ai coutume de pousser jusqu'à Saragosse; souvent il m'arrive aussi d'être surpris par la nuit à Huete, et de me trouver le lendemain sur les coteaux d'Ubeda; le cas advint, dis-je, que mon seigneur eut connaissance de certains propos tenus sur son compte, et comment dans les Batuèques on murmurait qu'après avoir tant et si méchamment parlé, il ne lui serait pas possible d'y revenir quand même il le voudrait, à cause de la peur qu'il aurait. *Peur!* dit-il, quand il sut cela; pardieu! jamais je ne lui ai vu le visage à la peur, et je veux aller aux Batuèques seulement pour voir s'ils mangent les Bacheliers, ces messieurs ogres. — Hé! ne faites pas, seigneur Bachelier, une telle imprudence, lui dîmes-nous tout d'une voix : il n'y a rien de plus terrible qu'un sot. Mais, seigneur don André Niporesas, il se mit à y penser depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis son coucher jusqu'à son lever, passant les jours et les nuits à retourner son projet et à l'affermir dans sa tête, tant qu'à la fin il fallut l'effectuer. Nous nous en fûmes, seigneur de mon âme, aux Batuèques.... Tranquillisez-vous, rien ne lui arriva alors qui soit digne d'être conté. . . . . , ...

. . . .

» Arriva enfin un vendredi, ce devait en être un pour que les choses allassent leur train, et il fallut mettre entre les planches le seigneur Bachelier. P. P. L. Se sentant ce jour-là mourir par intervalles, il ne voulut pas expirer sans prendre toutes les dispositions exi-

gées par sa conscience, je ne dis pas, vous devez le penser, de bon chrétien, mais de chrétien, car je sais qu'il l'était. Ces dispositions prises, nous l'avions laissé pour cela un long moment seul et recueilli, il nous appela tous, et dès qu'il nous vit autour de lui :

« Mes enfants, dit-il d'une voix bien différente de » celle qu'il avait d'ordinaire quand il parlait clair, » car, il est bon d'en avertir, à son dernier moment » on l'entendait à peine, mes enfants, je vous réunis » afin d'éviter que l'on m'accuse d'être mort sans m'y » être en aucune façon préparé, sans avoir déclaré ma » véritable façon de penser, qui, si ce n'est pas la » bonne, je n'en puis rien savoir, sera au moins la » dernière; sachez-le, j'eus en effet différentes ma- » nières de penser, et j'en aurais eu d'autres encore » si la mort m'en avait donné le temps ; mais je la sens » venir, et tenez, la voici, elle me prend à la gorge. » Je ne veux pas non plus que l'on dise : il est mort » sans faire ouff, après avoir vécu exclusivement de » paroles ; ce fut en effet là mon défaut.

» Quant à des biens, vous le savez suffisamment, » chers amis, je n'ai rien à laisser que le monde où » j'ai vécu, et Dieu le sait bien, ce n'est pas moi qui » le laisse, le mal qui me tue me force seul à le lais- » ser. Je n'ai pas besoin non plus de faire aucune dé- » claration de pauvreté, car j'étais poète, c'est de no- » toriété publique, je me suis dédié aux lettres dans » ce pays depuis ma plus tendre enfance, je fus homme » de bien et d'honneur, point intriguant, point flat- » teur ; quant à des gains ou profits venant d'une » source quelconque, je n'en ai jamais eu, pas plus » que de femme attachée, de fille dévouée ou le pa- » raissant, d'oncle archevêque, de père conseiller d'É- » tat. Ainsi, comment pourrais-je être riche?

» Je lègue donc le peu qui se trouve dans ma suc-
» cession, s'il s'y trouve quelque chose, à des messes
» pour mon âme, elles me procureront des faveurs que
» je ne puis emporter avec moi ; si mon fils se plaint
» de ce que, ce faisant, je le prive du peu qui lui res-
» terait, qu'il prenne patience, mes goûts passent
» avant ses besoins, et mon âme avant son corps.

» Je déclare et confesse à l'heure de la mort et
» comme si déjà j'étais sa proie, ceci : j'ai peur et je
» meurs de peur, ce dont je n'ai honte aucune, il y a
» tant de choses dont bien d'autres n'ont pas honte ;
» au contraire, mon seul chagrin, mon grand repentir
» est de n'avoir pas eu peur un peu plus tôt. Ainsi
» soit-il ! Tout ne peut arriver en même temps !

» Item, en outre : considérant que beaucoup de per-
» sonnes de ma connaissance aujourd'hui bien por-
» tantes, bien grasses, bien établies, se sont rétractées
» de leurs opinions ou de leurs expressions toutes
» les fois qu'elles ont cru cela convenable ou à pro-
» pos, considérant cela, je me rétracte non-seulement
» de ce que j'ai dit, mais encore de tout ce que je n'ai
» pas dit, ce qui n'est pas peu de chose. Et cette ré-
» tractation doit être entendue sous la réserve du
» droit de me rétracter de nouveau quand et comment
» je le jugerai convenable si je vis, et ainsi et toujours
» jusqu'à la fin des siècles ; car telle est ma volonté,
» et personne n'a à se mêler des affaires des autres ;
» je fis toujours de mes opinions comme de mes vête-
» ments, chaque jour j'en mis un, au sujet de quoi
» aucun Batuèque n'a rien à me reprocher.

» A-propos de Batuèques, je déclare que les Batuè-
» ques ne sont pas si Batuèques qu'ils le paraissent ;
» je me repens de l'avoir dit et c'est une des premières
» choses dont je me rétracte, en leur sachant gré pour-

» tant de la bienveillance avec laquelle ils ont supporté
» cette mienne impertinence.

» Je me reproche à l'heure de ma mort, avec un
» profond repentir, mon peu de savoir, qui ne m'a
» servi en cette vie que de corde au cou, et fais vœu
» de ne rien savoir d'utile désormais si la divine Ma-
» jesté me tire sain et sauf de ce mauvais pas ; et si je
» dois ressusciter, comme déjà sa toute puissance l'a
» fait voir quelquefois, faveur pourtant que je ne crois
» pas réservée à des pécheurs comme moi, je promets
» de ne plus regarder d'aucun livre que sa couver-
» ture, et fais ce vœu, comme toujours, du fond du
» cœur. »

» Ici il fallut le réconforter un peu, ce que nous parvînmes à faire en lui lisant quelques passages des dernières louanges, comme étant fort spirituelles ; nous le voyions s'éteindre peu à peu, mais après quelque repos, il reprit :

« Quant à mon ami, savoir André Niporesas, qu'il
» ne signe pas mes dispositions testamentaires, dont
» il pourrait être témoin sans être présent à cette
» heure. J'insiste beaucoup sur cela, ayant connu des
» témoins absents. S'il donne connaissance au public
» de mon trépas, qu'il ne signe pas non plus. J'en
» dispose ainsi de peur que ce malin public, voyant
» au bas le nom de *Niporesas*, ne prenne pour farce
» ou plaisanterie, soit ma mort, soit mon repentir.

» Etant établi qu'il peut s'en dispenser, je le prie
» de me savoir gré du plaisir que je lui fais en lui
» indiquant ma volonté, j'en sais qui pensent plaire
» en commandant, et m'est avis qu'ils ne sont pas
» dans l'erreur.

» Item, en outre : j'affirme qu'il y a des amis au
» monde (bien qu'ayant soutenu le contraire), car j'en

» ai, et cela étant la preuve des preuves, je n'ajouterai
» rien sur ce sujet.

» Item : je l'affirme, il n'y a pas de vices à la cour,
» malgré mon second numéro où j'ai prétendu que si.
» Dieu me protége pour mes aveux complets.

» Item : je confesse que le public est éclairé, im-
» partial, respectable et possède encore bon nombre
» d'autres qualités. Si je l'ai nié, j'étais fou sans doute
» alors pour méconnaître des axiômes de ce calibre.
» Ce sont des vérités puisque tout le monde le dit.

» Item : je déclare que parfois j'ai dit les choses
» comme je ne voulais pas les dire. Peu importe, car,
» de quelque manière que je les aie dites, c'est, je
» crois, comme si je ne les avais pas dites. Il y a des
» maux sans remède et c'est le plus grand nombre.

» Item : j'affirme que les vers de circonstance, du
» moment qu'ils voient le jour, si mauvais qu'ils soient,
» tout est relatif, ne sont jamais mauvais, et si on ne
» comprend pas ce que je veux dire par là, ainsi soit-
» il ! Je suis trop pressé maintenant pour m'attarder
» à de plus claires explications.

» Allons, enfants, je me meurs tout à fait ; prenez
» pour vous cet avertissement : avant de parler, pesez
» ce que vous allez dire ; voyez les conséquences des
» bavardages. Si vous tenez un *tant soit peu* à votre
» tranquillité, oubliez ce que vous savez ; passez par-
» dessus tout, flattez ferme, jamais ce ne sera trop,
» on n'a jamais pendu personne pour ça ; ne prenez
» aucun ombrage de la manière dont vont ou vien-
» nent les choses ; aimez tout le monde fort cordiale-
» ment, si ça ne vous part pas du cœur, feignez-le au
» moins, avec cela vous passerez pour des gens d'un
» fort bon caractère, pas comme moi, qui meurs en
» odeur de méchanceté pour avoir voulu donner à

» entendre qu'en certains pays il ne peut jamais
» pousser rien de bon.... Enfin.... je meurs.... adieu,
» enfants.... de peur!!! »

» Ce fut ainsi; il dit ce qu'il avait à dire et expira un moment après. Nous le vîmes choir sur l'oreiller, on n'entendit plus une parole; renfermé en lui-même il rendit l'âme sans doute dans un dernier accès de peur; il s'enveloppait la tête dans ses draps comme s'il eût vu des fantômes; il reculait, tremblait, se cachait, et mettait un doigt sur sa bouche, posture dans laquelle il mourut. O desseins insondables de la Providence, qui frappe sans pierre ni bâton! Je parierais, seigneur don André, qu'à ce moment terrible il ne voyait que farouches ennemis, amers censeurs, critiques acharnés de sa vie et de ses actes.... Enfin il expira, nous le sûmes à son silence.

» Le médecin, pourtant, voulant s'assurer qu'il n'y avait en lui aucun reste de vie, s'approcha doucement de son oreille, et lui dit de toutes ses forces : « Seigneur Bachelier! revenez à vous; voyez que de mau-
» vais vers il court de par le monde, que d'auteurs
» misérables, que de traductions mauvaises applau-
» dies du public, que de beautés au contraire mécon-
» nues; voyez, vous avez ici une douzaine de sots;
» celui-ci est un élégant, celui-là un amoureux, cet
» autre un ami, celui de là-bas un sage à l'entendre,
» voici encore un citadin, un campagnard; tous se
» considèrent comme hommes d'importance. Vous ne
» leur dites rien? » Alors, faisant un dernier effort, il prit quelques journaux espagnols, les lui mit devant le visage, attendit un moment; mais, mon maître ne bronchant pas, le docteur s'écria avec la plus grande peine, en laissant tomber la couverture sur le défunt: « Il est mort, puisqu'il ne dit rien à tout cela, il ne

» lui reste pas un souffle de vie. Qu'il repose en
» paix. »

» Telle fut la mort de mon seigneur le Bachelier, que je pleurerai jusqu'à l'heure de la mienne.

» Lui mort, il fallut visiter ses papiers ; mais nous trouvâmes à moitié brûlée une grande liasse qui les contenait ; il avait essayé, pensâmes-nous, dans ses derniers moments, de les réunir et de les jeter au feu, les forces lui avaient manqué sans doute ; divers fragments restaient donc entiers ; le public les connaîtra peut-être un jour s'ils arrivent à tomber dans les mains de quelque éditeur assez scrupuleux pour les purger du grand désordre qui doit nécessairement y régner. L'idée de les brûler nous fit supposer que son repentir avait été véritable et sa rétractation sérieuse.

» Je ne dirai rien de l'enterrement, il fut très-ordinaire, je ferai savoir seulement que personne n'osa y prendre la parole, nous regardions tous au contraire le cercueil attentivement, pour voir s'il parlerait encore, tout mort qu'il était.

» Je suis, sur ce, seigneur don André de mon âme, tout à vous, l'écrivain privé plus affligé que ne fut jamais aucun écrivain public. Recommandez à Dieu, je vous prie, le seigneur Bachelier qui était tant votre ami et considérez comme votre serviteur.

» *L'ex-secrétaire du Bachelier.* »

Telle fut la lettre ; il est mort, celui qui disait la vérité, il est mort en laissant tout à dire ! N'avais-tu pas, ô mort, quelque inutile sourd-muet à substituer à une si intéressante victime ? Qui nous dira désormais que tout est déraison aujourd'hui sur la terre ? Qui nous dira qu'un sot est dans le monde un homme d'esprit et que la plupart ne sont que des sots hom-

mes d'esprit? Qui nous dira qu'il n'y a ni amour-propre national ni personne connaissant ses devoirs et comptant avec eux, ni littérature, ni théâtres, ni auteurs, ni acteurs, ni éducation, ni instruction? Qui enfin nous dira tout ce qu'il n'a pas pu dire?

A présent, que le lecteur de sang-froid en soit juge: un coup si affreux peut-il me laisser l'espace et l'humeur de faire de plus longues réflexions?

Non, mon silence dira plus que d'amères plaintes.

Je te consacrerai un monument, cher et malheureux Bachelier, tant qu'un abus, tant qu'un ridicule me barrera la vue, tant que je serai accablé par l'injustice, offensé par le mauvais vouloir, déconcerté par l'intrigue, frappé d'horreur par le vice. A défaut de toi, dont la censure aurait pu quelque peu corriger les Batuèques, je prierai Dieu et sainte Rita, avocate des causes impossibles, pour la prospérité de notre patrie que tant de monde nous annonce avec des promesses si faciles et si inconsidérées.

André Niporesas.

LETTRE PANÉGYRIQUE

D'ANDRÉ NIPORESAS

A UN CERTAIN DON CLÉMENT DIAZ, GRAND POÈTE ET LITTÉRATEUR,

En réponse à une satire contre *le Pauvre petit Causeur.*

Dieu m'aide, seigneur don Clément Diaz, quel véhément désir j'avais de voir s'élancer dans la lice, armé de pied en cap, un vrai paladin, comme Votre Honneur le paraît, contre mon ami le bon bachelier Munguia ! Je le disais aussi, quelque accident doit être arrivé à don Clément Diaz, que ni sa réputation bien-connue, ni son esprit chevaleresque, ni son grand fonds de littérature ne lui aient crié et n'aient obtenu de lui de noircir quatre pages à l'adresse de l'impertinent Bachelier. Dieu soit loué, Votre Honneur nous a délivrés d'un si grand doute, d'une si grande angoisse. Foi de Niporesas, il y avait dans la bonne renommée de mon ami Munguia une lacune notable, que pour combler il fallait l'inimitié et l'intervention de Votre Honneur.

Lui qui toute sa vie, selon le langage de certain auteur moderne, sut user d'assez de prudence, d'assez de circonspection, pour que personne jusqu'à présent ne l'ait considéré comme poète ou littérateur? Assurément, ce fait, d'être ignoré de tous à l'un et l'autre point de vue, a tenu bien moins à l'impossibilité pour lui de se voir, il en est digne, préconisé comme tel par toutes les Espagnes, qu'à cette fatalité commune

à tous les hommes de poids, qui font marcher côte à côte avec leur mérite la plus parfaite modestie. Voilà la cause qui a dû le tenir jusqu'à cette heure si en arrière dans le concept public. Mais n'ayez crainte, il est temps encore de remédier tant bien que mal au dommage que nous a causé la modestie en question ; la nuée sombre a crevé, où était méchamment enfermé votre mérite, qui ne peut que gagner à être bien connu, et déjà Votre Honneur apparaît, comme un astre bienfaisant, aux portes de l'Orient de la littérature.

Ma première idée, à la nouvelle toute fraîche de ce qu'un homme de lettres (je ne savais pas encore que ce dût être Votre Honneur) allait écrire contre le Bachelier, fut, disons-le, de le cribler de pamphlets et de brochures, de ne pas laisser dans ses écrits un morceau entier, un passage intact de la largeur d'une noisette, de me lancer enfin dans une entreprise égale à celle de Votre Honneur, ce qui est tout dire. Mais dès que je sus le nom du combattant, d'un homme aussi connu que don Clément Diaz, je me garderai bien, dis-je à part moi, de donner suite à un projet si insensé ; outre un respect pour lui comme s'il était le choléra-morbus lui-même, il me vint à l'esprit qu'il devait s'être fait, par le beau style de sa brochure, un nombreux parti, composé en entier des personnes offensées par le *Causeur*. Que d'usuriers crochus, que de chauves escrocs ne voyais-je pas déjà autour de lui, disposés à le défendre, que de libraires fripons, que d'auteurs sifflés, que de chétifs rimailleurs de circonstance, que de capitaines de huit ans et de surveillants aveugles, que de maîtresses d'intendants, que de publics de toutes les catégories, que de paresseux comme on en voit dans *Revenez demain,* que d'au-

teurs Batuèques, que de Batuèques amphitryons, que de gens enfin qui n'écrivent ni ne lisent, qui ne lisent ni n'écrivent, qui ne parlent ni n'entendent, il aurait à sa disposition tout prêts à prendre fait et cause pour ses écrits.

Ce sont gens, à vrai dire, n'ayant besoin ni de prôneurs ni d'avocats ; ils se recommandent assez d'eux-mêmes et par leurs qualités propres, et par celle de partisans de monseigneur don Clément Diaz, auteur si fameux dans les âges futurs, car il est bon de faire savoir que s'il désire obtenir une aussi haute épithète, ce sera seulement de cette façon, puisqu'il n'est fameux ni au passé, ni, et moins encore, au présent ; faute non à lui, mais à nous autres tous, qui ignorions, comme des bêtes, que nous possédions un homme au moins dans le pays, et que cet homme était don Clément Diaz.

Je me suis proposé de faire son éloge, car, il l'apprendra, s'il a quelque enthousiaste, c'est moi ; il apprendra ceci encore pour lui montrer si je suis son ami : je sais qu'il a écrit une brochure, et cela prouve l'intérêt pris par moi à ses affaires, attendu que personne ne sait cela, sinon moi, le prote dont il s'est servi, et Votre Honneur, qui sans doute est un homme sachant ce qu'il fait. Et un des motifs qui me font écrire cette lettre est le désir que le public le sache ; partant nous le saurons tous ; mais su ou non su, le fait est que Votre Honneur a écrit une brochure, et que cette brochure est de don Clément Diaz, fait qui sera une vérité éternelle, quand bien même lui et moi serions les seuls à le savoir ; les choses en effet pour n'être pas sues, n'en sont pas moins certaines, par exemple : supposons, pour un moment, que Votre Honneur ait du talent, mais que personne ne le sache,

le talent de Votre Honneur cessera-t-il pour cela d'exister dans sa tête ou dans quelque autre partie du corps (ce point n'est pas vérifié, et je n'ignore pas non plus que chacun loge tout bonnement où il peut son talent petit ou grand) ? Dites-moi. Votre Honneur, de ce que personne n'ait pu jusqu'à présent entrevoir son dit talent, s'ensuivra-t-il qu'il ne l'ait plus ? On le voit, mon argument est sans réplique.

Je ne voudrais pas qu'à cause même de mon enthousiasme pour lui on crût mon éloge partial ; voici en effet, vive Dieu ! ce qui me chagrine : si je dis sa brochure mauvaise, si je parle mal de don Clément Diaz, on m'opposera ausssitôt, non pas l'intention de dissimuler notre amitié, mais bien la transparence de celle que j'ai vouée à mon cher Bachelier ; et si je la dis bonne, on dira que je me moque de mon seigneur don Clément Diaz, et pardieu ! ceux qui tiendront un tel propos mentiront et rementiront autant de fois qu'ils le tiendront, car, bien loin de me moquer de Votre Honneur, je n'ignore pas ce que vaut un don Clément Diaz dans ces temps si pauvres de bons poètes et de littérateurs profonds.

Dites-moi cependant, si Votre Honneur n'était pas venu se mettre de la partie et prendre fait et cause pour les abus et les nudités critiquées dans le *Causeur*, qui diantre l'aurait fait ? Les sots seraient restés forcément sans bouclier ni défense, et c'eût été grand dommage.

C'aurait été simplement me donner la tâche de prouver jusqu'à l'évidence que Votre Honneur est non-seulement un homme de lettres, possédant comme tel un fonds de littérature aussi considérable qu'il le dit, mais encore un généreux chevalier, aimant redresser les torts et laver les offenses. Qualité fort recomman-

dable dans ces temps d'égoïsme, pour lui surtout qui de cette façon pourra redresser le tort qu'il s'est fait à lui-même avec son opuscule, car ne fût-il pas aussi lettré qu'il l'est, elle suffirait, cette qualité, à le faire passer pour homme de bien, sinon pour poète, comme il arriva à don Eleuteruis Crispin d'Andorre, et je le jure à Votre Honneur, il vaut mieux être homme de bien et sauver son âme que de faire de bons vers, quand on ne peut réunir les deux, ce qui serait le meilleur. Par exemple voici Arouet (V. H. sait sans doute qui c'est, sinon, je ne puis le lui dénommer plus clairement). De quoi lui a servi dans la pensée de Votre Honneur, sa *Zaïre*, son *Mahomet*, et autres gentillesses de bon goût? et à l'heure d'aujourd'hui, il n'est plus, selon toute probabilité, qu'une masse calcinée dans les bas-fonds? C'est là ce dont j'enrage quand je lis une belle strophe d'Homère ou encore de Virgile; toujours je jette le livre en disant : Quel dommage que ces gens-là n'aient pas été bons chrétiens et hommes de bien comme Clément Diaz! Et donc, quand je lis Horace, Juvénal, Perse et *Boalo*, comme Votre Honneur l'écrit, ou Boileau comme il s'appelait et comme nous l'écrivons nous autres, c'est alors aussi qu'il m'arrive la même idée qu'à Votre Honneur. Si les abus doivent d'autant moins se corriger qu'on écrit plus de satires, pourquoi les écrire? C'est ce que je dis; par exemple : si mon ami le Bachelier doit d'autant moins cesser de bavarder que Votre Honneur écrira plus de brochures, pourquoi se fatiguer à les écrire? Je dis cela à part moi, et déjà j'aurais dû tenir ce langage à Votre Honneur en mainte occasion, en maint endroit et ailleurs; car tout fameux qu'il doit être avec le temps s'il continue à écrire, je n'aime pas parler la bouche en cœur, et dis mes idées telles qu'elles sont,

dussent-elles ne pas s'accorder avec celles de don Clément Diaz. Il n'est pas possible d'avoir tous les mêmes idées, Votre Honneur le sait mieux que moi.

Ah! qu'il a bien fait, votre maître d'alphabet, de vous mettre à l'écriture! car, je le suppose volontiers, vous saviez déjà lire couramment quand vous vous mîtes à l'œuvre; non pas que je croie nécessaire de laisser courir votre style, il court déjà pas mal, mais parce que le seul et unique moyen pour nous de lire la brochure était que Votre Honneur l'écrive. Et comme il aperçut, l'habile homme de maître, tout ce qu'il pouvait espérer des bonnes dispositions de don Clément Diaz! Je parierais la valeur du premier exemplaire de la brochure de Votre Honneur si tant qu'il soit vendu, que toutes les académies lui sont ouvertes! Qu'il l'a bien compris, le très-rusé!

Combien de temps environ peut-il y avoir que Votre Honneur fait des vers, seigneur don Clément Diaz? Comment se fit-il que Votre Honneur se découvrit cette étonnante aptitude au moment juste où se publiaient les bavardages d'un pauvre petit? Autre question, toute petite, c'est la dernière pour cette fois. Quel âge à peu près peut avoir Votre Honneur? car s'il en est de sa précocité comme de son intelligence, j'en atteste Apollon, c'est une merveille que mon seigneur don Clément Diaz! Qu'il tient bien sa plume et qu'il apprend bien!

Il sait, par exemple, faire, lui seul et, des mots composés, comme, merci du mot, satirico-manie; il sait citer don Manuel Breton de los Herreros, et mettre son épigraphe, et tout, que c'en est une joie. Il sait que le famélique chantre ne doit pas se lamenter de ce dont se sont lamentés d'autres, que chacun doit

se lamenter seul et d'une chose distincte, et avant de se lamenter avoir bien soin de vérifier et de s'assurer si quelqu'autre ne s'est pas lamenté du même objet, sinon, ne pas se lamenter. Si son Honneur, par exemple, se trouve attaqué par des voleurs, pillé et maltraité, son Honneur qui est, paraît-il *chantre famélique*, devra d'autant moins se lamenter, qu'on criblera de plus de coups son os occipital ou frontal, car son Honneur ne serait le premier ni à recevoir des coups ni à s'en lamenter. C'est ainsi que tout le talent d'écrire consiste à le faire antérieurement à chacun et aux prédécesseurs de chacun, chose on ne peut plus facile à concevoir. En cela don Clément Diaz suit lui-même sa règle ; pour ne pas répéter les idées des autres, il s'en est fait à lui d'une catégorie telle que non-seulement je n'en ai vu d'égales ni d'approchant chez aucun des auteurs précédents, mais qu'encore je n'espère, que sert d'espérer ! entendre dire à nul homme de talent passé, présent ou futur, les choses que dit don Clément. Tant sont grandes son originalité et sa délicieuse extravagance.

Son Honneur sait dire qu'il *aimerait peut-être Perse si lui seul avait écrit*; il ajoute qu'il aimerait aussi Juvénal dans le même cas, et termine en disant qu'il en aimerait également cent autres si eux seuls avaient écrit. Ce plaisant passage, capable de faire rire n'importe qui, comme se l'est proposé sans doute le très-gracieux seigneur don Clément, me rappelle l'aventure de ces deux cents Galliciens qui, revenant de la moisson, se laissérent piller faute d'avoir quelqu'un avec eux.

Don Clément sait en outre faire des métaphores ; parmi ses meilleures créations en ce genre, on remarque celle où *le monde avec béquilles va boîtant,*

celle du *sens aussi sec qu'août* (1) de mon ami *(est-ce une allusion à son mariage en août)*, cette autre de laisser aller *son esprit à bride flottante*, cette autre encore si retournée, entortillée, si pleine de coins et de recoins qui dit que le Bachelier *exprime* « le court suc de son génie pour le répandre en fumée de sottises afin de gagner un prix de fumée. » Voilà, voilà celle qui doit lui avoir coûté le plus de nuits d'insomnie, le plus de jours d'absorption ; et enfin celle des « timbres de la noblesse qui de la gloire dans la maison habite et élève sur le temps sa tête ; » et celle très-jolie de ce fanfaron de petit ruisseau qui a un *arrogant style* (dire ces choses est l'unique et sûre manière de ne ressembler à aucun autre bon auteur). Voilà ce qui s'appelle avoir de la grâce, du naturel, savoir faire rire; et cette courte appréciation, veut-on savoir comment la mériter? Don Clément fait ceci : dans ses moments perdus il récolte des phrases par ci par là, les brouille, puis juge de l'effet produit; si elles représentent des idées n'ayant entre elles aucun rapport, c'est bien ; dans le cas contraire tout le piquant du jeu serait perdu.

Don Clément Diaz sait faire des vers rimés (2) sans rime, résultat auquel n'est arrivé, ni même n'a essayé d'arriver aucun poète de renom ou sans renom, comme

(1) *Agostado juicio* : *jugement d'août*, c'est-à-dire jugement desséché. Clément Diaz s'était peut-être rappelé ce passage de Juvénal (sat. III., vers 9) :
Et augusto recitantes mense poetas.

(2) Quoique la prodie espagnole tolère des vers non rimés, il n'est pas loisible à un auteur, comme on le voit dans ce passage, d'introduire des vers sans rimes dans une pièce en vers rimés *(versos aconsonantados)*. La pièce dont il est ici question était même en tiercets, ainsi qu'on le verra plus loin.

quand il fait rimer *voiles* avec *vendait*, tellement il est sûr qu'à son génie seul il est réservé d'ouvrir des routes inconnues ! Cela me remet en mémoire autre chose, un cas très-connu de ce jeu de gages dans lequel il faut trouver des mots commençant par une même lettre (1) ; le *g* était sur le tapis quelqu'un avait dit *guitare*. « A vous le tour, à présent, mademoiselle, » dit le conducteur du jeu à la personne suivante ; celle-ci prit un ton câlin et répondit à la hâte *violon*, puis se tut de l'air satisfait et dégagé de quelqu'un qui vient de se tirer triomphalement d'une grande difficulté.

Une rime à *voiles*... Allons don Clément, en *oiles ?* En *oiles ? Vendait !* (2) Bravo, don Clément ! Voyez-vous ? Nous voilà hors d'affaire.

Encore un souvenir ; c'est un petit conte que me narrait mon maître : un poète neuf, comme Votre Honneur seigneur don Clément, devait faire une ode à un sien ami, auquel on venait d'administrer les sacrements ; ayant vu que dans les odes il y a d'habitude des vers petits, et d'autres grands, il s'était dit : « Si c'est tout, je ferai des odes aussi. » C'est ce qui sera arrivé à Votre Honneur avec les tiercets ;

(1) *Trouver des mots commençant par une même lettre* : cette périphrase est la traduction de ces mots : *apurar la letra* ; mot à mot : *épuiser la lettre*.

(2) Les mots espagnols sont *velas* et *vendaba*. Le premier veut bien dire *voiles*, mais le second n'a jamais signifié *vendait*. Cependant le sens général n'en souffrant aucunement, j'ai cru d'autant mieux pouvoir me permettre de rendre par le français *vendait* l'espagnol *vendaba*, que d'un côté la seule valeur de celui-ci dans le cas présent est celle de son *v* initial et qu'il m'était de l'autre impossible de trouver un mot remplissant cette condition parmi ses équivalents français.

il fit donc son ode, et dans la description d'une mauvaise nuit, termina une strophe par ces deux vers, l'un tronqué, l'autre aussi entier qu'un bélier :

Si fort était le vent,
Que s'éteignaient les torches de ceux qui par très-pure dé-
[votion marchaient éclairant le Très-Saint-Sacrement.]

Assurément si Votre Honneur tenait à placer le mot *vendait* pour des raisons particulières ignorées de moi, mais non de lui sans doute, avoir parlé de voiles sur la mer du *frivole,* qui n'est sur aucune carte, faute aux géographes, Votre Honneur, lui, sait bien où elle est, avoir parlé de voiles, dis-je, n'était pas un motif pour passer des heures entières à chercher une rime en *oiles* capable de lui faire dire autre chose que ce qu'il voulait dire ; la vérité passe avant la rime, il vaut mieux être franc que poète, et cela nous ramène aux vertus de l'homme de bien : Votre Honneur sait déjà, seigneur don Clément, que pour gagner le ciel il n'est pas nécessaire d'avoir le tympan très-subtil. Qui sait si Votre Honneur ne trouve pas le même son à *voiles* et à *vendait* comme sous la loi du jeu de gages, et parce que ces deux mots commencent tous les deux par un *v* ?

C'est grand dommage que n'habite pas au-dessus de votre chambre quelque poète avec lequel vous pussiez en user comme Pierre Corneille avec son frère Thomas : Pierre avait fait faire, Votre Honneur, ne le savait pas sans doute, une trappe à son plafond, seulement pour, dans les cas de rime difficile, savoir l'avis de son frère qui demeurait au-dessus de lui.

Dites-moi, Votre Honneur, la vérité, comme si personne ne vous entendait. Votre Honneur comprend-il la rime à l'envers, croit-il que les mots peuvent rimer

soit par le commencement soit par la fin? En ce cas il lui arrivera la même chose qu'à ce cocher ivre qui, ayant enfourché sa mule à rebours, et prenant la queue pour les brides, s'emportait après son innocente bête et l'accablait de coups.

Il sait en outre, le seigneur don Clément, que tout ce qui n'est pas homme de talent doit s'occuper de dompter les taureaux, d'où il suit que tous les sots doivent être vachers, et que la classe des vachers devrait être la plus nombreuse de la société, car la plupart des hommes sont des sots, comme Votre Honneur le sait. Votre Honneur doit être fort à dompter les taureaux, à moins qu'il n'ait parlé de *toréador* parce que sa mignonne satire étant en tiercets, il avait à rimer avec *or* et *trésor* (1), auquel cas je n'ai rien dit, et il a raison, malgré que d'autres fois il ne s'arrête pas aux consonnances, et son *vendait* en main pour les cas ardus, il n'aie pas besoin de la tauromachie.

Et quoi encore sait Votre Honneur? Parions quelque chose qu'il sait aussi de quel côté est sa main droite?

Ainsi donc Votre Honneur a lu Juvénal, Perse et Boileau? Et quels autres livres a lu Votre Honneur? A quel âge environ mon seigneur don Clément Diaz a-t-il commencé à lire? Gageons que c'est un recueil vivant que mon seigneur don Clément Diaz! Votre Honneur a-t-il lu aussi *le Causeur* qu'il critique? Car je le vois, il est fort capable non-seulement de lire même ce qui n'est pas écrit, mais encore d'écrire ce qui ne sera pas lu. Moi, ami don Clément Diaz, je ne lis pas tant, malgré que j'aie lu la brochure de Votre

(1) Les mots espagnols sont *Toro, oro, tesaro*; le premier seul est dévié de son sens, il signifie *taureau* et non *toréador*.

Honneur, que sans vanité peu puissent en dire autant, et que personne, je crois, ne soit de force à nier que pour cela il faille avoir un goût prononcé pour la lecture.

Ce en quoi il a raison, est de dire que les poètes doivent s'inquiéter non pas de leurs moyens d'existence, mais seulement de leur gloire; j'en suis sûr, il ne cherche que la gloire, lui, cela se voit de reste dans ce fait de nous régaler de sa brochure moyennant deux réaux l'exemplaire, ce qui, vu son mérite, équivaut à dire *pour rien;* de plus, si d'un côté la gloire est pour Votre Honneur une sorte de pain, d'un autre, il ne doit pas, j'en ai la conviction, avoir besoin de beaucoup de plats avec celui que lui a valu sa brochure; j'imagine qu'il met quelques jours à la digérer, et conseille cet aliment tonique aux estomacs faibles. Il n'est pas juste non plus que le poète se voie représenté, et quand à être payé pour sa pièce, sottise! Comme on voit bien que don Clément Diaz n'a fait aucune comédie! Non qu'il ne l'ait pu, mais pour ne pas s'encrasser les mains au contact des sales pièces d'argent qu'amasse d'ordinaire le poète. Donc, puisque don Clément Diaz ne récolte que des lauriers, quelle quantité de lauriers environ Votre Honneur est-il parvenu à ranger dans sa maison? Soyons sérieux, don Clément Diaz, consentez avec moi à mettre le laurier à un prix modéré, nous en tirerons peut-être profit, qui sait?

J'ai entendu de mauvais amis de votre brochure considérer comme un grand dommage qu'elle n'ait pas plus d'à-propos; cela lui manque, disaient-ils, pour nous divertir tous, et Votre Honneur tout le premier.

Ne faites aucun cas de ces bavardages, si l'on s'arrêtait à écouter tout ce qu'on dit, il n'y aurait plus

moyen d'écrire. La seule chose que je vous conseille est, quand vous dites des vérités, de les dire clairement, de ne pas tourner autour *du morceau rapiécé de prose,* mais de le nommer ; de dire les vrais défauts du *Causeur*, et si vous ne les connaissez pas, d'avoir recours à nous, le Bachelier et moi, qui sommes ongle et chair, nous vous les signalerons ; il y en a quelques-uns que Votre Honneur a laissés dans son encrier.

Nous espérons donc que le seigneur don Clément Diaz continuera dans d'autres satires et brochures à courir après la gloire, par lui-même il pourra l'atteindre, quoiqu'elle aille vite et qu'elle ait une certaine avance : dans le cas où le *Causeur* ne voudrait ni rien recevoir, ni donner de réponses, moi, qui suis son ami, et ne puis trop le dire, je pourrai lui répondre, et si je ne lui réponds pas non plus, ce qui est fort possible, qu'il ne se décourage pas pour cela, mais écrive, versifie et ne frustre pas indignement la postérité du profit qu'elle pourra tirer de ses vastes connaissances : il est né pour écrire, qu'il se le mette bien dans la tête, autrement ce serait méconnaître sa vocation et ne pas s'acquitter de l'obligation prescrite aux grands hommes envers le monde, d'éclairer leurs semblables, si tant est que Votre Honneur ait des semblables : moi, pour ma part, j'atteste, foi de chevalier, qu'en s'appliquant il arrivera à faire des satires très-régulières; pensez-y, Votre Honneur, et persuadez-vous-en d'autant plus que Votre Honneur peut demeurer certain de trouver toujours en moi un panégyriste jaloux de sa gloire et désireux de ne laisser décroître en rien la colossale réputation acquise par lui dans le monde littéraire, comme Clément, comme Diaz, comme poète et comme satirique, quel-

que préjudice d'ailleurs que puissent porter aux intérêts du Bachelier ses profondes lumières et ses terribles assauts.

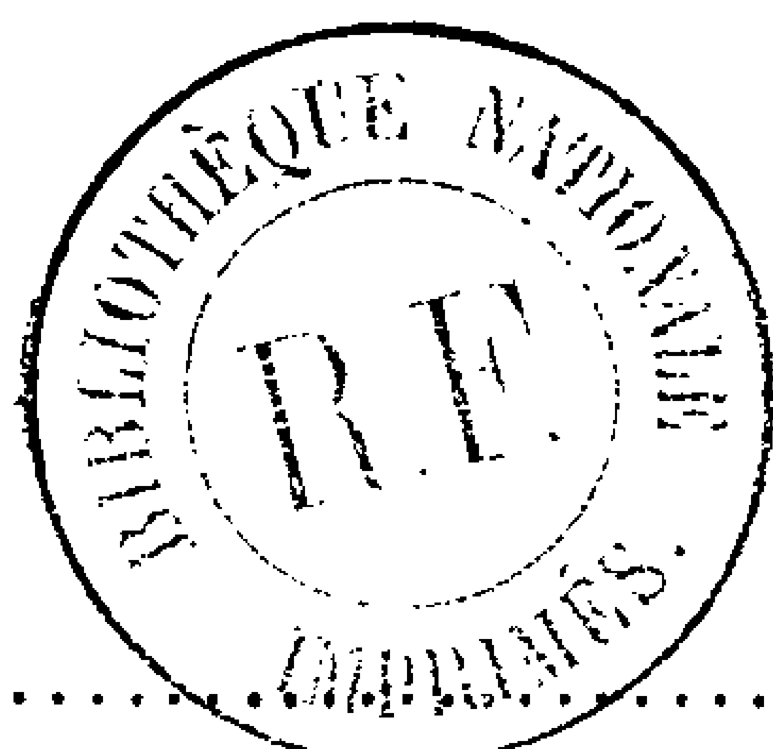
ANDRÉ NIPORESAS.

NOTA. — L'auteur de cette lettre sachant que la mode s'est introduite de terminer les questions littéraires par le moyen des *duels* ou des *prises de corps*, avertit le public qu'on ne reçoit dans ses bureaux ni bâtons ni défis.



FIN DU PAUVRE PETIT CAUSEUR.

TABLE.





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

raductions, Réductions et Productions, brochure in-8°.

e Damoiseau de don Henri-le-Dolent, traduit de l'espagnol de LARRA dit FIGARO, un volume in-18.

ardanapale, tragédie de lord BYRON, mise en vers français et Poésies diverses, un volume in-18.

raduction du Phédon de PLATON, un volume in-18.

uerre ou Siége de Vatan, un volume in-18.